



Le document de voyage : traces et cheminements hybrides comme médiateurs de savoirs

Sabine Roux

► To cite this version:

Sabine Roux. Le document de voyage : traces et cheminements hybrides comme médiateurs de savoirs. Géographie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2012. Français. NNT : 2012TOU20061 . tel-00783822

HAL Id: tel-00783822

<https://theses.hal.science/tel-00783822>

Submitted on 1 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Présentée et soutenue par :
Sabine ROUX

Le vendredi 28 septembre 2012

Titre :

Le document de voyage : traces et cheminements hybrides comme médiateurs de savoirs

ED ALLPH@ : Sciences de l'information et de la communication

Unité de recherche :

LERASS (EA827)

Directeur(s) de Thèse :

Viviane Couzinet

Professeur des universités en sciences de l'information et de la communication

Rapporteurs :

Daniel Jacobi. Professeur émérite en sciences de l'information et de la communication

Yves Jeanneret. Professeur en sciences de l'information et de la communication

Autre(s) membre(s) du jury :

Patrick Fraysse. Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par : *Université Toulouse II Le Mirail*

Discipline : *Sciences de l'Information et de la Communication*

Présentée et soutenue par

Sabine ROUX

Le 28 septembre 2012

Le document de voyage : traces et cheminements hybrides comme médiateurs de savoirs

Jury

Viviane COUZINET, Directrice de thèse, Professeur des Universités en Sciences de l'Information et de la Communication

Daniel JABOBI, rapporteur, Professeur émérite en Sciences de l'Information et de la Communication

Yves JEANNERET, rapporteur, Professeur des Universités en Sciences de l'information et de la communication

Patrick FRAYSSE Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication

Ecole doctorale : ALLPH@ (Arts, Lettres, Langues, Philosophie, Communication)
Unité de recherche : Laboratoire d'études et de recherches appliquées en sciences sociales (LERASS)

A Bruno

A Camille et Nicolas

Remerciements

Je voudrais remercier :

Viviane Couzinet pour avoir accepté de diriger ce travail, m’avoir montré la voie de l’exigence et de la rigueur scientifique, pour son soutien et son accompagnement enrichissant.

L’équipe MICS, dans laquelle nous avons trouvé encouragements, et pu développer de nombreux échanges constructifs.

Les **membres du jury** qui ont bien voulu s’intéresser à ce travail, Daniel Jacobi, Yves Jeanneret, et Patrick Fraysse.

Un grand merci aussi à Jocelyn Bonnerave.

SOMMAIRE

Remerciements

Introduction

1. Le document de voyage : un document complexe

1.1 Le document de voyage comme tentative pour fixer le mouvement

1.1.1 Voyage et information

1.1.2 Voyage et récit

1.1.3 Le document pour informer

1.2 Le document de voyage entre littérature et information

1.2.1 Document de voyage et littérature

1.2.2 Document de voyage et information scientifique

1.2.3 Document de voyage et information pour le public

1.3 Etudier le document de voyage

1.3.1 Notion d'auteur et d'autorité

1.3.2 Fonctions du narrateur

1.3.3 Corpus et méthode

2. Construction de l'autorité scientifique

2.1 Fonctionnement du référent auctorial

2.1.1 Jean de Léry : auteur et autorité religieuse au XVIe siècle

2.1.2 Bougainville et Baudin : auteur et commandement au XVIIIe siècle.

2.1.3 Lapérouse et Darwin : auteur et autorité scientifique (XVIIIe et XIXe siècle)

2.1.4 Arseniev et Charcot : auteur et figure du militaire début du XXe siècle.

2.1.5 Lévi-Strauss et Leiris : l'autorité et le doute.

2.1.6 Jean Malaurie et Jocelyn Bonnerave : singularité du voyageur et partage d' une expérience.

2.2 Auteur et Pouvoir : relations à l'Autorité

2.2.1 Les lettres d'instructions

2.2.2 Arseniev : un officier topographe sous l'autorité de l'armée russe

2.2.3 Les voyages liés à l'institution universitaire : Lévi-Strauss, Malaurie, Bonnerave et Leiris.

2.3 Témoignage et idéologie : discours du voyageur

2.3.1 Authentifier le discours du voyageur par le narrateur témoin des difficultés du voyage.

2.3.2 Une approche de la connaissance par les sens : Jean de Léry et Bougainville

2.3.3 Quand le « voir » ne suffit pas : Lapérouse et Darwin

2.3.4 Quand la fonction narrateur témoin s'efface devant le narrateur idéologue : Lévi-Strauss, Malaurie, Leiris.

3. Construction de la « preuve » : le document de voyage comme écriture scientifique.

3.1 Document et traces de l'expérience.

3.1.1 Les indices recueillis « sur le terrain » : les preuves d'observation

3.1.2 La description comme preuve du voyage : Léry, Leiris et Lévi-Strauss

3.1.3 La liste et l'énumération comme preuve du voyage.

3.2 Mesures et document de voyage

3.2.1 Mesurer pour mieux naviguer : Bougainville, Lapérouse, Baudin

3.2.2 Les associations de mesures comme éléments structurant du document.

3.2.3 Observations, mesures et raisonnements : des associations productrices de savoirs ?

3.2.4 Mesurer, comparer pour mieux comprendre la nature : Darwin.

3.3 Cheminements hybrides d'un médiateur de savoirs

3.3.1 La collection *Terre Humaine* construire l'évidence scientifique.

3.3.2 Le « double livre » de l'ethnologue

3.3.3 L'hybridation clé de voûte du savoir fiction

Conclusion

Bibliographie

Annexes

Annexe 1 Voyages de Bougainville, Lapérouse, Baudin et Darwin

Annexe 2 Fiches biographiques

Annexe 3 Entretien avec Jocelyn Bonnerave

Introduction

Science et littérature ne s'opposent pas ce sont des discours qui produisent de la croyance, de la créance par des moyens propres (Foucault, 1969)¹. Certes, le terme de fiction semble porteur d'une valeur négative, liée à son étymologie : la fiction est ce qui est construit, fabriqué; elle est tromperie, illusion, mensonge et s'oppose en cela à tout discours de savoir. Mais elle peut, aussi bien, être la fiction de la tradition philosophique, que Kepler² réactive en la transformant. L'expérimentation imaginaire du *Songe* est à la fois une construction de l'esprit et une ouverture vers l'inconnu. En d'autres termes, la fiction, construite, peut être heuristique, c'est-à-dire productrice de connaissances.

La démarche scientifique, quand à elle, est fondée sur l'objectivité et la reproductibilité mais les représentations du monde qu'elle produit ne sont pas neutres. En effet, derrière le discours apparemment distant des sciences se cachent des enjeux qui touchent à nos représentations de l'homme, nos rêves, notre imaginaire, au sens de notre existence.

Le langage éclaire et obscurcit, révèle et cache. Il est à la fois une source de connaissance et une source de questionnement. Le travail de mise en mots de la

¹ Foucault, Michel (1969). *L'archéologie du savoir*. Gallimard.

² Kepler, Johannes (1984). *Le Songe ou Astronomie lunaire*. Presses Universitaires de Nancy : 1984.

science permet à la pensée de se déployer, penser c'est être en lutte avec la langue (Wittgenstein, 1961)³. Pour le médecin immunologiste Jean-Claude Ameisen (2010)⁴ la première étape de toute activité de recherche est, en effet, l'exploration de l'inconnu qui pose immédiatement la question de la traduction par le langage de la découverte du monde nouveau. Dès que l'homme s'interroge sur la signification de ce qu'il croit savoir, certaines liaisons de cause à effet qui semblaient évidentes, certaines interprétations qui paraissaient aller de soi ne fonctionnent plus aussi bien. Or des l'Antiquité les voyages sont liés à l'instruction et à la connaissance (Comberousse, 1999 :13)⁵

Le récit de voyage est ce que l'on rapporte, à défaut d'autre chose. Dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Jean de Léry regrette amèrement, par exemple, de n'avoir pu sauver son perroquet, mangé par les marins affamés pendant le voyage de retour. Mais il rapporte une histoire. De ces récits de voyage, Frédérique Aït-Touati (Aït-Touati, 2011)⁶ remarque que les astronomes des temps modernes retiennent et exploitent certains traits : le principe de l'« autopsie » (voir par soi-même) défini par Hérodote; des stratégies textuelles sont inventées pour dire l'inouï et l'inédit ; une structure ternaire et circulaire (trajet d'aller, description du nouveau lieu, puis trajet retour). L'analogie entre le Nouveau Monde et l'Autre Monde imaginé par les écrivains installe un précédent qui est le récit de voyage au Nouveau Monde. Celui-ci a l'ambition de dire l'inconnu, l'inouï et l'inédit. En ce sens, il est le paradigme de toute nouveauté.

La communication scientifique est entendue comme « transmission, entre chercheurs, des connaissances produites et des informations produites au cours des activités de recherche », comme « activité que déploie chaque chercheur pour mettre

³ Wittgenstein, Ludwig (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Gallimard.

⁴ Ameisen Jean-Claude (2010). *Ecrire la science*. Presses de l'ENSTA.

⁵ Comberousse martine (1999). *Histoire de l'information scientifique et technique*. Paris : Nathan

⁶ Aït Touati Frédérique(2011). *Contes de la lune : essai sur la fiction et la science modernes*. Gallimard.

en forme ses travaux, les faire connaître à ses pairs, se tenir au courant des recherches d'autrui » et enfin comme « débat scientifique, autrement dit les positions concurrentes défendues par les chercheurs » (Lamizet, Silem, 1997)⁷. Cependant on peut aussi considérer que la communication scientifique ne se limite pas à ces échanges. Elle peut aussi aller vers un public autre et s'insérer dans la « communication scientifique publique » encore appelée vulgarisation (Lamizet, Silem, 1997). Daniel Jacobi et Bernard Schiele postulent ainsi l'existence d'un *continuum* entre communication scientifique entre chercheurs et communication scientifique de chercheurs vers des publics plus larges (Jacobi, Schiele, 1988)⁸. Alors la diffusion de travaux par des médias autres que ceux utilisés par le monde étroit de la recherche contribuerait à la reconnaissance de l'autorité scientifique. Il est possible aussi de distinguer un public spécifique destinataire de la communication scientifique, mais n'appartenant pas au monde des chercheurs, et qui par un jeu d'aller et retour avec ce monde participe à l'élaboration de la science. De sorte qu'il a été posé dans le prolongement des travaux de D. Jacobi, l'existence de formes de médiations dans des zones considérées en rupture. L'équipe de recherche dans laquelle nous effectuons nos travaux se penche sur la communication dans ces zones et étudie les hybridations (Couzinet, 2000 ; Couzinet, 2009)⁹ qui s'y produisent.

Dans le contexte du voyage scientifique, il est possible de constater une multiplicité de productions écrites ramenées du voyage avec nombre d'échantillons de végétaux, de dessins, et d'objets de la vie quotidienne. Si nous nous focalisons pour cette étude sur la production écrite on peut catégoriser grossièrement, dans un premier temps, tout ce qui relève de la collecte de données brutes et tout ce qui rassemble la description du quotidien de l'expédition. Néanmoins le retour à quai ne signifie pas

⁷ Lamizet Bernard, Silem Hamed, 1997. Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication. Paris : Ellipses.

⁸ Jacobi Daniel, Schiele Bernard, 1988. La vulgarisation thème de recherche. In Jacobi D., Schiele B. (dir.) *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*. Seyssel: Champ Vallon, P. 12-46.

⁹ Couzinet Viviane, 2000. *Le documentaliste et le chercheur en sciences de l'information*. Paris : ADBS éditions, 340 p.
Couzinet Viviane, 2009. Complexité et document : l'hybridation des médiations dans les zones en rupture. *RECISS*, vol3, n°3, p. 5-9

la fin de l'activité. Données et descriptions recueillies sont sources de nouveaux écrits. Pour Jean-Claude Ameisen, « il y a dans l'écriture, quel qu'en soit le sujet, une forme d'exploration de l'inconnu qui semble entrer en résonance avec la recherche scientifique » (Ameisen, 2010).

Comment des formes de connaissances se construisent-elles et circulent-elles dans des documents de voyage dont la nature échappe au classement ? Journaux, carnets et récits de voyages se situent aux frontières de l'écriture scientifique et de l'écriture littéraire et mettent en circulation des formes de connaissances complexes. Ils constituent des « documents matériels », ou documents de première main, qui permettent de produire d'autres documents, des documents de seconde main, car au sens général un document est un « *écrit servant de preuve ou de renseignement* » (Rey, 1995)¹⁰. Il est au cœur du processus de communication. Varié par sa forme, son support, sa fonction, depuis la constitution des sciences de l'information-communication en discipline institutionnalisée, la notion de document se construit progressivement en concept fondamental. Objet produit, objet diffusé et enfin objet reçu, ou non reçu, selon l'usage que le destinataire va en faire, il est un construit social (Couzinet, 2000)¹¹; les acteurs de chaque élément du processus contribuent à cette construction. L'espace dans lequel nous faisons usage de cet objet est susceptible de le transformer. Par son contenu et son contenant il est un outil dans lequel des formes de communication se déploient. Le voyage scientifique donne lieu à la fabrication d'artefacts communicationnels à vocation scientifique, rapportés de longs périples en mers, mais également à d'autres artefacts dont la vocation est moins identifiables mais qui pourtant contribuent à mieux faire connaître l'expédition qui leur a donné naissance.

Notre mémoire de Diplôme d'études approfondies en littérature médiévale qui concernait les relations de voyages à Jérusalem au Moyen Age et plus particulièrement l'usage du référent hagiographique à la fois comme élément

¹⁰ Rey Alain (1995). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert, 1995.

¹¹ Couzinet Viviane (2000) *op. cit.*

structurant du récit de voyage, comme fonction témoin de l'accomplissement du voyage et comme support de prédication nous a conduite à nous intéresser aux informations contenues dans ces textes comptes-rendus d'un voyage réellement effectué à Jérusalem. De la sorte ces récits peuvent être envisagés comme des guides de voyage décrivant les différentes étapes et les lieux qu'il est indispensable de voir pour accomplir le pèlerinage à Jérusalem. Ces relations de voyages mêlaient alors du discours imaginaire et du discours documentaire pour produire une forme de savoir, profondément ancré dans la mystique religieuse, sur les routes de l'accomplissement du voyage à Jérusalem.

Ainsi, la littérature et la science peuvent être envisagées comme deux approches complémentaires de la réalité. Il nous semble alors possible de faire l'hypothèse que le voyage d'exploration est le « laboratoire » privilégié pour étudier cette tension féconde entre science et littérature.

Nous nous proposons de répondre à notre question de recherche en tentant d'étudier avec une perspective chronologique, les modes d'efficace (Deleuze, 2003)¹² de « documents matériels » composant un corpus de textes issus de voyages scientifiques. Après avoir précisé les concepts et les notions que nous mobiliserons dans cette recherche nous conduirons un travail empirique sur notre corpus afin de comprendre comment science et littérature se rejoignent dans des formes de communication qui se situent aux frontières de la science et de la littérature.

¹² Deleuze Gilles (2003). *Deux régimes de fous : textes et entretiens 1975-1995*. Les Editions de Minuit : 2003.

PARTIE 1

LE DOCUMENT DE VOYAGE : UN DOCUMENT COMPLEXE

1. Le document de voyage : un document complexe

Nous allons tenter d'éclairer la notion de document de voyage en définissant, au sein des sciences de l'information et de la communication, les éléments qui s'inscrivent au cœur du processus de construction de formes de savoirs en étudiant plus précisément les notions spécifiques telles que information, document et voyage. Pour tenter d'appréhender, dans notre champ théorique, les concepts qui circonscrivent le document de voyage nous allons essayer de rassembler les différentes approches que les auteurs en SIC ont formalisées sur ces notions.

1.1 Le document comme tentative pour fixer le mouvement

1.1.1 Voyage et information

A l'origine le mot « voyage » est lié à l'ensemble des données qui servent à faire la route, en effet le mot vient du latin *viaticum* traduit par « ce qui sert à faire la route ». Le document en tant que support, auxiliaire du chemin pris, prise en note de la route est dès l'origine du voyage inclus dans la définition même du mot voyage. La notion de voyage contient donc à l'origine la notion d'information utile qui va servir à réaliser le voyage : l'ensemble de ce qui sert à faire la route. C'est justement ce démonstratif « ce » que nous tenterons de définir car il nous semble contenir par essence les notions de document et d'information.

Au Moyen Age, le voyage en tant que chemin à parcourir se confond avec le pèlerinage et la croisade. Au XVe siècle, le voyage devient le déplacement d'une personne qui se rend dans un lieu assez éloigné, puis, le mot se spécialise au XVIIe siècle avec l'acception de « *course que fait une personne pour transporter quelqu'un, quelque chose* ». Alain Rey, dans *Le Robert historique de la langue française*, souligne qu'il s'est employé par métonymie pour désigner ce que l'on transporte pendant le voyage avec le sens de « charge transportée ». Par métonymie également, il est employé du XVe au XIXe siècle pour désigner le récit de voyage lui-même.

Selon l'historienne Christiane Deluz¹³, il existe au Moyen Age trois grands types de documentation – entendue comme ensemble de documents - sur le voyage. Elle note ainsi qu'il est possible de consulter des « *guides de voyage (on peut les qualifier ainsi) pour les villes comme Rome ou Jérusalem, pour des itinéraires, comme celui du chemin de Saint-Jacques de Compostelle* » (Deluz, 2007), des informations sur le voyage sont également contenues dans « *les manuels à l'intention des marchands* » et enfin dans les « *récits de voyage et de pèlerinage qui constituent le groupe le plus nombreux* » (Deluz, 2007). Elle conclut ainsi que « *le voyageur médiéval n'était en aucune façon sans bagages. Information orale, guides, récits de ceux qui avaient déjà fait la route.* » (Deluz, 2007).

Tzvetan Todorov dans *Les Morales de l'histoire* renouant avec l'emploi métonymique aujourd'hui disparu, réunit à nouveau voyage et récit de voyage. Il met même en avant l'antériorité du récit de voyage sur le voyage lui-même « *Le voyage dans l'espace symbolise le passage du temps [...] tout est voyage, mais c'est donc un tout sans identité. Le voyage transcende toutes les catégories, jusqu'à et y compris celle du changement, du même et de l'autre, puisque dès la plus haute Antiquité on met côte à côte voyages de découverte, explorations de l'inconnu, et voyages de retour, réappropriation du familier : les Argonautes sont grands voyageurs, mais Ulysse en est un aussi. Les récits de voyage sont aussi anciens que les voyages eux-mêmes sinon plus*¹⁴. » (Todorov, 1991 : 121) Ainsi, le discours du voyage, l'ensemble des documents qui servent à « faire la route », à « dire la route » sont indissociables du voyage lui-même.

Cependant il convient de distinguer les notions d'information, de connaissance et de savoir qui ne sont pas équivalentes. Ainsi, pour Yves Jeanneret¹⁵ « nous pouvons employer le terme d' « information » pour désigner la relation entre le document et le regard porté sur lui », « celui de « connaissance » pour indiquer le travail

¹³ Deluz Christiane. Les voyageurs médiévaux et l'information. Le tour du monde Médias et voyages. *Le temps des médias*, n°8, 2007, p.9-20.

¹⁴ Todorov, Tzvetan (1991). *Les morales de l'Histoire*. Paris : Grasset.

¹⁵ Jeanneret Yves (2000). *Y-a-t-il (vraiment) des technologies de l'information*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 135p.

productif des sujets sur eux-mêmes pour s'approprier des idées ou des méthodes ; et celui de « savoir » pour caractériser les formes de connaissance qui sont reconnues par une société » et il précise que « ces notions se conditionnent mais n'équivalent pas l'une à l'autre. » (Jeanneret, 2000 : 85). Jean-Paul Metzger précise la notion de savoir en la reliant à celle de représentation : « a priori, le savoir est une notion abstraite, le savoir n'est pas accessible à nos sens, il n'est pas observable. Pour être partagé, le savoir doit être « représenté »¹⁶ ». (Metzger, 2006 : 46).

1.1.2 Voyage et récit

En littérature, Odile Gannier¹⁷ dans sa tentative pour définir la littérature de voyage, souligne elle aussi ce rapport quasi fusionnel entre le voyage et le récit de voyage. Elle rappelle en effet qu'au XVIII^e siècle, le voyage désignait aussi bien le déplacement d'un lieu à un autre que le récit qui en était fait. Pour elle, si l'on s'en tient à une définition minimale : « *la littérature de voyage propose dans le cadre d'une écriture subjective, souvent postérieure au retour, le compte-rendu d'un voyage présenté en principe comme réel.* » (Gannier, 2001 : 5)

Ainsi la notion de voyage, outre celle de document et d'information, est intrinsèquement liée à la notion de réalité avec laquelle elle entretient des relations ambivalentes. En effet dans le dictionnaire de Richelet de 1759, la définition du mot voyage se confond avec celle de récit de voyage et souligne l'ambivalence du rapport avec la réalité puisque Richelet fait du voyage un objet de méfiance : un « *livre qui traite de quelque voyage. La plupart des voyages sont mal faits et pleins de mensonges ou exagérations* ». Dans cette définition, le voyage est assimilé à un contenant imprimé, le livre, qui est l'objet de défiance : même si le voyage en tant que déplacement d'un lieu à un autre est bien réel, le livre qui rapporte le voyage peut être mensonger. « Voyage » désigne un objet textuel reflétant ou mimant une expérience existentielle et se trouve donc engagé dans les débats portant sur les

¹⁶ Metzger Jean-Paul (2006). L'information documentation. *Sciences de l'information et de la communication : objets, savoirs, discipline*. Sous la direction de Stéphane Olivesi. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, p. 43-61.

¹⁷ Gannier Odile (2001). *La littérature de voyage*. Paris : Ellipses.

voyages réels, condamnés par les moralistes comme fuite de soi, par les augustiniens comme concupiscence des yeux, par les épicuriens au nom du repos hédoniste. La perfection référée à la fixité s'oppose à l'errance inquiète de l'homo viator. Mais cette tentation révèle le désir d'un ailleurs, une révolte contre ce que l'on quitte ou ce que l'on apprend, par la lecture, à regarder autrement.

Le voyage entretient donc un lien ambigu au réel, la définition de Richelet suggère qu'il est une représentation du réel qui peut contenir des « mensonges » et des « exagérations ». C'est aussi le point de vue de l'anthropologue Jean-Didier Urbain qui place son étude du voyage contemporain sous le signe de l'imposture : *Secrets de voyage : menteurs, imposteurs et autres voyageurs impossibles*¹⁸. Pour lui, dès l'origine, entendue comme la décision prise par le voyageur d'entreprendre le voyage, la notion de voyage est en liaison avec l'idéal, l'imaginaire, la représentation : « *Le voyage est un mode d'être, un état d'esprit, une conscience avant tout. Et l'homme qui voyage est d'abord un homme qui a l'idée du voyage [...]. Le voyage existe d'abord a priori, comme un principe autonome vis-à-vis de sa destination, tant celle-là peut être vague, imprécise ou imaginaire au départ.* » (Urbain, 2003 : 35-36). Pour lui, le voyage avant d'être défini comme un mouvement (vers un lieu précis, vers une destination identifiée) accompagné de conditions de réalisations spécifiques avec une technique et une logistique qui permettent son accomplissement, est avant tout une théorie, une hypothèse. « *Il est une façon de voir, de sentir, de projeter, qui permet de comprendre, de déchiffrer ou d'expliquer le monde, la vie, la mort [...] il est une fonction avant d'être un support; et, avant d'être un comportement, une attitude.* » (Urbain, 2003 : 37) Le voyage, et par extension, le document du voyage peut donc se définir comme un objet en tension entre réalité et imaginaire. Mais Jean-Didier Urbain définit cette tension comme médiation nécessaire pour « comprendre, déchiffrer » ou « expliquer le monde » mettant ainsi en évidence une notion fondamentale inscrite au cœur du voyage : la notion de savoir.

¹⁸ Urbain Jean-Didier (2003). *Secrets de voyage : menteurs, imposteurs et autres voyageurs impossibles*. Paris : Payot.

L'historien Ad Tervoort¹⁹ met l'accent sur les liens entre voyage et savoir dans son étude de la mobilité entre universités au Moyen Age. Il souligne que maîtres et étudiants étaient contraints de voyager en Europe pour pouvoir étudier dans les rares universités, « *voyager pour apprendre n'avait rien de nouveau dans l'Europe médiévale. De longue date, les clercs sillonnaient le continent afin de visiter les écoles monastiques et épiscopales de renom.* » (Tervoort, 2007 : 825). Pour lui c'est le voyage des étudiants et des maîtres qui a contribué à propager le modèle de l'université à travers l'Europe. Il démontre que la circulation d'étudiants et de maîtres voyageurs, s'accompagnant de la diffusion des idées, a participé à la formation politique, religieuse et culturelle de l'Europe.

Dans son étude sur le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIIIe siècle, Friedrich Wolfzettel souligne l'importance de ce que nous pourrions nommer la fonction savoir du voyage : « *Depuis le voyage du compagnon et de l'étudiant jusqu'au grand tour de l'humaniste et de l'aristocrate, pour ne pas parler des expéditions et des Missions, le voyage devient un mode de vie qui dénote la nouvelle fonction du savoir, mais aussi un sens accru de la diversité nécessaire, sens qui transcende les limites des genres littéraires et contribue à la création d'un genre nouveau qu'est le récit de voyage, virtuellement indépendant de la fonction édifiante.*²⁰ » (Wolfzettel, 1996 : 38). Pour lui l'observation et la description de l'inconnu, de l'Autre qui apportent des connaissances sur ce qui n'était pas connu jusqu'alors sont conditionnées par un code implicite ou explicite de formation morale. « *Les trois aspects de prudentia, scientia et mores caractérisent le but pédagogique du voyage ; la connaissance préalable est liée à une sagesse qui, entre autres, prend l'observation et la critique des mœurs d'autrui comme un stimulant à la formation de ses propres mœurs.* ». (Wolfzettel, 1996 : 39). Pour lui le savoir surgit dans le va-et-vient du voyageur entre deux pôles fixes, d'un côté celui des gens qui restent chez eux et de l'autre celui de la population sédentaire des pays visités. Le

¹⁹ Tervoort, Ad (2007). La mobilité entre universités au Moyen Age. In Jacob, Christian (dir). *Lieux de savoir : espaces et communautés*. Paris : Albin Michel. P.824-853.

²⁰ Wolfzettel Friedrich (1996). *Le discours du voyageur : le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIIIe siècle*. Paris : Presses Universitaires de France, 334 p.

savoir est produit par l'être en mouvement du voyageur qui permet l'interprétation des mondes séparés. Dans l'essai intitulé « De la vanité », Montaigne fait l'éloge du voyage en lui conférant une dimension anthropologique. Montaigne réalise et dépasse le code moral des humanistes dans la mesure où le voyage devient le mode irremplaçable de l'épanouissement du moi : « *Quand je voyage, je n'ay à penser qu'à moy et à l'emploicte de mon argent ; cela se dispose d'un seul precepte*²¹. ». La diversité du monde extérieur parcouru suscite l'intérêt et la curiosité intellectuelle du voyageur. Pour Montaigne le voyage est important dans la mesure où il fait émerger le travail intellectuel qui consiste à mesurer, juger, comparer dans le but d'apprendre des choses et d'enrichir son moi « *le voyage me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle excitation à remarquer les choses incogneïes et nouvelles, et je ne sçache point meilleure escolle, comme j'ay dict souvent, à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et luy faire gouster une si perpetuelle variété des formes de nostre nature.* » (Montaigne : 973).

Le document de voyage, quand il prend la forme d'un récit de voyage est très souvent une réécriture de savoirs anciens. Il utilise différentes modalités du discours, mêle leçons de géographie, d'histoire, d'ethnologie, de linguistique, des rêves, des légendes, des scènes d'écriture romanesque. Il joue sur la discursivité et sur l'intertextualité qui institue une tension entre ce qui relève de la réalité et ce qui est construction d'un imaginaire.

Gérard Cogez²² souligne lui aussi cette tension qui caractérise le récit de voyage et qui est associée à la difficulté de définir ces types de textes dans un genre clairement identifié et identifiable. Pour lui, le récit de voyage en tant que genre littéraire fait émerger deux interrogations principales : « *D'une part, peut-on considérer qu'il existe effectivement un genre narratif à part entière, où seraient répertoriés tous les textes ayant rendu compte d'un itinéraire réel effectué par un voyageur qui serait en*

²¹ Montaigne . *Les Essais*. Arléa

²² Cogez Gérard (2004). *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*. Paris : Seuil. 229p.

même temps l’auteur du récit ? », premier questionnement sur le récit de voyage en tant que document compte- rendu d’un voyage réellement effectué et « *D’autre part, peut-on sans hésiter classer toutes les relations de voyage dans la production littéraire, même envisagée au sens large du terme ?* » (Cogez, 2004 : 11), seconde interrogation qui met en évidence la difficulté de catégoriser les documents de voyages qui semblent échapper au classement par leur nature complexe. Gérard Copez note que ces deux interrogations conduisent à un questionnement sur les frontières entre la réalité et l’imaginaire et sur la manière d’envisager les récits de voyages : « *où commence et où finit le réel dans un déplacement, et surtout dans ce qui en sera rapporté ? A partir de quels critères tranchera-t-on que tel récit de voyage peut être regardé comme un texte littéraire et tel autre décidément pas ?* » (Cogez, 2004 : 12). L’auteur pose ici la question du regard à porter sur les documents de voyages et suppose qu’il ne suffit pas de les considérer uniquement du point de vue de la littérature.

Le regard pluriel sur les documents de voyages est l’ambition affichée du Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (CRLV) qui est une équipe d’accueil de l’école doctorale de Littératures française et comparée de l’Université Paris-Sorbonne (Paris IV) fondé en 1984 par le professeur de Littérature française du XVIII^e siècle François Moureau. Fondamentalement pluridisciplinaire, le CRLV regroupe des spécialistes de diverses disciplines (littérature, histoire, histoire de l’art, ethnologie) qui étudient les récits de voyages dans leurs divers aspects : documentaire, esthétique, idéologique. Le CRLV consacre une large part à la « fiction » utopique. Son domaine de recherche s’étend donc de simple carnet de voyage réel aux voyages extraordinaires fictifs. Sur le site web²³ du CRLV se trouve un répertoire des chercheurs, une *Lettre du voyageur* parution semestrielle, une base de données et une encyclopédie sonore regroupant conférences de séminaires et communications de colloques. Dans le domaine de l’édition papier, le CRLV a animé de 1996 à 1997 la collection « Littératures des voyages », dont quinze volumes ont

²³ <http://www.crlv.org>

paru chez Champion-Slatkine (Paris-Genève) et depuis 2000, il nourrit la collection « Imago mundi » des Presses de l'Université de Paris Sorbonne (PUPS).

Pour Louis Marin²⁴ le récit de voyage est profondément lié à la notion d'espace. Il propose ainsi de définir le récit de voyage dans ses relations avec la géographie. Pour lui le récit de voyage est « *un type de récit où l'histoire bascule dans la géographie, où la ligne successive qui est la trame formelle du récit ne relie point les uns aux autres, des événements, des accidents, des acteurs narratifs, mais des lieux dont le parcours et la traversée constituent la narration elle-même ; récit plus précisément dont les événements sont des lieux qui n'apparaissent dans le discours du narrateur que parce qu'ils sont les étapes d'un itinéraire. Le propre du récit de voyage est cette succession de lieux traversés, le réseau ponctué de noms et de descriptions locales qu'un parcours fait sortir de l'anonymat et dont il expose l'immuable préexistence.* » (Marin, 1973 : 64-65). Il définit le récit de voyage par la structure narrative du texte qui repose sur l'organisation des lieux, la mise en itinéraire qui constitue la cohérence du récit. La spatialité devient donc un élément fondateur du récit de voyage en tant que critère de distinction ou d'appartenance à un ensemble. François Hourmant²⁵ insiste quant à lui sur la tension entre écriture fictionnelle et histoire qui est au cœur des récits de voyage : « *Entre histoire et roman, le récit de voyage suit une topographie mouvante qui excelle à satisfaire des attentes plurielles. Tirailé entre ces deux modèles, il joue de l'un et de l'autre, oscillant et subissant aussi l'aimantation d'un troisième genre, lui aussi protéiforme, celui de l'autobiographie.* » (Hourmant, 2000 : 109) Dans cette définition l'auteur souligne le caractère multiple et ambigu du récit de voyage qui réunit ce qu'il appelle des genres différents (histoire et roman) par le truchement d'un troisième genre, l'autobiographie, qui se caractérise lui aussi par sa multiplicité et son ambiguïté avec le réel.

²⁴ Marin Louis (1973). *Utopiques : Jeux d'espaces*. Paris : Editions de Minuit.

²⁵ Hourmant François (2000). *Au pays de l'avenir radieux : voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*. Paris : Aubier.

La métaphore du monde comme un livre assimile le « voir » à du « lire » et rétablit ainsi une homonomie, une identité des lois entre l'objet visuel et l'écriture qui s'efforce de le saisir. Du même coup, passée en quelque sorte dans le champ du littéraire, elle fait l'objet d'un usage qui porte moins l'accent sur la structure du monde que sur la représentation du texte. **Il nous faut alors revenir à l'information et à la notion de document, notions fondamentales pour les sciences de l'information et de la communication.**

1.1.3 Le document pour informer

Pour définir la notion de document il est courant de revenir à l'étymologie du mot. Le nom document apparaît au début du XIII^e siècle. Il est emprunté au latin « *documentum* » qui signifie « *exemple, modèle, leçon, enseignement, démonstration* ». Ce nom est dérivé de la forme verbale « *docere* » signifiant « *faire apprendre, enseigner* ». Alain Rey dans *Le Robert : dictionnaire historique de la langue française* précise, qu'en français, l'unique signification du mot jusqu'au XVII^e siècle a été « *ce qui sert à instruire, enseignement, leçon* ». Le sens moderne « *écrit servant de preuve ou de renseignement* » semble être issu de l'emploi du mot comme terme juridique dans *Titres et documents* (1690). Le document relève donc fondamentalement du domaine de l'information, du savoir, de la connaissance, de l'enseignement du « faire apprendre ». On peut s'interroger sur l'histoire du terme « document » dans le champ spécifique des sciences de l'information et de la communication afin de mieux cerner le « document » dans toute sa complexité.

Dans le *Traité de documentation : le livre sur le livre : théorie et pratique*, paru en 1934, Paul Otlet propose une approche typologique du document qu'il définit en l'émancipant de son acception de simple support du livre. Le document devient le « *support d'une certaine matière et dimension, éventuellement d'un certain pliage ou enroulement sur lequel sont portés des signes représentatifs de certaines données* »

intellectuelles²⁶». Pour Paul Otlet, « *le plus petit document, c'est une inscription* ». Le document n'est pas seulement le support du livre mais devient le support de toute connaissance, de tout savoir. Dans son traité, Paul Otlet définit le livre et le document comme des « *Expressions écrites des idées, instrument de leur fixation, de leur conservation, de leur circulation, ils sont les intermédiaires obligés de tout les rapports entre les hommes.* » (Otlet, 1934 : 3). Otlet insiste donc ici sur le rôle du document en tant que passerelle de formes de connaissances au sein de la société.

En 1951, dans *Qu'est-ce que la documentation?*²⁷, Suzanne Briet définit d'abord le document dans ses liens avec la connaissance, pour elle le document est en effet « *toute base de connaissance fixée matériellement et susceptible d'être utilisée pour consultation étude ou preuve* » (Briet, 1951 : 9). Elle interroge ensuite le document en s'appuyant sur la tension entre support et information « *l'unité documentaire tend à se rapprocher de l'idée élémentaire, de l'unité de pensée, au fur et à mesure que les formes de document se multiplient, que la masse documentaire s'accroît, et que la technique du métier de documentaliste se perfectionne.* » (Briet, 1951 : 10). La multiplication des documents, ou pour être plus précise, la multiplication de l'attribution du statut de document à diverses entités a pour résultat la complexification de la notion qui se rapproche de plus en plus de celle d'information. Suzanne Briet développe la notion de document en le définissant comme : « *tout indice concret ou symbolique, conservé ou enregistré, aux fins de représenter, de reconstituer ou de prouver un phénomène ou physique ou intellectuel.* » (Briet, 1951 : 7). Ainsi, pour elle un animal peut aussi devenir document. Le statut documentaire s'élargit et avec lui la diversité typologique du document. Elle prend l'exemple de l'antilope, si l'animal vivant ne constitue pas un document mais une espèce nouvelle cataloguée, l'animal naturalisé, étudié, exposé au regard d'autrui peut être envisagé comme un document : « *L'antilope qui court dans les plaines d'Afrique ne peut être considérée comme un document... Mais si elle est capturée et*

²⁶ Otlet Paul, 1934. *Traité de documentation : le livre sur le livre : Théorie et pratique*. Liège : Centre de lecture publique de la communauté française de Belgique, 1989. 431p.

²⁷ Briet Suzanne, 1951. *Qu'est-ce que la documentation ?* Paris : Edit. 48p.

devient un objet d'études, on la considère alors comme document. Elle devient une preuve physique. » (Briet, 1951).

Suzanne Briet complexifie la notion de document et conduit à l'envisager sous l'angle de l'utilisateur. En effet on peut considérer que c'est l'usage qui crée le document dans la mesure où ce dernier n'existe en tant que document que parce qu'un utilisateur en a besoin pour prouver ou expliquer quelque chose. Ainsi, le lien document et information se renforce en même temps que se multiplient les documents. La définition de la notion va donc désormais évoluer vers celle d'usage : l'usage crée le document. Le document est à la fois objet et signe, il existe parce qu'un utilisateur en a besoin pour démontrer, expliquer, enseigner, faire apprendre, s'instruire ou/et instruire les autres.

Dès leur institutionnalisation en tant que discipline, les sciences de l'information et de la communication poursuivent la réflexion sur la notion de document et commencent à l'élaborer comme concept. Ainsi, en 1976, Robert Escarpit²⁸ dans *L'information et la communication : théorie générale*, envisage le document comme un « *objet informationnel visible ou touchable et doué d'une double indépendance par rapport au temps : synchronie et stabilité* » (Escarpit, 1976 : 55). Il insiste sur l'écart fondamental qui se glisse entre un événement, entendu comme un fait, et un document et dans lequel s'inscrit la forme matérielle que constitue une mémoire de données. Le document est alors « *une cumulation de traces fixes et permanentes [...]* où les réponses données en feed-back, à travers le temps, aux expériences antérieures, restent disponibles pour une lecture, c'est-à-dire pour une exploration libre de toute contrainte événementielle ou chronologique, en fonction du projet et de la stratégie destinée à le réaliser. » (Escarpit, 1976 : 57). L'information apportée par le document dépend du projet établi lors de sa production. Pour Robert Escarpit, le document est un « *moyen de constitution d'un savoir, (qui) suppose que les traces restent disponibles pour une lecture* » (Escarpit, 1976 : 57). Dans cette optique,

²⁸ Escarpit Robert, 1976. *L'information et la communication : théorie générale*. Paris : Hachette éducation : 1981. 235p.

document et événement s'opposent dans la mesure où un événement survient dans un temps et un espace défini et qu'il n'est ni reproduit, ni retranscrit ni transmissible alors qu'un document est par essence prévisible et peut être reproduit. Pour Robert Escarpit l'analyse du contenu du document et de son mode de transmission est fondamentale. Afin d'affiner le concept de document, il s'appuie sur le mode de fonctionnement des trois canaux qui permettent à l'être humain de recevoir des informations : le toucher, la vue et l'audition. Mesurant les propriétés de ces trois modes d'accès à l'information par rapport au temps, il remarque que le canal acoustique se concentre sur des messages inscrits dans la linéarité temporelle alors que le canal visuel permet la circulation de messages inscrits dans les traces. C'est l'écriture qui résout le problème de la fixation de ce qui relève de l'auditif en permettant de l'inscrire hors du temps de son énonciation sur un support matériel qui permet transport, conservation et reproduction. L'écriture produit du texte, la parole du discours et la trace, l'icône. Ainsi le texte permet de concilier les fonctions iconique, discursive et documentaire qui conduisent à une stabilisation de l'information. Le document peut alors être défini comme « *un objet informationnel visible ou touchable et doué d'une double indépendance par rapport au temps* :

- *synchronie : indépendance interne du message qui n'est plus une séquence linéaire d'événements, mais une juxtaposition multidimensionnelle des traces,*

- *stabilité : indépendance globale de l'objet informationnel qui n'est plus un événement inscrit dans l'écoulement du temps, mais un support matériel de la trace qui peut être conservé, transporté, reproduit.* » (Escarpit, 1976 : 120).

Le document en tant que produit prévisible et connaissable devient un moyen pour constituer un savoir. Il est ainsi disponible pour des lectures multiples qui dépendent des projets des récepteurs. La disponibilité de l'émetteur et la disponibilité du récepteur se détachent alors comme une caractéristique du document dans la mesure où c'est la sollicitation des traces par le lecteur qui produit de l'information.

A la suite de Robert Escarpit, Jean Meyriat poursuit l'approfondissement de la notion de document en tant qu'objet d'information et de communication. A l'occasion du premier congrès de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFIC) en 1978, il affirme la position de l'écrit comme moyen privilégié de la communication. L'écrit est indispensable pour fixer l'information et servir de preuve. Il inscrit le document dans la dynamique de l'usager. Ainsi, pour lui « *tout objet peut devenir un document, c'est-à-dire l'objet d'une recherche* », en effet dans sa conception du document c'est « *l'utilisateur, le récepteur du message, qui fait le document*²⁹ ». (Meyriat, 1978 : 28) S'inscrivant dans le prolongement de l'analyse de Suzanne Briet, Jean Meyriat précise que tout objet est un document, ou a la possibilité de le devenir, s'il transmet une information c'est-à-dire un message qui fait sens pour l'émetteur et pour le récepteur. Le document peut avoir été produit pour donner une information mais il peut aussi avoir valeur de document du fait que celui qui l'utilise pour rechercher de l'information lui reconnaît une signification et lui confère ainsi le statut de support d'un message qui fait sens. La notion de document se rapproche ici de celle de signe. Pour Jean Meyriat « *La volonté d'obtenir une information est donc un élément nécessaire pour qu'un objet soit considéré comme un document alors que la volonté de son créateur peut avoir été autre.* » (Meyriat, 1981). Le récepteur joue donc un rôle essentiel dans la fonction informative. Dans cette définition, le document est pleinement envisagé sous l'angle de l'usage dans la mesure où c'est le mode d'utilisation ou d'usage qui conditionne son statut. La fonction informative dépend de l'usage qui en est fait ou plus précisément dépend des projets de lectures qui activent le support en tant que document et en tant que contenu informatif. Pour Meyriat, il est envisagé comme le résultat d'un désir de s'informer ou d'informer, l'information est comme activée par la volonté d'un récepteur ce qui peut être mis en parallèle avec une forme d'intentionnalité. C'est parce qu'il y a intention d'information que l'information peut être activée dans le document. L'infinité d'utilisateurs possibles d'un document confère à l'information qu'il contient un caractère inépuisable : une multiplicité

²⁹ Meyriat Jean (1978). De l'écrit à l'information : la notion de document et la méthodologie de l'analyse du document. *Inforcom*, 1978, 78, p.23-32.

d'utilisations induit un infini informationnel qui pose alors la question du sens. Caroline Courbières s'intéresse au problème du sens en envisageant le document comme un objet informationnel à visée communicationnelle composé d'un signe et de son support. Le document s'inscrit dans un dispositif d'information et de communication complexe qui agit sur le sens du document, elle choisit donc de croiser la sémiolinguistique et la médiologie pour embrasser la densité du document « *il nous paraît intéressant de mettre en parallèle le champ de recherche sémiolinguistique et la problématique des travaux médiologiques qui privilégient fortement l'aspect contextuel*³⁰. » (Courbières, 2003). Elle propose de définir le document comme un artefact dans la mesure justement où il n'existe que lorsque le récepteur l'identifie en tant que tel. Pour elle le document « *partage un destin commun avec le signe puisque son identification est le résultat d'une interprétation, non son point de départ*³¹. » (Courbières, 2004). La valeur sociale du document est fonction de celui qui le produit. La recherche du sens du document ne peut pas se passer d'une mise en contexte et plus précisément de la prise en compte du document en tant que matériau composite. Dans cette optique, Viviane Couzinet précise : « *entendu comme média le document est le croisement de son utilité, des intentions de son auteur et de son destinataire chacune pouvant être détournées par le récepteur.*³² » (Couzinet, 2004).

En 1981, Meyriat définit le document comme un « *objet qui supporte de l'information, qui sert à la communiquer et qui est durable (la communication peut donc être répétée)* »³³. La définition s'articule ainsi autour de deux axes le contenant

³⁰ Courbières Caroline (2003). La publicité à la lisière de l'art ou la propagation de modèles culturels entre l'habit et l'habiter. In *Supports, dispositifs et discours médiatiques à l'heure de l'internationalisation : domaines d'analyse, mode, approches et enjeux socio-culturels*. Colloque bilatéral franco-roumain (Bucarest, 28 juin – 2 juillet 2003).

³¹ Courbières Caroline (2004). Documents, signes et savoirs : retour sur l'analyse documentaire. In Metzger Jean-Paul. *Partages des savoirs : recherches en Sciences de l'Information et de la Communication*. Actes du colloque de l'ERSICOM (Equipe de Recherche sur les Systèmes d'Information et de Communication des Organisations et sur les Médias). (28 février et 1^{er} mars 2003 ; Université Jean Moulin Lyon 3). Paris : L'Harmattan, p.159-170.

³² Couzinet Viviane (2004). Le document : leçon d'histoire, leçon de méthode. *Communication et langages*, juin 2004, n° 140, p. 19-29.

³³ Meyriat Jean (1981). Document, documentation, documentologie. *Schéma et schématisation*, n° 14, p.51-63.

et le contenu : l'objet qui sert de support, de contenant, et le contenu de la communication à savoir l'information. Le document est donc d'une part un support, un objet matériel, un contenant et d'autre part un concept, une information, un contenu du support. La définition du concept de document s'articule donc autour de la distinction entre une notion de nature matérielle - l'objet qui sert de support - et une notion de nature conceptuelle – le contenu de la communication qui se confond avec l'information. L'objet peut être envisagé comme un document puisqu'il a pour fonction de supporter l'information ou de la communiquer. Jean Meyriat distingue les « *documents par intention* » produits dès le départ dans l'objectif de communiquer et les « *documents par attribution* » qui deviennent documents lorsque l'utilisateur y cherche de l'information. A chaque fois c'est l'utilisateur qui confère à l'objet le statut de document. L'interrogation portée sur un objet transforme cet objet en document dans la mesure où le contenu apporte une information sous forme de réponse à la question posée. La distinction opérée par Meyriat entre document par intention et document par attribution permet d'envisager le document en tant qu'objet pouvant occuper plusieurs fonctions. Il peut notamment avoir plusieurs fonctions informatives, « *il devient successivement plusieurs documents différents.* » (Meyriat, 1978).

En 2006, prenant en considération les nouvelles technologies de l'information et la perte supposée de la matérialité du document, Jean Meyriat affine sa définition du document par intention en l'envisageant sous l'angle de la notion de système³⁴. La technologie numérique renouvelle l'interrogation du document dans ses deux réalités de trace volontaire résultant d'une activité intentionnelle de communication, « document par intention » et de source d'information médiatrice involontaire de connaissances, « document par attribution ». Ainsi, l'archiviste Marie-Anne Chabin note qu'à « *l'ère numérique, en dépit d'une redéfinition radicale de la notion de support qui passe d'un morceau de matière à une chaîne matérielle et logicielle, le document garde cette double fonction d'enregistrement des faits ou du discours et*

³⁴ Meyriat Jean (2006). Pour une compréhension plurisystémique du document (par intention). *Sciences de la société*, n° 68, p. 11-28.

d'offre au questionnement du lecteur³⁵» (Chabin, 2004). Jean-Paul Metzger et Geneviève Lallich-Boidin envisagent une redéfinition du document dans le contexte numérique uniquement centrée sur le support, pour eux « *Un document numérique est un document qui a pour caractéristique d'être sur un support électronique, d'être perceptible via la technologie numérique*³⁶ » (Metzger, Lallich-Boidin, 2004). Le document numérique est alors considéré comme une nouvelle technique de communication qui entraîne la maîtrise de savoir-faire techniques complexes. Confrontant les opinions des informaticiens avec celles des chercheurs en sciences humaines et sociales et des praticiens de l'information, un groupe de chercheurs du CNRS rassemblés autour du Réseau thématique pluridisciplinaire « Document » (RTP-DOC) a précisé la notion de document en discutant notamment la question de la matérialité du document : « *un document peut être défini comme la représentation d'une vérité partagée au-delà du chaos (le silence et le bruit), de la cacophonie (la confusion et le sensible) et de l'oubli (l'intime et l'éphémère). Ainsi, les modalités anthropologiques (lisibilité-perception, forme-signe), cognitives (intelligibilité, assimilation, texte-contenu) et sociales (sociabilité-intégration, medium-relation) doivent non seulement être pertinentes prises chacune séparément, mais encore être cohérentes entre elles. S'il ne peut être "vu" ou repéré, "lu" ou compris, "su" ou retenu, un document n'est d'aucune utilité*³⁷ » Après avoir mis l'accent sur l'immatérialité du document numérique, le collectif suggère l'idée d'une « redocumentarisation » qui consiste en une matérialisation documentaire des informations immatérielles qui circulent sur les réseaux. Le document numérique est alors défini comme un objet construit en partie par les auteurs et parfois reconstruit par celui qui cherche à l'exploiter. Ainsi la numérisation fait émerger la complexité de la validation du contenu informatif qui traditionnellement repose sur un texte, un

³⁵ Chabin, Marie-Anne (2004). Document trace et document source: La technologie numérique change-t-elle la notion de document? *Revue I3*, vol.4, n°1, p. 141-158.

³⁶ Metzger, Jean-Paul et Lallich-Boidin, Geneviève (2004). Temps et documents numériques. *Document numérique*. Paris : Lavoisier. 2004/4, n°8. p 11-21.

³⁷ Pédaque, Roger T (2006). Site participatif RTP-DOC, Documents et contenu : création, indexation, navigation. [en ligne]. CNRS, ENSSIB, 2003-2006. <<http://rtp-doc.enssib.fr/sommaire.php3>>

support et une légitimité remis en question par le numérique. Le document numérique est étudié à travers le prisme des propriétés traditionnelles du document comme la mémorisation, l'organisation des idées, la transmissibilité. En fait, ce groupe de travail cherche à reconsidérer les fonctionnalités du document à travers les changements induits par le numérique. Pour eux « *avec l'ordinateur [...] le document en tant que prothèse humaine a fait un saut paradigmatique.* » (Pédauque, 2006). Ainsi, il semblerait que les fonctions traditionnelles du document subissent un déplacement dans l'univers numérique qui en modifie les usages et la manière de le concevoir. Selon Jean-Michel Salaün « *Il se construit sous nos yeux un nouveau compromis entre une multiplicité d'acteurs, pour réinventer des documents ou des artefacts de substitution. Dans ce processus, le numérique joue un rôle majeur mais il n'est sûrement pas le seul phénomène en cause. [...] Le document ne saurait être qu'un vecteur de multiplication, de renouvellement et peut être un des ferments de la transformation des conventions qui les ont instituées*³⁸. » (Salaün, 2004).

Yves Jeanneret insiste sur la solidarité lexico-sémantique entre document et information. Ayant participé aux travaux du groupe RTP-DOC, il considère en effet difficile voire impossible de concevoir une information qui serait une abstraction détachée de sa condition matérielle d'expression : « *Le document, c'est un support utilisé d'une façon particulière, qui n'est pas seulement définie par des caractéristiques matérielles mais par des formes d'expression et des usages culturels. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de document sans support, mais aussi que le support n'est pas lui-même un document*³⁹. » (Jeanneret, 2000). En liaison avec le document, il définit deux types d'information. L'information de type 1 est une information mathématique, une donnée informatique ou plus précisément une impulsion cybernétique issue de la théorie mathématique de l'information de Shannon. L'information de type 2 est une information sociale c'est-à-dire qui a un sens du point de vue intellectuel. C'est l'information sociale qui intéresse les sciences de

³⁸ Salaün Jean-Michel (2004). Chronique inachevée d'une réflexion collective sur le document. *Communication & langage*. Paris : Armand Colin, p. 9-17.

³⁹ Jeanneret Yves (2000). *Y-a-t-il (vraiment) des technologies de l'information?* Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion. P. 71

l'information et de la communication. Le document véhicule cette information sociale.

Viviane Couzinet insiste, elle aussi, dans sa définition du document sur le lien ténu entre document et information en soulignant l'idée de circulation du contenant et du contenu, pour elle le document est « *le moule dans lequel l'information, le contenu, se met en forme sur le plan communicationnel, et en même temps le support qui lui permet de circuler*⁴⁰ » (Couzinet, 2008). Pour Annette Beguin-Verbrugge, le document numérique ou non se définit essentiellement par sa fonction première qui est de communiquer une information et de cette façon de témoigner de l'existence de données. Pour elle, « *Le document, c'est ce que l'on garde comme preuve, ce qui rend l'information manifeste et témoigne de son existence pour quelqu'un*⁴¹. » (Béguin-Verbrugge, Annette, 2008).

Dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, Bernard Lamizet et Ahmed Silem définissent le document de façon générale à travers trois approches : le support, le contenu et la fonction : « *Support d'informations enregistrées à titre permanent et susceptible d'être classé et consulté et éventuellement reproduit. Un document est ce qui enseigne, renseigne, permet de démontrer et qui donc fait office de preuve.* » (Lamizet, Silem, 1997 : 200-201).

Les travaux de l'équipe MICS s'inscrivent dans la réflexion sur le document menée par les travaux des praticiens de l'information comme Paul Otlet et Suzanne Briet notamment et par celle des chercheurs en sciences de l'information et de la communication comme Robert Escarpit et Jean Meyriat. Elle a ainsi entrepris

⁴⁰ Couzinet Viviane (2008). De la communication scientifique à la médiation spécialisée : communication des savoirs et formes d'hybridations. In PAPY Fabrice (dir.). *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*. Paris : Lavoisier. P.57.

⁴¹ Beguin-Verbrugge Annette (2008). L'anthropologie des savoirs : un projet interdisciplinaire pour les SIC. ANAIS 2008 : 1^{er} colloque Médiations et Usages des Savoirs et de l'Information : un dialogue France-Brésil (Réseau Mussi). ICICT/FIOCRUZ, Rio de Janeiro, 4-7 novembre 2008, p.136-150.

l'élaboration d'une théorie du document. Il s'agit d'approcher la complexité du concept de document dans le contexte info communicationnel. Ainsi, pour Viviane Couzinet, Caroline Courbières et Gérard Régimbeau : « [...] *de sa définition à son inscription dans un champ de recherche qui interrogent ses caractéristiques et ses fonctions, le document apparaît comme une notion complexe, dépendante d'autres notions qui sont à la fois consubstantielles et extérieures : celles d'information et de communication*⁴². » (Couzinet, Régimbeau, Courbières, 2001 : 473). Il s'agit désormais d'envisager le document comme une construction « *Si nous reprenons l'idée que le document est stable, il nous paraît possible de l'étudier, qu'il soit scientifique, technique ou culturel, comme le résultat d'un faisceau d'interactions et comme porteur d'un contrat liant l'émetteur et le récepteur.* » (Couzinet, Régimbeau, Courbières, 2001). Cette définition permet de distinguer deux modes d'approches du document. D'une part il est possible d'analyser le document sous l'angle de l'usager c'est-à-dire d'envisager le document comme fonction et de l'autre de l'étudier du point de vue du média c'est-à-dire de sa construction. Le document par intention, comme celui par attribution, peut alors être envisagé comme le produit d'une construction sociale. Viviane Couzinet, Gérard Régimbeau et Caroline Courbières proposent alors une définition du document « *comme un objet faisant fonction de mémoire pour une instance réceptrice* ». Il est le « *résultat d'une double construction, à la fois produit par l'usage du destinataire qui le reconnaît en tant que vecteur de réponse et par les interrogations qui ont présidé à sa naissance.* » (Couzinet, Régimbeau, Courbières, 2001). En 2006, Caroline Courbières et Gérard Régimbeau poursuivent la réflexion sur le contexte d'élaboration du document et ses dimensions sociales, le document est alors envisagé « *dans les réseaux, les métiers, en tant que matière documentaire, en tant qu'objets de pratiques artistiques qui dévoilent, illustrent ou anticipent des pratiques sociales*⁴³. » (Courbières, Régimbeau, 2006).

⁴² Couzinet Viviane, Régimbeau Gérard et Courbières Caroline (2001). Sur le document : notions, travaux et propositions. In Couzinet Viviane (dir.). *Jean Meyriat théoricien et praticien de l'information documentation*. Paris : ADBS, p.467-506.

⁴³ Courbières Caroline et Régimbeau Gérard (2006). Dimensions sociales du document. *Sciences de la société*, n°68, mai 2006.

1.2 Le document de voyage entre littérature et information

1.2.1 Document de voyage et littérature

Selon Bruno Ollivier⁴⁴ « *ce n'est pas l'objet qui constitue l'originalité des SIC, c'est leur manière de constituer l'objet en articulant des problématiques* » (Ollivier, 2001 : 352). Dans cette optique, les SIC ne se définissent pas par les objets étudiés en eux-mêmes mais par les objets, analyses de situations qu'elles construisent. Bruno Ollivier place l'objet de recherche comme un objet complexe qui tisse ensemble les fils de la situation de communication dans sa globalité mais réduit l'objet à sa concrétude.

Jean Davallon enrichit le notion d'objet de recherche en SIC, pour lui il ne faut pas limiter l'objet de recherche à sa seule dimension technique car c'est alors prendre le risque de le réduire « *à la fois au monde des choses qui existent effectivement dans la société et à ce commun du sens commun que constitue la notion de « communication* » ». Et il ajoute : « *Tous les objets – spécialement les objets médiatiques et culturels (journaux, livres, émissions, expositions, représentations, etc) – deviennent aussitôt des objets scientifiques invisibles : ils sont ramenés à leur existence de moyens ou de supports, et simultanément couverts par la diversité de ce que chacun met sous le terme de communication.*⁴⁵ » (Davallon, 2004 : 31). Pour Jean Davallon, il existe trois types d'objets : l'objet de recherche, l'objet scientifique et l'objet concret. « L'objet de recherche » constitue le fait tel que le chercheur le construit pour pouvoir l'étudier, « l'objet scientifique » s'apparente à une représentation sociale déjà construite du réel dans la mesure où les objets de recherche de l'objet scientifique restent reliés aux caractéristiques des « objets concrets » qui appartiennent au champ de l'observation. Pour Jean Davallon l'objet

⁴⁴ Ollivier Bruno (2001). Enjeux de l'interdiscipline. *L'Année sociologique*, vol.51, n°2, p.337-354.

⁴⁵ Davallon Jean (2004). Objet concret, objet scientifique, objet de recherche. *Hermès*, mais 2004, n°38, p. 30-37.

de recherche est différent de l'objet scientifique dans la mesure où l'objet de recherche est un objet en quelque sorte mis en problème c'est-à-dire avec un cadre théorique d'analyse, une méthode et un terrain d'observation.

Il a été considéré que les Sciences de l'Information et de la Communication trouvent en grande partie leurs origines dans les études littéraires. Dans les années 1970 Littérature et Sciences de l'Information et de la Communication ne sont pas si éloignées l'une de l'autre comme en témoigne J.-F. Têtu dans *Sur l'origines littéraires des sciences de l'information et de la communication*⁴⁶. Il souligne l'héritage littéraire des auteurs de sciences de l'information et de la communication comme Robert Escarpit, Roland Barthes et Greimas. Têtu examine leur apport, la place des orientations littéraires dans les premiers congrès et les premières thèses. Pour lui, le terme littéraire signifie dans ce cadre : « *la réflexion sur le texte comme support d'une communication esthétique, la langue et les signes comme moyen de la relation, la signification pour l'usage, historique et philologique, du document* » (Têtu, 2002 : 72). Recouvrant un champ d'études transdisciplinaires, la notion de communication a suscité l'intérêt de nombreux secteurs de recherches. Cependant, la théorie littéraire, et tout particulièrement les études sur la réception conservent une place au sein des problématiques étudiées par les Sciences de l'Information et de la Communication. Ainsi les Sciences de la communication empruntent à la littérature des modèles tandis que la science littéraire est contrainte de repenser la définition du lecteur. L'importance du contexte social de réception et les effets des médias ont été développées par les SIC. La recherche littéraire, en se chargeant de dégager la problématique du lecteur et de la réception, a contribué à améliorer la compréhension des dispositifs de communication. En retour, un certain nombre de paradigmes empruntés aux sciences de l'information communication paraissent exercer une influence directe sur la compréhension de l'activité de construction du texte littéraire et sur les mécanismes de production de sens. Les recherches menées par Escarpit en

⁴⁶ Têtu, Jean-François (2002). *Sur les origines littéraires des sciences de l'information et de la communication : regards croisés*. Sous la direction de Robert Boure. Villeneuve d'Asq : Presses Universitaires du Septentrion. P.71-93.

France illustrent, nous semble-t-il, la part qui revient à la théorie du lecteur confrontée aux modèles communicationnels : le paradigme lecteur récepteur défini par son rôle co-créateur de sens fonde ainsi l'équivalence de la production-interprétation de l'œuvre littéraire d'une part et de la structuration interprétation du message médiatique d'autre part.

La chercheuse en SIC Pascale Argod, privilégie l'approche littéraire et artistique pour tenter de définir le carnet de voyage. Elle utilise notamment la notion de genre iconographique. Pour elle, « *le carnet de voyage oscille entre document et œuvre d'art, entre documentaire et création artistique*⁴⁷ ». Elle propose d'envisager le carnet de voyage comme un « *album hybride à la croisée du documentaire et du livre d'artiste à partir d'un panorama de l'édition et d'une recherche historique des emprunts, des croisements et des interactions en arts et en sciences humaines qui seraient à l'origine du mélange des genres.* » En conclusion le carnet est envisagé à la fois comme « *un objet culturel* » et comme une « *œuvre artistique* », deux composantes essentielles du carnet qui est alors qualifié par des caractères intrinsèques « *hybride, intermédia et interculturel* ». Son hybridité se situe du côté de la forme dans la mesure où il associe texte, illustrations et collages ; le caractère intermedia et interculturel se confondent avec la transversalité du genre dans la mesure où le carnet « *retranscrit le témoignage vécu de l'auteur à travers un rendu authentique et sensible qui intègre une recherche artistique ou anthropologique* » (Argod, 2009 : 581). Elle souligne, en conclusion, le rôle central de l'image qui à la fois pour elle est le déclencheur de la narration dans le carnet et le constituant artistique essentiel « *carnet de fragments personnalisé, palimpseste artistique, journal intime ou récit autobiographique d'un déplacement physique autant que d'un cheminement intérieur, le carnet de voyage place l'image en position centrale puisqu'elle crée la narration et ouvre sur un horizon artistique sans frontières.* » (Argod, 2009 : 582).

⁴⁷ Argod Pascale (2009). *Le carnet de voyage : approches historique et sémiologique*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication. Université de Bordeaux III Michel de Montaigne, décembre 2009.

Pour Pascale Argod la naissance des carnets de voyage s'inscrit dans le cadre des grandes découvertes de la Renaissance : « *Fascinés par les mythes et les récits merveilleux des contrées lointaines qui circulent depuis Homère et Hérodote, les explorateurs défient la géographie pour aller à la rencontre d'autres peuples [...] le carnet de voyage s'inscrit dans la filiation de la diffusion livresque de ces découvertes géographiques qui se dévoilent sous diverses formes : récits de voyage, journaux de bord, cabinets de curiosités, guides et chroniques de voyages.* » (Argod, 2009 : 27). Dès son origine, le carnet de voyage est donc associé à un objet qui permet de consigner des informations géographiques qui pourront ensuite être diffusées.

1.2.2 Document de voyage et information scientifique

Le lien entre voyage et connaissance nous conduit à nous interroger sur la place du voyage dans la l'histoire de la diffusion de l'information scientifique.

La pratique des voyages pour s'instruire et accéder à de nouvelles connaissances débute à fin de l'époque de la colonisation grecque; elle permet alors de collecter et de diffuser des informations scientifiques. Solon se rend à la cour de Crésus, Thalès, Démocrite voyagent en Egypte. Hérodote mène ses recherches en Perse, Egypte et Afrique pour rassembler la documentation nécessaire à ses ouvrages. Alexandre le Grand, roi de Macédoine, emmène dans ses expéditions militaires des savants et des ingénieurs qui collectent et diffusent des données relatives aux pays traversés. Au Moyen Age, les voyages, notamment, très fréquents dans toute l'Europe, donnent l'occasion aux enseignants et aux intellectuels de confronter leurs théories tout en leur permettant d'accéder aux informations et aux écrits de leurs pairs. L'Angleterre et l'Espagne sont ainsi les principaux pôles d'attraction des intellectuels

(Comberousse, 1999 : 25)⁴⁸. A la Renaissance, l'information scientifique se développe parallèlement aux voyages d'exploration et de découvertes. Sous l'influence des grandes expéditions de Christophe Colomb ou de Vasco de Gama, dès 1495, les voyages naturalistes qui visent à rapporter des connaissances sur le milieu et l'environnement des mondes jusqu'alors inconnus se multiplient. Ils ont eu un impact certain sur la qualité de l'information scientifique diffusée par les éditeurs. Les voyages permettent en effet de vérifier sur place les données concernant les pays étrangers et servent à réviser les nouvelles éditions imprimées. L'atlas d'Ortélius, qui était utilisé dans les écoles, édité 28 fois jusqu'en 1612, a bénéficié ainsi, à chaque nouvelle édition, des vérifications systématiques des données rapportées par ce grand voyageur. De même, les voyageurs de la Renaissance se déplaçaient dans toute l'Europe pour collecter des informations sur les techniques et procédés étrangers et alimenter l'édition. Les voyages favorisent également la publication de livres de botanique consacrés à la description de végétaux comme l'*Herbarium*. Avec la navigation lointaine, la cartographie se développe. Outre le *Theatrum orbis terrarum* (1570) d'Ortelius, le géographe Mercator met au point sa première carte en 1539, publiée en 1569, mais c'est sa *Cosmographie*, qui est la plus prisée des marins car elle leur fournit, en plus des indications cartographiques, des informations précieuses sur la vie des pays abordés. La géographie descriptive tient en effet une place importante dans l'édition scientifique. Au siècle des Lumières les documents qui racontent les voyages connaissent un grand succès éditorial, comme le souligne Martine Comberousse : « Les livres de voyages eurent également un vif succès : au XVI^e siècle, on dénombrait 456 titres dans ce secteur éditorial, au XVIII^e siècle, 3540. Les contenus mêmes de ces ouvrages changèrent. Si, au XVII^e siècle, les livres de voyages traitaient plus les sujets européens. Certaines collections étaient ambitieuses comme la compilation confiée par Henri François d'Aguesseau à l'abbé Prévost à partir de 1746 : *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle Collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont d'abord été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues*, qui devint *Système complet d'histoire et*

⁴⁸ Comberousse martine (1999). *Histoire de l'information scientifique et technique*. Paris : Nathan. P.25.

de géographie moderne qui représentera l'état actuel de toutes les nations, de 16 tomes, in 4°, paru chez Didot jusqu'en 1761. *Le Voyageur français* de Joseph de la Porte, paru de 1765 à 1795, comportait 42 volumes. » (Comberousse, 1999 : 56)⁴⁹. Au début du XIX^e siècle, la campagne d'Egypte de Napoléon est emblématique de la diffusion de l'information scientifique. Organisée par Bonaparte de 1798 à 1801, cette vaste entreprise donne en effet un premier élan à la production et à la diffusion de l'information scientifique. L'objectif politique et colonial de cette expédition, avant tout militaire, se double d'une opération de valorisation sociale lorsque Bonaparte y ajoute une « Commission des sciences et des arts » composée de 142 membres venant de plusieurs institutions scientifiques : des mathématiciens, des ingénieurs, des chimistes, des astronomes, des naturalistes.

Le premier type de publication directement lié au voyage scientifique est le journal ou carnet de bord réalisé par l'explorateur lui-même. Il est le témoignage fidèle des péripéties de l'expédition et des observations effectuées. Ces ouvrages servent de référence aux futurs explorateurs et marins de part leurs relevés précis sur la géographie, la géologie et la topographie d'un territoire. Du XVII^e au XIX^e siècle, ces récits se veulent d'abord destinés aux marins mais leur style lyrique intéresse également le grand public. Parallèlement une littérature scientifique destinée aux géographes et cartographes confirmés ainsi qu'à l'élite instruite se met en place. Le haut degré de spécialisation des ouvrages et leur prix élevé ne permettent pas une diffusion à un large public. Le développement de la presse d'information et des revues savantes au XIX^e siècle permettent la diffusion des relations de voyages, des articles de découvertes, de réflexion et d'analyse avec une tendance vers des questions politiques et économiques. Au XX^e siècle, les journaux se passionnent pour les explorateurs. Ils font la publicité des expéditions et permettent leur financement. Dans un souci d'illustration de ces observations faites au cours des voyages, des indigènes sont amenés en France et mettent en scène leur vie quotidienne notamment au jardin zoologique d'acclimatation et lors des expositions

⁴⁹ Comberousse martine (1999). *Histoire de l'information scientifique et technique*. Paris : Nathan.P.56.

universelles. La photographie devient dès son apparition un outil scientifique et de diffusion des images d'un monde inconnu par le biais des publications de vulgarisation scientifique. Enfin, de multiples innovations techniques des XXe et XXIe siècles, la vidéo et internet démocratisent l'accès aux sciences et aux découvertes pour tous. La démarche pédagogique basée sur des conférences, des expositions, des vidéos présentant le déroulement des expéditions devient essentielle pour la transmission des connaissances scientifiques.

Hélène Blais dans son chapitre intitulé « du terrain au texte »⁵⁰ note que les récits de voyages des explorateurs et les journaux personnels des missionnaires sont une source d'information considérable au XIXe siècle. Ainsi des journaux de bord, dessins, cartes, articles, relations de voyages regorgent de descriptions topographiques, de peintures de paysages, d'indications sur les ressources naturelles. Oscillant parfois entre lyrisme et information géographique rigoureuse, ils sont publiés pour renseigner ou divertir le grand public. Parallèlement à ces sources, une véritable littérature scientifique se met en place avec des articles, des comptes-rendus de l'Académie Royale des Sciences, des volumes scientifiques annexés aux relations de voyages consacrés à la géologie, botanique, hydrographie, de nombreux herbiers, gravures et cartes.

Des publications réservées aux savants.

Isabelle Laboulais-Lesage a consacré une étude aux géographes des Lumières⁵¹. Pour elles, les géographes sont avant tout des scientifiques de cabinet envoyant, avec des instructions, des hommes sur le terrain et synthétisant leurs relevés. Les recommandations ne se soucient guère de l'exactitude des informations ni de la qualité de la collecte. Ces instructions servent surtout à essayer de résoudre des mystères géographiques. Les recoupements et les comparaisons entre les diverses sources semblent être un gage de sérieux pour ces géographes pour la plupart

⁵⁰ Blais, Hélène (2005). *Voyages au Grand Océan : Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*. CTHS.

⁵¹ Laboulais-Lesage, Isabelle (2001). Les géographes français de la fin du XVIIIe siècle, recherches sur une paradoxale absence. *L'Espace géographique*, n°2, 2001, p.97-110.

membres de la Société de géographie. Une fois analysées, les données sont publiées. Le fait de retranscrire ce que l'on voit est suffisant pour eux. Cette attitude est différente de celle des naturalistes qui privilégient le terrain et l'exactitude des données relevées. En agissant ainsi ce sont eux qui s'approprient la géographie. Il n'y a guère qu'une poignée d'éclairés de géographie physique pour suivre l'exemple des naturalistes.

A la fin du XVIII^e siècle, la cartographie marine réalisée par les marins explorateurs s'achève. Lui succède celle de l'hydrographie de précision qui vise à déterminer la position exacte des côtes et des îles par le calcul. L'ingénieur Beautemps-Beaupré, père de l'hydrographie moderne, mit au point une méthodologie de calcul de terrain qui lui permit de réaliser des cartes marines d'une précision alors inégalée à l'issue de sa participation à l'expédition d'Entrecasteaux, en 1808. Pour Olivier Chapuis « *la méthode Beautemps-Beaupré fit école et aboutit à la création du Corps des ingénieurs hydrographes, ancêtre de l'actuel service Hydrographique et Océanographique de la Marine* » (Chapuis, 1992)⁵². Les cartes produites d'après cette méthode scientifique rigoureuse remplacèrent progressivement les cartes d'ancien régime alors dépassées, à commencer par les cartes du littoral français.

Hélène Blais (2004) insiste sur le rôle de l'Académie des sciences dans la publication de l'information scientifique récoltée pendant les voyages. « *L'Académie des Sciences exerce un contrôle ardu des expéditions par le biais d'une commission de savants reconnus qui vérifient les instructions, les calculs et émettent des vœux de publication. Ceux-ci sont transmis au Ministère de la Marine qui lui seul est décideur de l'édition dans un souci de monopole. Dans le même esprit, les explorateurs ont obligation de collaborer à la publication officielle et ces travaux sont propriété intellectuelle de la Marine. Le Ministère se charge également de la diffusion en répartissant les exemplaires qu'elle édite au sein de l'élite.* » (Blais, 2004) Les ouvrages sont déposés tout de même dans les bibliothèques municipales et

⁵² Chapuis, Olivier. L'émergence des nouvelles cartes marines : l'oeuvre de Beautemps-Beaupré à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. *Imago Mundi*, 1992, vol. 44, p. 90-98.

proposés à la vente pour toucher un public plus large, mais l'accès à ces publications reste restreint en raison du niveau de spécialisation du sujet et du prix de vente élevé. Parfois même, pour éviter cet écueil, des oeuvres de seconde main apparaissent ponctuellement en vulgarisant les ouvrages des officiers et permettant ainsi l'accès aux connaissances pour un plus grand nombre. De nombreuses revues savantes voient le jour, le Ministère édite une revue officielle, les *Annales maritimes et coloniales*, mais on peut trouver également le *Journal des voyages*, la *Revue des deux mondes*, le *Bulletin de la Société de Géographie*... où il s'agit de faire un état sur l'avancement des voyages. Plusieurs savants et géographes enfin, se basant sur les observations faites au cours des expéditions, composent des ouvrages tels le *Précis de géographie universelle* de Malte-Brun et l'*Atlas de l'Océan Pacifique* de Lapie.

1.2.3 Document de voyage et information pour le public

La sélection du mot, « vulgarisation »⁵³ dans la langue française pour désigner la diffusion de la science met en évidence la dimension péjorative qui est associée au terme « vulgaire ». « Vulgarisation » pointe ainsi une ambiguïté inscrite au cœur de la langue, et Yves Jeanneret souligne qu'« en le préférant à un terme plus ancien et plus valorisant (« popularisation »), la tradition française a inscrit la communication scientifique dans la série du « vulgaire » » (Jeanneret, 1999 : 993)⁵⁴.

Pour le physicien Nicolas Witkowski dans le *Dictionnaire culturel des sciences*⁵⁵, la « vulgarisation » regroupe « *un champ de pratiques journalistiques, éditoriales, télévisuelles et autres, si divers et fluctuant que toutes les tentatives de définition ont jusqu'à présent échoué. Peut-être parce que la vulgarisation, qui existe depuis que la science (au sens moderne du mot) existe, en est une sorte d'ombre portée* » (Witkowski, 2001). Les premières écritures de vulgarisation, au XVIIe siècle, semblent témoigner d'un choix politique, ou stratégique d'une communauté

⁵³ Entré en usage au XIXème siècle

⁵⁴ Jeanneret, Yves (1999). *Vulgarisation in Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences* sous la dir. de Dominique Lecourt. p 993-995.

⁵⁵ Witkowski, Nicolas (2001). *Dictionnaire culturel des sciences*. Seuil, p. 435.

scientifique émergente : il s'agit de s'allier avec le milieu mondain pour constituer un groupe social influent. Ainsi Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757), neveu de Corneille, considéré comme le premier vulgarisateur, est à la fois mathématicien, physicien et habile politique. La vulgarisation trouve en effet son origine dans les salons du XVIII^e siècle et s'inscrit donc dans un temps et un espace spécifique, comme le rappelle Baudouin Jurdant (1969) : « *la naissance historique de la littérature de vulgarisation fut tributaire de l'existence d'un espace et d'un temps particuliers : le salon du XVIII^e (Madame de Tencin, la marquise du Châtelet, etc.) et l'oisiveté d'un certain public. Les salons se transformaient en mini-laboratoires où l'on s'amusait à faire de petites expériences.* » (Jurdant, 1969 : 158)⁵⁶

Cette tradition vulgarisatrice perdure jusqu'à ce que la science délaisse les salons de l'aristocratie pour les laboratoires des grandes écoles, au début du XIX^e siècle. Le changement de statut de savant se joint alors à une considérable baisse des coûts du livre et aux progrès de l'alphabétisation pour donner à la vulgarisation scientifique son âge d'or. L'idéologie positiviste, la foi dans le progrès des sciences culminent dans les oeuvres de Camille Flammarion et de Jules Verne, où se mêlent science, fiction et poésie. Le positivisme semble faire du savant un être extraordinaire et de la science une discipline à part que seuls quelques médiateurs initiés sont aptes à transmettre. Ce schéma perdure jusqu'au XX^e siècle. Selon Witkowski, après 1945, apparaît « *un vulgarisateur d'un genre nouveau, qui, à partir d'un matériau d'origine scientifique, produit une oeuvre qui n'est ni seulement scientifique ni de pure imagination, mais essentiellement hybride* ». (Witkowski, 2001)⁵⁷

Pour Isabelle Paillart, l'expression généraliste « communication scientifique » traduit des réalités très différentes : « *la vulgarisation, les publications des chercheurs, la communication des entreprises à potentiel scientifique, la culture scientifique et le traitement des questions d'ordre scientifique dans l'espace public.* » (Paillart, 2005 :

⁵⁶ Jurdant, Baudouin (1969). Vulgarisation scientifique et idéologie. *Communications*, n°14, 1969

⁵⁷ Witkowski, Nicolas (2001). *Dictionnaire culturel des sciences*. Seuil, p. 435.

141)⁵⁸ Pour elle, ces formes de communication diverses correspondent à l'intégration des sciences dans des objectifs politiques et économiques.

Le terme « vulgarisation » permet ainsi de désigner d'une manière générale le passage d'un discours savant à un discours profane en modulant les types de discours selon les acteurs engagés dans l'énonciation et la réception. Selon Daniel Jacobi, nous pouvons considérer comme vulgarisée toute pratique discursive qui propose une reformulation du discours scientifique. Pour lui, le discours scientifique est entendu au sens de communication entre spécialistes de la même discipline. (Jacobi, 1988)⁵⁹.

Pour Pierre Lazlo, il y a vulgarisation scientifique lorsqu'une interrogation sur le monde sensible est communiquée dans des termes accessibles à tous, on attend du discours scientifique qu'il ne soit non plus dans un jargon technique, mais dans la langue de tous les jours (Lazlo, 1993) . Pour que le langage savant soit accessible au public, le discours de la vulgarisation suppose la traduction ; le problème majeur de la vulgarisation semble résider dans le fait de traduire sans dénaturer.

« Même s'il n'est pas la simple médiation qu'il prétend être, le discours de vulgarisation se présente comme une médiation. Tout se passe comme si le discours de la science existait. » (Jeanneret, 1994 : 41)⁶⁰. La vulgarisation est une opération de diffusion (transmission d'informations,) qui pour être possible nécessite une opération de traduction qui ici aussi pose le problème du langage.

La presse joue un grand rôle dans la diffusion du document de voyage auprès du public. Selon une étude, réalisée par Mona Huerta (2007)⁶¹, sur la médiatisation des voyages aux Amériques au XIX^e siècle, il apparaît que 157 titres français de périodiques ont accueilli des récits de voyages. Trois types de publications peuvent être distingués, celles émanant d'établissements scientifiques officiels qui organisent

⁵⁸ Paillart Isabelle(2005). Communication, science et territoires. In *La publicisation de la science* sous la dir d'Isabelle Paillart. p 141-160.

⁵⁹ Jacobi Daniel, 1988. Le discours de la vulgarisation scientifique. Problèmes sémiotiques et textuels. In *Vulgariser la science, le procès de l'ignorance* sous la dir. de Daniel Jacobi et Bernard Schiele. Seyssel : Editions Champ Vallon, p 87-117.

⁶⁰ Jeanneret Yves (1994). *Ecrire la science, Formes et enjeux de la vulgarisation*. Paris : PUF, 398p

⁶¹ Huerta, Mona (2007). Le voyage aux Amériques et les revues savantes au XIX^e siècle. [En ligne].

et financent les expéditions (Académie des Sciences, Muséum d'Histoire Naturelle) comportant les instructions et les compte - rendus de voyages, celles des sociétés savantes (Société de géographie, Société des Américanistes) et enfin les revues de grande diffusion, support de communication au grand public. La toute première en France, créée en 1830, la *Revue des deux mondes*, traite de littérature et de voyages mais elle ne tarde pas à concerner le domaine politique. Elle publie des relations, des articles de découverte, de réflexion, d'analyse consacrés à l'Amérique avec une tendance à l'évolution vers des études de fond centrées sur les questions économiques et politiques. La *Revue du Tour du Monde* créée en 1860 représente la première entreprise de vulgarisation scientifique. Elle publie des centaines de relations avec une iconographie exceptionnelle faite de gravures, ainsi qu'une lettre d'information sur les progrès de la géographie. Elle renseigne les lecteurs sur l'histoire de la colonisation et le développement des moyens de communication.

Fabien Locher (2006)⁶² a étudié le processus de popularisation de l'information scientifique mis en place par Camille Flammarion. Dans les années 1860 et 1870, Camille Flammarion réalise une série de douze ascensions aérostatiques à visée scientifique. Naviguant entre l'ascension foraine et la science officielle, le chroniqueur recherche la légitimité et revendique le statut de journaliste scientifique à la fois producteur de savoir et vulgarisateur auprès du public. Favorable au mouvement appelant à une « science populaire », il publie dans la presse les récits romanesques de ses « voyages aériens » accompagnés de ses notes d'observation, tentative de synthèse entre littérature savante et littérature de vulgarisation. Flammarion défend aussi sa conception d'une démarche scientifique basée sur l'observation et l'expérimentation *in situ* et critique la science académique expérimentale, théorique destinée aux seuls savants. Le journaliste entend également ouvrir un nouveau champ d'investigation pour la science en légitimant le ballon

⁶² Locher, Fabien (2006). De nouveaux territoires pour la science : les voyages aériens de Camille Flammarion. *Sociétés et Représentations*, avril 2006, n°21, p.157-173.

comme outil d'exploration scientifique de l'atmosphère terrestre. Il n'hésite pas pour cela à minimiser le danger de telles ascensions en se mettant en scène.

Innes Keighren (2008)⁶³ a étudié la mise en récit de la science dans la presse à travers l'expédition écossaise en Antarctique en 1902-1904. Pour la presse de la fin du XIXe siècle, la conquête des pôles est synonyme d'héroïsme et de frisson. Les exploits des aventuriers sont relatés avec emphase dans leurs pages, créant ainsi le mythe de l'explorateur. Explorateurs et journaux entretiennent une relation quasi symbiotique où chacun trouve son avantage. Les premiers y font la publicité de leurs expéditions afin de percevoir un soutien financier, les seconds augmentent leur tirage grâce à un public avide de sensations. En 1902, deux expéditions vers l'Antarctique sont organisées par la *Royal Geographic Society* et par la *Royal Society*. L'expédition écossaise est dirigée par le naturaliste William Speirs Bruce qui entend lui donner un aspect uniquement scientifique. L'autre expédition, anglaise, bien que pourvue d'objectifs scientifiques est surtout consacrée à la course vers le pôle et à la conquête territoriale. Les deux expéditions bénéficient d'un traitement médiatique différent. La presse écossaise joue un rôle important en faisant appel à la fibre patriotique nationale afin de collecter les fonds nécessaires à la réussite de la mission de Bruce. Elle salue triomphalement le départ puis le retour de l'expédition, présentée comme une entreprise scientifique importante et comme un succès national. La presse anglaise ne traite que très peu l'événement et uniquement à travers des articles factuels. Elle privilégie la mission anglaise car le choix de Bruce de ne pas donner d'aspect sensationnel à sa mission ne permet pas de répondre aux attentes des lecteurs en matière de sensations fortes.

La diffusion de l'information scientifique semble donc devoir revêtir les atours de l'imaginaire pour susciter l'intérêt du public. Cet aspect rejoint le problème de la traduction de l'information scientifique pour pouvoir la diffuser. Daniel Jacobi

⁶³ Keighren Innes. Of poles, pressmen, and the newspaper public : reporting the Scottish National Antarctic Expedition, 1902-1904. *Scottish Geographical Journal*, n° 121, p. 203-218. [en ligne] [consulté le 18 mars 2008]. <http://www.era.lib.ed.ac.uk/bitstream/1842/893/3/Keighren_SGJ.pdf>

montre ainsi que, pour tenter de résoudre le problème de traduction, le scientifique utilise les mêmes outils que l'auteur de fiction : « *En somme, on pourrait dire que le savant procède comme un romancier : il nomme et choisit des acteurs (les personnages connus ou inconnus) ; au besoin, il leur attribue des caractères, des rôles (ou même des sentiments) ; puis, il les fait agir et les met en mouvement et, mieux, combine leurs actes de façon qu'ils fassent système (dans le roman l s'agit d'une intrigue en forme de récit). En somme, toute théorie apparaît comme un ensemble ordonné de concepts et donc aussi comme une construction langagière* ». (Jacobi, 1999 : 106)⁶⁴. La diffusion de l'information scientifique semble donc intimement liée à l'utilisation de techniques littéraires et à la référence à l'imaginaire (de l'aventure notamment).

1.3 Etudier le document de voyage

Pour étudier le document de voyage, nous avons choisi de nous intéresser plus particulièrement au fonctionnement de l'auteur, qui semble être un élément important de la construction de l'autorité scientifique, et du narrateur dans les documents de voyage sélectionnés dans le corpus.

1.3.1 Notion d'auteur et d'autorité

En latin, l'auctor c'est « celui qui accroît, qui fait pousser, l'auteur ». Dans son analyse de la notion d'autorité, Benveniste (Benveniste, 1969 : 210) dans le *vocabulaire des institutions indo-européennes*, souligne que les substantifs *auctor* et *auctoritas* sont issus du verbe *augere* : *auctor* étant le nom d'agent de *augeo* « accroître, augmenter ». Dérivé de ce thème, on trouve associé à *auctor*, *augur* et *augustus* qui appartiennent tous à la sphère politique et religieuse. En indo-iranien, la racine *aug-* désigne la force, notamment divine, « un pouvoir d'une nature et d'une efficacité particulières, un attribut que détiennent les dieux ». *Augeo*, dans ses emplois

⁶⁴ Jacobi Daniel (1999) *La communication scientifique : discours, figures, modèles*. Presses Universitaires de Grenoble.

anciens, indique non le fait d'accroître mais plutôt l'acte de produire hors de soi, l'acte créateur qui fait surgir, qui est le privilège des dieux et des forces naturelles, non des hommes. Le sens premier de *augeo* serait donc de promouvoir : l'auteur est celui qui promeut, qui prend une initiative, qui est le premier à produire quelque activité, celui qui fonde, qui garantit. Ainsi s'explique la valeur de l'abstrait *auctoritas* qui correspond à l'acte de production, la qualité du haut magistrat, la validité du témoignage, le pouvoir d'initiative. Benveniste note que le sens premier *augeo* se retrouve par l'intermédiaire de *auctor* dans *auctoritas* définie comme « toute parole prononcée avec autorité détermine un changement dans le monde, crée quelque chose ». Pour lui, « Des valeurs obscures et puissantes demeurent dans cette *auctoritas*, ce don réservé à peu d'hommes de faire surgir quelque chose et – à la lettre – de produire à l'existence. » (Benveniste, 1969 : 212). L'*auctor* devient ensuite « celui qui se porte garant de l'œuvre », et *auctoritas* transforme l'auteur en « celui qui par son œuvre détient l'autorité » associant un lien de responsabilité avec l'œuvre ou avec la signification de l'œuvre.

Au Moyen Age, *auctor* désigne celui qui est à la fois écrivain et autorité, l'écrivain qui est non seulement lu mais respecté et cru sous-entendant ainsi que tout écrivain n'est pas auteur. Le grammairien Conrad de Hirsau (1070-1150) s'interroge sur la différence entre un auteur, un poète, un historien, un commentateur, un barde. Pour lui, *auctor* vient du verbe *augendo* (augmentant) parce qu'avec sa plume l'auteur amplifie les faits et dits des anciens. L'historien écrit sur ce qu'il a vu, le poète est un faiseur qui donne forme aux choses et mélange ce qui est vrai et ce qui est faux, le barde voit le futur et les commentateurs sont ceux qui éclairent les dits obscurs des autres. Conrad de Hirsau propose ainsi une classification des discours sur le savoir. Les auteurs de notre corpus ne s'inscrivent-ils pas à la croisée des types d'auteurs définis au Moyen Age ?

Au Moyen Age, *Auctor* est relié à *augere* mais aussi à *agere* (agir), *actor*, le simple écrivain est ainsi opposé à *auctor*, l'auteur reconnu. Les écrits d'un *auctor* ont de l'*auctoritas* et une *auctoritas* est un extrait d'*auctor*, *sentencia digna imitatione*.

L'autorité se fonde sur deux critères : d'un côté l'authenticité, c'est-à-dire au Moyen Age le fait pour les textes d'être non apocryphes en particulier pour les livres de la Bible, et de l'autre la valeur c'est-à-dire la conformité avec la doctrine chrétienne. On note une certaine circularité apparente : l'œuvre d'un *auctor* a de la valeur et doit être lue ; une œuvre de valeur doit être celle d'un *auctor* qui est toujours un ancien. Quelle circularité est à l'œuvre dans les documents de voyage? Quelle est la valeur d'une œuvre d'un explorateur qui raconte ce qu'il a vu ailleurs ?

Au début du XVIII^e siècle, auteur est le terme le plus large pour désigner tous ceux qui écrivent : quiconque a produit quelque chose, un texte, un crime, est un auteur. Le mot est connoté plus ou moins positivement en fonction des étymologies qu'on lui donne : *autos* signifie « créateur » en Grec selon Furetière et selon Du Bellay le mot vient de *augeo*. Cette double étymologie appuie ainsi l'autorité de l'auteur sur sa fonction positive de créateur. L'auteur est ainsi celui qui produit une œuvre créatrice.

Le *Trésor de langue française* de 2002, quant à lui, retient deux sens pour « auteur ». D'abord « Celui ou celle qui est la cause première ou principale d'une chose », faisant de « auteur » le synonyme de créateur, instigateur, inventeur et responsable. Il propose également un second sens relié au domaine des arts, des sciences et des lettres « celui ou celle qui, par occasion ou par profession, écrit un ouvrage ou produit une œuvre de caractère artistique ».

Ainsi ces quelques définitions du mot « auteur » mettent en évidence la diversité de cette notion pourtant indispensable pour toute classification bibliographique. Mais si le nom d'auteur est une référence indispensable pour identifier un document c'est aussi le nom propre d'une personne qui a réellement existé et fait partie d'une époque historique. Enfin l'auteur est également une autorité c'est-à-dire une valeur dans la mesure où il est un plus ou moins grand écrivain, un membre reconnu d'un courant littéraire identifié par exemple. Afin de mieux appréhender cette notion complexe, Michel Foucault associe auteur et fonction : l'auteur est aussi est essentiellement une fonction.

L'auteur peut être défini comme une autorité : une valeur, un (plus ou moins) grand écrivain, un scientifique reconnu, un membre d'une institution scientifique. Toute personne qui écrit ou a écrit n'est pas un auteur. Seul le rédacteur dont les écrits sont reconnus comme des monuments par l'institution atteint l'autorité de l'auteur. Un auteur comme le dit Foucault, c'est une « fonction ⁶⁵ » en particulier pour le lecteur qui lit le livre en fonction de l'auteur, non seulement de ce qu'il en sait, de ce qu'on en sait, mais de ce que l'hypothèse de l'auteur permet comme opérations de lecture et d'interprétation. Il existe un lien essentiel qui relie texte et auteur, comme l'écrit Foucault « l'unité première, solide et fondamentale qui est celle de l'auteur et de l'œuvre » (Foucault, 2001 [1969] : 820), le texte « pointe vers cette figure qui lui est extérieure et antérieure, en apparence du moins » (Foucault, 2001 [1969] : 820), et le nom d'auteur « délimite les bordures du texte » (Foucault, 2001 [1969] : 820).

Selon Foucault, le nom d'auteur est, comme tout nom propre, à la fois une désignation et une description définie : « Le nom propre (et le nom d'auteur également) a d'autres fonctions qu'indicatrices. Il est plus qu'une indication, un geste, un doigt pointé vers

⁶⁵ Foucault, Michel (2001). *Dits et écrits I : 1954-1975*. Qu'est-ce qu'un auteur ? p.817-849.

[Première parution dans le *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63^{ème} année, n°3, juillet septembre, 1969. P. 73-104]

Foucault définit ainsi les lieux d'exercice de la fonction auteur :

« 1° le nom d'auteur[...]

2° le rapport d'appropriation : l'auteur n'est exactement ni le propriétaire ni les responsable de ses textes ; il n'en est ni le producteur ni l'inventeur.[...]

3° Le rapport d'attribution. L'auteur est sans doute celui auquel on peut attribuer ce qui a été dit ou écrit. Mais l'attribution –même lorsqu'il s'agit d'un auteur connu- est le résultat d'opérations critiques complexes et rarement justifiées. [...]

4° La position de l'auteur. Position de l'auteur dans le livre (usage des embrayeurs ; fonctions des préfaces ; simulacres du scripteur, du récitant, du confident, du mémorialiste). Position de l'auteur dans les différents types de discours (dans le discours philosophique par exemple). Position de l'auteur dans un champ discursif (qu'est-ce que le fondateur d'une discipline ? que peut signifier le « retour à » comme moment décisif dans la transformation d'un champ de discours ?) »

quelqu'un ; dans une certaine mesure, c'est l'équivalent d'une description. » (Foucault, 2001 [1969] : 824). Il est différent d'un nom d'individu car ce qu'il désigne est une œuvre. A la différence du nom d'individu, un nom d'auteur « exerce par rapport aux discours un certain rôle : il assure une fonction classificatoire » (Foucault, 2001 [1969] : 826) : il exclut et inclut, il permet de regrouper des textes en en écartant d'autres ; entre les textes regroupés, il permet de les rapprocher, de les authentifier, de les expliquer mutuellement ; enfin il confère un « certain mode d'être du discours » (Foucault, 2001 [1969] : 826) , distinct du statut ontologique de la parole ordinaire, et destiné à survivre dans le monde des textes. Ainsi, le nom d'auteur ne renvoie pas seulement hors de l'univers du discours, à l'individu extérieur, mais il signifie, dans cet univers lui-même, le statut spécial du discours auquel il est attaché : « il manifeste l'événement d'un certain ensemble de discours, et il se réfère au statut de ce discours à l'intérieur d'une société et à l'intérieur d'une culture. [...] La fonction auteur est donc caractéristique du mode d'existence, de circulation et de fonctionnement de certains discours à l'intérieur d'une société » (Foucault, 2001 [1969] : 826). Il n'appartient ni à l'état-civil ni à la fiction de l'œuvre, mais se situe à leur jointure et à leur rupture.

Foucault identifie quatre caractères spécifiques des discours qui sont pourvus de la fonction auteur. D'abord la fonction auteur fait partie du système juridique et institutionnel des discours : le nom d'auteur signifie en particulier que les discours sont objets d'appropriation et de propriété dans un système institutionnel codifié depuis le XVIII^e siècle. Ensuite la fonction auteur est relative aux genres discursifs et aux époques historiques : les textes "littéraires" (épopées, contes, récits) n'avaient pas de nom d'auteur leur ancienneté faisant figure d'autorité alors qu'au Moyen Age les textes scientifiques portaient un nom d'auteur. Peu à peu un anonymat croissant a caractérisé les textes scientifiques, jouissant de l'autorité de la science, tandis que le discours littéraire émanait d'auteurs identifiés. Troisième fonction auteur : la construction ; la fonction auteur est le résultat d'opérations complexes qui construisent une figure, « un certain être de raison qu'on appelle l'auteur » (Foucault, 2001 [1969] : 828-829). L'auteur est défini comme « principe d'une

certaine unité d'écriture » (Foucault, 2001 [1969] : 829), comme cohérence. Enfin, quatrième et dernière caractéristique, la fonction auteur ne renvoie pas à l'individu réel mais à une figure de l'auteur dans le texte. Tout discours porte des signes qui renvoient à son locuteur : ce sont les embrayeurs et déictiques de la linguistique, pronoms personnels, adverbes de temps, conjugaisons des verbes. La pluralité d'ego est, selon Foucault, caractéristique des discours pourvus de la fonction auteur, car, même dans un traité de mathématiques, le je n'est pas le même dans la préface et dans la démonstration : ce sont des rôles, au même titre que les distinctions entre auteur réel, auteur implicite et narrateur proposé.

1.3.2 Fonctions du narrateur

Gérard Genette (1972) définit les fonctions du narrateur⁶⁶ selon cinq aspects. Le premier est constitué par l'histoire et la fonction narrative qui lui est indissociablement assignée. Le deuxième est le texte narratif « auquel le narrateur peut se référer dans un discours en quelque sorte métalinguistique » pour en marquer l'organisation interne. « Le troisième aspect, c'est la *situation narrative* elle-même, dont les deux protagonistes sont le narrataire, présent, absent ou virtuel, et le narrateur lui-même ». C'est à ce troisième aspect qu'est liée, d'après lui, la fonction de communication. Ensuite, le quatrième aspect concerne la part que le narrateur prend à l'histoire qu'il raconte, il va être relié à ce que Genette appelle la fonction testimoniale ou d'attestation. Enfin, le dernier aspect concerne la fonction idéologique du narrateur lorsque ce dernier commente de façon didactique l'action qu'il écrit. Ce sont ces deux dernières fonctions, fonction testimoniale et fonction idéologique, que nous étudierons dans les récits de voyages de notre corpus. Elles nous semblent en effet profondément liées à la construction d'un discours d'autorité. Ainsi nous tenterons d'appréhender comment circulent dans ces textes de voyages scientifiques les fonctions de témoignage et les fonctions idéologiques du narrateur.

⁶⁶ Genette, Gérard. *Figures III*. P. 261-265.

Témoigner, n'est-ce pas la fonction première des narrateurs des récits de voyages scientifiques ? En effet, les narrateurs auteurs des récits de voyage n'écrivent-ils pas des journaux et des carnets afin de pouvoir témoigner de la réalité du voyage, ou du moins ce qui est leur représentation de la réalité ? Ces récits ne servent-ils pas de preuves de l'accomplissement du voyage scientifique ? Les voyageurs sont par excellence, les narrateurs témoins qui transcrivent ce qu'ils voient, observent, vivent au cours du voyage.

Le mot « témoin » est issu du latin *testimonium* « attestation juridique » qui signifie plus généralement « preuve », il est dérivé de *testis* « personne qui peut certifier une chose ». Alain Rey (1992 : 3779) précise, dans le *dictionnaire historique de la langue française*, que le mot français a cumulé le sens de *testimonium* et de *testis*. Il souligne le fait qu'avant la fin du XII^e siècle *témoin* désigne aussi une personne qui certifie une chose vue ou entendue⁶⁷. Dans cette perspective, les voyageurs sont bien les témoins privilégiés dont les récits attestent la vérité des expériences lointaines. La notion de témoignage est un point essentiel de la relation de voyage : il faut parler vrai. Elle se décline sur plusieurs modes : le voir, le dire et le faire. La fonction du narrateur témoin construit donc l'autorité du voyage comme expérience de la vérité.

Les documents de voyages contiennent donc le témoignage des voyageurs mais ils sont aussi dans leur forme les témoins de l'expérience du voyage. Si l'on considère le document dans ses deux dimensions à la fois contenu et contenant, la fonction témoin peut être envisagée aussi bien du point de vue du texte (narrateur témoin, narrateur idéologue) que de la forme (le support). Yves Jeanneret insiste sur la solidarité lexico-sémantique entre document et information. Rappelons qu'il considère en effet difficile voire impossible de concevoir une information qui serait une abstraction détachée de sa condition matérielle d'expression : « *Le document, c'est un support utilisé d'une façon particulière, qui n'est pas seulement définie par des caractéristiques matérielles mais par des formes d'expression et des usages*

⁶⁷ Rey, Alain. *Dictionnaire historique de la langue française*. P. 3779.

*culturels. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de document sans support, mais aussi que le support n'est pas lui-même un document*⁶⁸ ». De même, Viviane Couzinet souligne dans sa définition du document le lien ténu entre document et information en insistant sur l'idée de circulation du contenant et du contenu, pour elle le document est « *le moule dans lequel l'information, le contenu, se met en forme sur le plan communicationnel, et en même temps le support qui lui permet de circuler*⁶⁹ ».

Ainsi, dans cette perspective afin de mieux comprendre la place et le rôle du support utilisé par les voyageurs nous nous intéresserons également au carnet ou cahier et au journal en tant que contenant et contenu de l'écriture du voyage. Pour cela nous avons construit un corpus de textes issus de voyages scientifiques.

1.3.3 Corpus et méthode

En phase exploratoire afin de mettre en évidence la part scientifique des voyages nous avons établi un tableau comparatif de quatre entreprises de voyageurs. Les données sur la participation de scientifiques, les objectifs poursuivis, la production par catégories de documents et d'objets divers a contribué à la qualification de « voyage scientifique » (voir annexe1). Par la suite, afin de faire notre culture sur les grands voyageurs et de sélectionner ceux qui allaient constituer notre corpus d'analyse, nous avons rassemblé des informations biographiques. Complétées par les dates d'exploration, les lieux, l'origine des voyages (commanditaires ou contextes institutionnels) et la production de l'expédition en termes documentaires (journaux de bord, carnets...) et en terme de données (mesures, descriptions...) ou de particularités locales (plantes, animaux...) elles ont permis d'effectuer une sélection de textes relatant des expéditions. Par ailleurs, pour de donner une dimension

⁶⁸ JEANNERET Yves (2000). *Y-a-t-il (vraiment) des technologies de l'information?* Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion. P. 71.

⁶⁹ COUZINET Viviane (2008). De la communication scientifique à la médiation spécialisée : communication des savoirs et formes d'hybridations. In PAPY Fabrice (dir.). *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*. Paris : Lavoisier. P.57.

temporelle longue à notre recherche, nous avons sélectionné des voyages qui se sont déroulés à des moments différents. Il s'agissait de choisir des récits de voyages scientifiques à partir du XVI^e siècle, époque du départ de Jean de Léry cité par Claude Lévi-Strauss comme fondateur de l'ethnographie (Levi-Strauss, 1955). Les lectures des récits de voyage d'exploration scientifique ont également ouverts la voie à une interrogation sur la constitution et la circulation des savoirs scientifiques à travers ces formes d'écriture aux confins de la science et de la littérature. Nous avons ainsi retenu des récits de voyages qui ont été rédigés ou utilisés par des scientifiques dans l'élaboration de théorie. Nous avons pris ceux qui constituent des documents matériau dans la mesure où ils rassemblent des données utiles à la science entrain de se faire ou qui permettent la mise en fiction de l'expérience du voyage scientifique.

Nous avons également tenu compte de faits visant à donner une visibilité forte. C'est le cas par exemple de la création de « *Terre humaine* », collection chez l'éditeur Plon, qui se situe aux frontières de la science et de la littérature, qui a amenée à sélectionner Jean Malaurie. Sur l'ensemble 10 fiches biographiques ont été retenues (voir annexe 2) comme pouvant permettre d'analyser l'apport scientifique des voyageurs.

Nous avons ensuite procédé à l'analyse du contenu des documents publiés. Cependant il ne nous a pas été possible d'accéder aux documents originaux. Le travail éditorial même s'il est mené avec soin est toujours une remise en forme qui répond à des besoins techniques et visuels. Nous avons alors saisi l'opportunité qui s'est ouverte à nous lors d'entretiens informels sur notre sujet de disposer des carnets de Jocelyn Bonnerave ethnologue écrivain performeur qui ont servi de matériau à la fois pour écrire une thèse en anthropologie et un roman. Cette possibilité d'exploiter des carnets à l'état brut nous a conduite à élaborer une fiche biographique complémentaire sur ce voyageur (voir FB 3 annexe 2). Les 11 fiches ainsi obtenues ont permis de contextualiser nos observations.

Ainsi ont été rassemblés :

- Jean de Léry. *L'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil (1578)*. Paris : LGF, 1994.
- Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde : par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Etoile*. Paris : La Découverte, 2006.
- Jean-François de Lapérouse. *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. Paris : La Découverte, 2005.
- Nicolas Baudin. *Journal du voyage aux Antilles de La Belle Angélique (1796-1798)*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.
- Charles Darwin. *Voyage d'un naturaliste autour du monde : fait à bord du navire le Beagle de 1831 à 1836*. Paris : La Découverte, 2003.
- Vladimir Arseniev. *Aux confins de l'Amour*. Arles : Actes Sud, 1994.
- Vladimir Arseniev. *Dersou Ouzala*. Paris : Payot, 2007.
- Jean-Baptiste Charcot. *Le Français au Pôle Sud*. Paris : José Corti, 2006.
- Claude Lévi-Strauss. *Tristes Tropiques*. Paris : Plon, 1955.
- Michel Leiris. *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard, 1934. (Réédition 2004).
- Jean Malaurie. *Hummocks : de la pierre à l'homme : Nord-Groenland*. Tome 1, livre 1. Paris : Plon, 1999.
- Jean Malaurie. *Les derniers rois de Thulé : avec les Esquimaux polaires face à leur destin*. Paris : Plon, 1989. (Réédition 2010).
- Jocelyn Bonnerave. *Carnets de terrain*. Pas d'édition.
- Jocelyn Bonnerave. *Nouveaux Indiens*. Paris : Seuil, 2009.

Le concept de document et plus précisément de document de voyage scientifique c'est-à-dire de documents produits pendant le voyage scientifique ou constituant au moins un premier matériau qui est écrit pendant le voyage et qui ont donc un lien direct avec le voyage scientifique, a conduit à interroger la notion d'écriture scientifique et les notions d'informations, connaissances, savoirs contenus et véhiculés dans les documents de voyages scientifiques. Cette interrogation rejoint l'interrogation concernant le partage des connaissances par l'intermédiaire de

documents qui ne sont pas traditionnellement reconnus comme scientifiques, entendus au sens de constitution de savoir scientifique institutionnel, mais qui pourtant contiennent et transmettent des informations qui peuvent être qualifiées de scientifiques. Ces questions rejoignent alors les problèmes posés par l'écriture d'une expérience de voyage d'exploration dans ses frontières avec l'écriture littéraire et l'écriture scientifique. Nous nous sommes ainsi plus particulièrement penchée sur ces récits de voyages scientifiques emblématiques connus du grand public qui appartiennent à la fois au domaine des Sciences au sens traditionnel et des Sciences Humaines et Sociales. Ils peuvent être portés par des supports différents qu'il faut tenter de définir parce qu'il ont une incidence sur le type d'information contenue.

« Carnets » et « journaux de voyages » sont les termes qui désignent les documents de voyages du corpus. Il semble intéressant, dans une perspective historique de définir ces mots qui constituent les supports, les « contenants » de l'expérience du voyage. En effet, journaux et carnets sont des documents qui attestent de la réalité du voyage : ils en sont les objets témoins qui prouvent que le voyage a bien été effectué. Selon Alain Rey⁷⁰ (1992), le mot cahier est issu du pluriel distributif latin *quaterni* « par quatre, chaque fois quatre », par l'intermédiaire d'une forme *quaternum* devenue *quadernum* sous l'influence de *quadrum* « carré » dès l'époque impériale. *Quaterni* est dérivé de *quattuor* (quatre); le développement sémantique se retrouve dans un autre dérivé, *quaternio* « chiffre quatre » attesté dès le IV^e s. au sens de « feuille pliée en quatre pages ». Le cahier renvoie donc à l'origine au chiffre quatre à une feuille que l'on peut plier pour la transporter plus facilement, il est ainsi lié au mouvement du voyage.

Alain Rey note également qu'en dehors de son sens courant qui a rapidement perdu toute référence au chiffre quatre, le mot est employé en imprimerie pour l'ensemble des pages d'un livre fourni par une feuille pliée, coupée, numérotée (1549) : ces cahiers sont assemblés pour le brochage ou la reliure. Dès le XVI^e, le mot se

⁷⁰ REY, Alain. *Dictionnaire historique de la langue française*. P.579.

spécialise, d'après la fonction de l'objet, au sens de « *document énumérant des consignes, mémoire* » (1559) réalisé à la fois dans le domaine administratif (cahier des charges, cahier des recettes) et dans le domaine littéraire comme titre, le plus souvent au pluriel avec une majuscule. L'emploi le plus courant aujourd'hui est celui qui correspond à « *assemblage de pages blanches destinées à écrire, notamment à l'école.* »

De « cahier » dérive le mot carnet dont « *la valeur diminutive du mot n'a pas été immédiatement réalisée, carnet étant employé en moyen français à propos d'un registre d'impôts et ce de qui est dû aux autorités, sens conservé marginalement (carnet d'agent de change, carnet de santé, d'échéance).* » Le sens courant de « *petit cahier de poche* » est attesté tardivement (1819) avec des syntagmes, tels *carnets de bal*, d'abord *carnet de danse* (1864), *carnet d'esquisses* (1929). *Carnet mondain* manifeste un glissement métonymique vers l'idée de « *rubrique* ». Alain Rey souligne que par extension, le mot s'applique à un assemblage de petites feuilles ou de tickets détachables, sens réalisé dans *carnet de chèques* (1897), *carnet à souches* (1932), *carnet de timbres, de tickets* (de métro, d'autobus...), *de bons*.

Il est intéressant de noter que le mot *calepin* est familier des termes *cahier* et *carnet*. Alain Rey remarque qu'il s'agit à l'origine d'un « *emprunt à l'italien calepino «dictionnaire» (fin XVIe-XVIIe) du nom du savant italien Ambrogio Calepino, religieux augustin (v. 1435-1511), dont le dictionnaire latin Cornucopiae (« corne d'abondance») connut une très large diffusion dans toute l'Europe, avec l'adjonction de nombreuses langues.* » *Calepin*, anciennement « *dictionnaire* », a pris, malgré la grande taille des ouvrages, par analogie de fonction avec le cahier et le carnet, le sens de « *recueil de renseignements* » (1662) puis le sens moderne courant de « *petit carnet, agenda de poche* » (1803).

Cahier, carnet et calepins sont donc des objets d'imprimerie qui se transportent facilement et donc intrinsèquement appropriés au voyage. La caractéristique du cahier envisagé comme un document support de la mémoire qui « énumère des

consignes » se retrouve dans le carnet, en tant que cahier de poche, à laquelle s'ajoute le lien à l'autorité puisque dans le carnet on note à l'origine ce qui est dû aux autorités. Enfin au support carnet s'ajoute la fonction de « recueil de renseignement » contenu aussi dans calepin. L'approche définitionnelle du mot carnet semble donc faire apparaître un lien entre le support carnet et l'autorité dans la mesure où le carnet consigne ce qui est dû aux autorités. On peut ainsi supposer que le carnet peut constituer par exemple le support privilégié pour rendre compte des objectifs des expéditions scientifiques, il est le contenant qui permet de prouver à l'institution, à l'autorité officielle que les objectifs du voyage ont été atteints.

Il paraît intéressant de noter que depuis 2010, les pages web du Centre pour l'Édition Electronique Ouverte⁷¹, hébergé par le site Internet du Centre National de la Recherche Scientifique, contiennent une rubrique intitulée « carnets de recherches » - et non « journal » - qui distingue 16 types de carnets : carnet d'accompagnement de publication, carnet d'événement, carnet de bibliothèque, carnet de chercheur, carnet de débat, carnet de master, carnet de méthodologie, carnet de programme de recherche, carnet de revue, carnet de séminaire, carnet de structure de recherche, carnet de terrain, carnet de thèse, carnet de vulgarisation et carnet média. Le mot « carnet » est donc employé par une institution officielle de recherche scientifique.

Alain Rey⁷² note que, « dès 704, on relève *diurnalis* (et *jornalis*, *jurnalis*), au sens de « mesure de terre correspondant à la surface labourable en un jour » et au IX^e s, le pluriel *diurnales* au sens de « souliers ». Le mot apparaît en français comme adjectif, dans *étoile journal* « étoile du matin » encore attesté au XVI^e siècle. Il ne subsiste comme tel que dans *livre journal* (1543) « registres de compte », de nos jours souvent remplacé par *journal*. L'usage moderne l'utilise seulement en tant que substantif, comme *diurnalis* en latin médiéval (v.1150). Il a eu les sens propres à l'ancien français, de « point du jour », de « jour, temps », spécialement « jour de bataille ou de voyage », et de « mesure de terre », ce dernier encore vivant dans

⁷¹ <http://hypotheses.org>

⁷² Rey, Alain. *Dictionnaire historique de la langue française*. P.1927.

certaines régions. C'est au XIV^e siècle, par l'intermédiaire des sens de « *livre d'enregistrement des actes* » (1319) et de « *livres de prières quotidiennes* » (1371), que journal commence à désigner une relation quotidienne des actes de chaque jour. Au XVII^e siècle, il prend le sens de « *publication périodique rendant compte des événements saillants dans certains domaines (1625, dans le titre Journal contenant les nouvelles de ce qui se passe de plus remarquable dans le Royaume)* ». D'après Alain Rey, il s'applique d'abord à des publications savantes (Journal des Savants 1665; du Palais, 1675, de médecine, 1683) et correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui revue, tandis que le sens de « *périodique relatant l'actualité* » est réservé à l'italianisme gazette.

Il semble significatif, que dès le XII^e siècle, le mot « journal » associe le sens de « *jour de voyage* » et de « *mesure de terre* » combinés à la fonction d'enregistrement d'actions quotidiennes importantes reliée à la notion de publication qui contient du savoir.

Dans le *Dictionnaire des sciences de l'information et de la communication* de Bernard Lamizet et Ahmed Silem⁷³, il est signalé trois acceptions au mot journal. D'abord, ils notent qu'il s'agit d'un « *écrit dans lequel on relate des faits au jour le jour. Certains, tenus par des personnalités reconnues ou relatant des faits importants en forme de témoignage (comme Le Journal d'Anne Franck), font l'objet de publication sous forme de livre.* » Cette première définition insiste sur la fonction de témoignage quotidien du journal. La deuxième définition fait référence à une « *publication, en principe quotidienne, qui donne des informations soit générales avec différentes rubriques (politique, société et faits divers, sport, économie, critique littéraire et vie culturelle, nécrologie, etc.) soit spécialisée.* » Enfin la troisième acception donne une signification spécialisée du mot journal « *en comptabilité, le journal ou livre journal est un registre sur lequel sont portées jour par jour toutes les opérations comptables d'entrées et de sorties dans une entreprise.* ». Le journal en

⁷³ Lamizet, Bernard et Silem, Ahmed. *Dictionnaire des sciences de l'information et de la communication*. P.330.

tant que document de voyage contient donc trois éléments essentiels : la « *forme témoignage* » de faits importants, l'écriture du journal est quotidienne et enfin le journal constitue un registre des opérations scientifiques réalisées pendant le voyage. Ainsi il semble possible, dans le contexte de cette recherche, de définir le support journal comme un contenant témoin qui enregistre au quotidien les faits importants du voyage en relation avec le savoir. Le support journal paraît être alors le contenant privilégié de la preuve du voyage.

L'approche définitionnelle semble mettre en évidence que « carnet » et « journal » constituent intrinsèquement des supports privilégiés pour l'écriture du voyage dans la mesure où ils visent à enregistrer des faits importants sous forme de recueil de renseignements (carnet) ou de témoignage (journal). Le tableau ci-dessous permet de visualiser certaines caractéristiques de ces types de documents de voyage :

Carnet	Journal
Mémoire	Témoignage
Recueil de renseignements	Relation de faits importants
Recueil de données brutes	Hiérarchisation des informations
Enumération de consignes Support qui consigne « ce qui est dû aux autorités. »	Registre « mesure de terre » Livre d'enregistrement d'actes
A l'origine, une feuille que l'on peut plier en quatre. Un ensemble de pages reliées.	Publication (savante au XVIIe siècle)
Compte-rendu sans contrainte temporelle	Compte-rendu quotidien si possible

Carnet et journal de voyage semblent donc être des documents qui rendent compte de l'expérience du voyage et qui constituent des documents preuves de l'accomplissement du voyage. Malgré notre tentative de séparation à partir de la forme et de la fonction, les frontières qui séparent carnet et journal semblent parfois

floues et il semble même possible d'envisager qu'un carnet puisse être le support d'un journal de voyage. Cependant il convient de noter que le carnet renvoie à une relation avec les autorités officielles ce qui ne semble pas être le cas du journal. De même, le journal dans sa définition met en évidence une hiérarchisation de ce qui est relaté alors que le carnet semble apparaître comme un simple recueil de données brutes. Les caractéristiques du carnet et du journal s'associent pour constituer des documents qui prouvent que le voyage a bien été réalisé.

Les textes du corpus seront étudiés en tant que documents envisagés comme des objets de recherche qui sont de l'ordre de « ce qui est tissé ensemble ». Le document est appréhendé comme un objet complexe qui a, non seulement, une existence physique, mais est aussi un objet de recherche construit spécifiquement dans le cadre de ce travail. Il est donc à la fois support, contenu, vecteur de communication, ayant des fonctions liées aux catégories de document (par intention ou par attribution), mais c'est aussi un objet produit, issu d'une sphère info - communicationnelle qui pose le document comme une construction sociale liant support, récepteur et émetteur.

PARTIE 2

CONSTRUCTION DE L'AUTORITE SCIENTIFIQUE

2. Construction de l'autorité scientifique

2.1 Fonctionnement du référent auctorial.

Les documents de voyages scientifiques de notre corpus ont tous un auteur identifié. On peut se demander dans quelles mesures l'identification d'un auteur contribue à la construction d'une autorité scientifique qui légitime les discours constituant les documents de voyages.

Nous tenterons ainsi de comprendre comment fonctionne le nom d'auteur dans les récits de voyages scientifiques de notre corpus et comment il confère aux différents discours un statut particulier.

2.1.1 Jean de Léry : la fonction auteur et l'autorité de l'Institution religieuse au XVI^{ème} siècle

Dans *L'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Jean de Léry dont il est question dans le texte est bien le même que Jean de Léry, auteur du texte. Cependant on peut supposer que l'identité sociale de l'auteur, le temps écoulé entre le voyage et la rédaction du texte à partir de carnets rédigés au Brésil puis égarés et retrouvés dix-huit ans plus tard, confèrent au discours du voyage un statut particulier. En effet, Jean de Léry est un cordonnier devenu pasteur de l'Eglise Réformée, un huguenot exilé au Brésil puis en Suisse au XVI^e siècle au moment où les guerres de religions font rage. Ainsi, l'appartenance à l'Eglise Réformée est omniprésente dans le texte, la fin de la préface qui constitue l'ouverture du discours du voyage est en fait construite comme une prière du pasteur Jean de Léry :

« Je prie l'Eternel, auteur et conservateur de tout cest univers, et de tant de belles créatures qui y sont contenues, que ce mien labeur reussisse à la gloire de son saint nom, Amen » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P. 99)

L'identité sociale du pasteur Jean de Léry influence le discours de son récit de voyage qui s'inscrit dans la lutte qui oppose les catholiques aux protestants. Son récit

se double d'un discours idéologique qui s'appuie sur l'autorité religieuse de Jean de Léry auteur mais surtout pasteur protestant. Dans le chapitre I, la motivation du voyage au Brésil est essentiellement religieuse dans la mesure où il s'agit de fonder une colonie, de trouver un territoire où pratiquer l'Eglise Réformée :

« [...] où il peust librement et purement servir à Dieu selon la reformation de l'Evangile : mais qu'aussi desiroit d'y preparer lieu à tous ceux qui s'y voudroyent retirer pour eviter les persecutions : lesquelles de fait estoyent telles qu'en ce temps-là plusieurs personnages, de tout sexe et de toutes qualitez, estoyent en tous les endroits du Royaume de France, par Edits du Roy et par arrests des Cours de Parlemens, bruslez vifs, et leurs biens confisquez pour le faict de la Religion » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P.106)

Il s'agit donc avant tout de trouver un territoire refuge pour les protestants. L'ensemble du récit de voyage s'appuie sur l'autorité religieuse de Jean de Léry , la question de la religion constitue la toile de fond du récit et imprègne les éléments du discours.

« L'Eglise de Geneve ayant receu ses lettres, et ouy ses nouvelles, rendit premierement graces à Dieu de l'amplification du regne de Jesus Christ en pays si lointain, mesme en terre si estrange, et parmi une nation laquelle voirement estoit du tout ignorante le vray Dieu. » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P.109).

Si au départ la motivation du voyage est religieuse, la réécriture du voyage, dix-huit ans plus tard, est elle aussi motivée par une querelle religieuse qui oppose Léry au cosmographe André Thévet qui, en 1557, a lui aussi écrit un récit de voyage au Brésil, *Singularitez de la France Antarctique* dont Léry affirme qu'il est « singulierement farci de mensonges » puisque Thévet, cosmographe catholique des rois de France, accuse les « Genevois » du Brésil d'être la cause de la perte de la colonie. Dans la préface, Jean de Léry inscrit comme motivation première de l'écriture du voyage, le rétablissement de la vérité par rapport au récit de Thévet :

« [...] afin, di-je, de repousser ces impostures de Thevet, j'ay esté comme contraint de mettre en lumiere tout le discours de nostre voyage. Et à fin, avant que passer plus outre, qu'on ne pense pas que sans tres-justes causes je me pleigne de ce nouveau Cosmographe, je reciteray icy les calomnies qu'il a mises en avant contre nous, contenues au Tome second, livre vingt et un, chap. 2, fueil 908 » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P. 63-64)

Ainsi, Léry se positionne en tant que redresseur de tort, forcé d'écrire son voyage afin de rétablir la vérité sur la perte de la colonie française qui ne peut être imputée aux protestants. On peut donc parler, chez Léry, d'une double motivation fondée sur la religion et un double mouvement de contrainte qui détermine d'une part la décision d'entreprendre le voyage au Brésil pour échapper aux persécutions et d'autre part d'écrire le récit du voyage pour rétablir la vérité historique contre le récit de Thévet.

Ainsi dix-huit ans séparent l'écriture du récit de voyage du voyage réellement effectué. Les carnets rédigés sur le terrain, au Brésil, ont eux aussi subi les affres des guerres de religion puisque, à cause des persécutions, ils ont été perdus puis retrouvés. Dans le texte, les carnets de Léry deviennent quasiment les héros d'une aventure heureuse puisqu'ils sont finalement retrouvés et permettent à Léry d'écrire son récit de voyage :

« [...] les confusions survenantes en France sur ceux de la Religion, je fus contraint, à fin d'éviter ceste furie, de quitter à grand haste tous mes livres et papiers pour me sauver à Sancerre [...] Voila comme jusques a present ce que j'avois escrit de l'Amerique, m'estant toujours eschappé des mains, n'avoit peu venir en lumière. » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P.62)

L'autorité dans l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* se construit donc principalement sur la fonction auteur de Jean de Léry identifiable comme pasteur, représentant d'une Eglise persécutée et sur la construction de la figure de Léry justicier venant rétablir la vérité historique sur les événements qui ont eu lieu au Brésil. La fonction auteur se construit principalement en référence à l'Institution que représente l'Eglise Réformée de Genève dont Léry est le représentant. Cependant

l'autorité institutionnelle sur laquelle s'appuie l'auteur se double d'une construction dans le discours d'une autorité individuelle qui s'appuie sur la figure d'un auteur individu identifiable au caractère exceptionnel qui est mis en évidence au moins par la syntaxe comme dans l'extrait ci-dessous :

« [...] et moy Jean de Lery : qui tant pour la bonne volonté que Dieu m'avoit donné dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie : tellement que nous fusmes quatorze en nombre qui pour faire ce voyage partismes de la cité de Geneve le dixiesme de Septembre, en l'année 1556. » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. .P 111-112)

Jean de Léry se caractérise donc par une pluralité d'ego qui est une caractéristique de la fonction auteur selon Foucault. Jean de Léry est à la fois un homme lettré curieux d'entreprendre un voyage au Brésil afin d'enrichir ses connaissances, un pasteur qui ne cesse de se placer sous autorité de l'institution genevoise, un auteur historien soucieux de la vérité des faits. Il est au moins à la fois un auteur dont l'autorité s'affirme dans sa fonction sociale de pasteur et la référence à l'Eglise Réformée et Jean de Léry individu explorant les terres inconnues en notant des informations de terrain. Enfin il semble évident de dire que le Jean de Léry qui rédige à posteriori le journal du voyage au Brésil n'est pas exactement le même que celui qui écrit le carnet de terrain sur place « d'encre de Brésil ». A travers cet exemple, nous voyons que l'autorité peut se construire en s'appuyant sur l'auteur et que l'identité de l'auteur influe sur la construction de l'autorité dans le discours du voyage.

Enfin concernant ce texte, on note une autorité externe au récit qui se constitue progressivement, à posteriori, par la référence à ce récit de voyage par des personnes faisant autorité dans une discipline. On retrouve le phénomène de la citation qui fait autorité, processus étudié notamment par Antoine Compagnon⁷⁴. Ainsi, pour l'ethnologue Claude Lévi-Strauss *L'Histoire du voyage faict en la terre du Brésil* constitue le « bréviaire de l'ethnologue ». On note également que le récit de Jean de Léry a été réutilisé par Montaigne dans *Les Essais*, et son célèbre passage concernant

⁷⁴ Compagnon, Antoine (1979). *La seconde main ou le travail de la citation*.

les cannibales Tupinambas. Chercheur en littérature, Frank Lestringant (Lestringant, 1994) dans sa préface à *L'Histoire du voyage faict en la terre du Brésil*, souligne l'influence de Jean de Léry au siècle des Lumières puisque les philosophes tels que Bayle, Locke, Rousseau, Diderot et Raynal s'appuient sur la lecture de Jean de Léry pour penser l'humain, et notamment sur son analyse du peuple Tupinamba qui peut être considérée, selon Lestringant, comme le premier texte anthropologique français.

2.1.2 Bougainville et Baudin : la fonction auteur et la fonction de commandement au XVIIIème siècle

Quelle est l'influence de la fonction auteur sur le discours du voyageur dans le *Voyage autour du monde* de Louis-Antoine de Bougainville ? Comment et quel type d'autorité se construit à travers les figures de l'auteur ?

Dans le discours préliminaire au voyage, après avoir établi une chronologie des différents grands voyages entrepris avant lui, se situant ainsi dans la lignée des grands voyageurs, Bougainville se définit lui-même avant tout comme « voyageur et marin ». Fils d'un conseiller du roi ami de la Pompadour et de D'Alembert, Bougainville refuse de se placer sous l'autorité intellectuelle des philosophes des Lumières, il va même jusqu'à nier l'influence qu'aurait pu avoir son éducation éclairée sur son récit de voyage autour du monde. Pourtant Bougainville à l'âge de 22 ans, nourri de l'esprit de l'Encyclopédie, avait déjà publié un *Traité de calcul intégral pour servir de suite à l'analyse des infiniments petits de M. le Marquis de L'Hôpital*, et secrétaire d'ambassade il faisait figure de « jeune parisien brillant » :

« Mais, quoique initié aux sciences dès ma plus tendre jeunesse, où les leçons que daigna me donner M. d'Alembert me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du public un ouvrage sur la géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des sciences et des lettres ; mes idées et mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante et sauvage que je mène depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire [...] » (*Voyage autour du monde*. P. 18)

Bougainville, devenu militaire, officier au service du Roi de France, place son récit sous le sceau de l'utilitarisme et du sens concret. Il rejette l'exercice rhétorique au profit d'une écriture susceptible d'apporter des informations utiles et pratiques qui aideront à établir des comptoirs commerciaux français dans le monde entier, à conforter les positions françaises face à la concurrence anglaise. Ainsi, dans son discours préliminaire, il se définit, non sans ironie, en opposition à une certaine image du philosophe :

« Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser. » (*Voyage autour du monde*. P. 19)

Il donne à son texte un cadre informatif rejetant formellement le divertissement, il avertit ainsi le lecteur : « Avant que de commencer qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est surtout pour les marins qu'elle est faite » (*Voyage autour du monde*, p.18). C'est ainsi qu'il affirme avec conviction « Je suis voyageur et marin » et le discours préliminaire s'achève sur un hommage, teinté de nationalisme, aux officiers et aux hommes d'équipages :

« Je finirai ce discours en rendant justice au courage, au zèle, à la patience invincible des officiers et équipages de mes deux vaisseaux. Il n'a pas été nécessaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui des Anglais ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur constance a été l'épreuve des positions les plus critiques, et leur bonne volonté ne s'est pas un instant ralentie. C'est que la nation française est capable de vaincre les plus grandes difficultés, et que rien n'est impossible à ses efforts, toutes les fois qu'elle voudra se croire elle-même l'égale au moins de telle nation que ce soit au monde. » (*Voyage autour du monde*. P. 19-20)

Le « je » du Bougainville de la fin discours préliminaire se définit essentiellement comme un « je » militaire, un marin officier qui accomplit son devoir, sa mission. Une pointe ironique destinée aux anglais situe clairement le texte dans un contexte de concurrence avec l'Angleterre. Son récit vise avant tout l'objectivité, il s'agit de donner des informations utiles aux marins français pour asseoir les positions françaises dans le monde. Dans le premier chapitre, l'auteur se situe avant tout comme un militaire soumis aux ordres du roi de France, ainsi la première occurrence du « je » est significative du rapport d'autorité qui s'instaure dans le texte même :

« [...] et son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus l'ordre d'aller remettre nos établissements aux Espagnols, et de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. » (*Voyage autour du monde*. P.21)

Ainsi Bougainville, en bon militaire, commence son récit en se plaçant sous l'autorité du roi et l'achève en établissant le bilan humain de l'expédition. Dans le dernier chapitre, la phrase ultime qui clôt le récit est consacrée au compte des pertes humaines à l'entrée au port de Saint-Malo :

« J'y entrai le 16 après-midi, n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans et quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes. » (*Voyage autour du monde*. P. 293).

La dernière note est, elle aussi, un bilan humain :

« Nota. Sur cent vingt hommes dont était composé l'équipage de M. de la Giraudais, il n'en a perdu que deux de maladie pendant le voyage. Il est rentré en France le 14 avril, un mois juste après nous. » (*Voyage autour du monde*. P. 293)

Dans le texte, Bougainville tisse donc une fonction auteur qui s'appuie sur la fonction de commandement militaire. Ouverture et fermeture du récit mettent en évidence la fonction militaire de l'auteur. Mais qu'en est-il tout au long du récit ?

Pour tenter de répondre nous nous efforcerons de comprendre comment fonctionnent les pronoms personnels au fil du texte.

Le pronom personnel « je » est utilisé pour renforcer et affirmer la position de commandement de Bougainville, c'est lui qui prend les décisions et agit : « je dirigeai ma route [...] je ne voulus point poursuivre la recherche » (p. 121) ou encore « j'envoyai un officier prévenir le vice roi que j'appareillerais au premier vent » (p. 46). Ainsi, tout au long du récit le je est utilisé pour le commandement, pour affirmer l'autorité de Bougainville commandant de l'expédition. On note cependant, que cette utilisation alterne avec celle du pronom personnel collectif nous pour décrire des actions sans incidence ou secondaires : « Nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil » (p.77). Le jeu de l'alternance des pronoms personnels vient renforcer l'affirmation de l'autorité décisionnelle. Ainsi, p. 55 le passage du « je » au « on » puis au « nous » est particulièrement significatif du jeu qui s'instaure tout au long du récit pour affirmer la position d'autorité de Bougainville officier militaire en charge de l'expédition autour du monde :

« Le 10, j'appareillai à six heures du matin et vers huit heures on aperçut du haut des mâts les vaisseaux espagnols mouillés à la Encenada. Nous fîmes route pour passer au vent à eux [...] » (*Voyage autour du monde*. P. 55)

L'emploi des pronoms personnels reflète ainsi les rapports hiérarchiques au sein des navires de l'expédition. Les décisions importantes ne sont jamais collectives afin de souligner l'autorité de Bougainville, le collectif est réservé à l'exécution des ordres donnés par le je ou constitue une pause descriptive, à l'apparence insignifiante, dans le récit.

Dans le texte de Bougainville, l'autorité se tisse à partir de la construction de la figure de l'auteur comme capitaine de vaisseau, officier militaire placé sous l'égide du Roi de France. L'autorité ainsi construite se reflète dans la micro structure du texte avec notamment l'usage des pronoms personnels mais également dans la macro structure puisque le texte s'ouvre sur une lettre adressée au roi et sur un discours

préliminaire qui soulignent la dépendance de l'expédition au Roi de France. On pourrait donc ainsi noter que l'autorité se fonde à la fois sur une hiérarchie macro textuelle et micro textuelle et qu'elle se construit sur un double mouvement : soumission de Bougainville à l'autorité du Roi de France et affirmation de Bougainville comme commandant de l'expédition constituant en quelque sorte une autorité déléguée du Roi de France.

Dans le *Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique* de Nicolas Baudin, l'autorité semble se construire de la même façon que dans le texte de Bougainville même s'il ne s'agit plus de se placer sous l'autorité du Roi de France mais du Directoire. Nicolas Baudin, marin de commerce, fait référence au Pouvoir politique qui lui a commandé l'expédition dès le début de son journal :

« Le neuf vendémiaire de l'an cinquième de la République française une et indivisible, j'appareillai du port du Havre de Grâce pour commencer le voyage dont le Directoire exécutif m'a chargé de l'exécution. » (*Journal du voyage aux Antilles sur la Belle Angélique*. P. 51)

Comme dans le texte de Bougainville, on retrouve l'usage de l'alternance des pronoms personnels pour affirmer la position de commandant de Baudin. L'autorité du commandant Baudin se construit dans la distance instaurée dans le texte entre le je et le nous. Distance affirmée dès le début du journal :

« Les pilotes et chaloupes congédiées, nous embarquâmes notre petit canot et immédiatement après je donnai la route au nord-ouest quart de nord du compas, en faisant servir toutes les voiles. » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 51)

Ainsi, dès le début se noue un rapport d'autorité centrée sur la fonction du je, Nicolas Baudin, commandant de l'expédition, c'est lui qui montre le chemin à suivre. L'alternance je/nous se retrouve au fil du texte et tisse toujours des rapports hiérarchiques soutenant la figure décisionnelle de Nicolas Baudin commandant responsable du voyage scientifique . D'ailleurs ce ne sont pas les scientifiques

embarqués qui prennent les décisions importantes concernant par exemple les collections d'espèces naturelles récoltées, comme c'est le cas à Ténériffe :

« Je me proposai aussi de lui remettre tous les autres objets d'histoire naturelle de curiosité que nous nous étions procurés en ce qu'étant obligé de toucher dans cette île au retour pour prendre nos plantes, il ne nous en coûterait pas plus de prendre le reste. » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 133).

Il convient cependant de noter que Nicolas Baudin avait acquis quelques connaissances botaniques à la suite de sa rencontre avec Franz Boos, jardinier en chef de l'empereur Joseph II.⁷⁵

La fin abrupte du journal est, de la même façon significative, sur le rôle de l'alternance je/nous dans la construction de l'autorité du commandant Baudin :

« Nous fîmes donc de suite prendre tous les renseignements convenables mais les mêmes obstacles naissant à chaque pas, je sentis la nécessité de différer » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 481)

Comme dans le journal de Bougainville, l'autorité construite se fonde sur un double mouvement. En effet, si Nicolas Baudin est bien l'autorité qui commande l'expédition et prend les décisions et initiatives importantes, il le fait sous l'autorité du Directoire. Comme pour Bougainville, il s'agit donc d'une autorité politique déléguée. Il est donc possible de supposer que l'autorité politique exerce une contrainte sur les journaux de voyages de Bougainville et de Baudin même si ces derniers affirment eux aussi leur autorité, en tant que commandant de l'expédition. Les informations contenues dans leurs journaux de voyages sont donc des informations en quelque sorte contraintes ou du moins se situant dans le cadre de l'autorité politique, autorité royale pour Bougainville, autorité du Directoire pour Baudin. La référence à l'autorité politique est particulièrement prégnante dans le

⁷⁵ Baudin avait accompagné Franz Boos à Port-Louis où il avait fait la connaissance de Nicolas Céré, le successeur de Pierre Poivre au Jardin du Roi de l'Ile de France. A la demande de Boos, Baudin avait transporté vers Trieste les collections de plantes recueillies par le jardinier.

journal de voyage de Nicolas Baudin dont le texte est jalonné de lettres envoyées aux représentants officiels du pouvoir politique. La construction de l'autorité est en quelque sorte multipliée chez Baudin, l'insertion des lettres produisant un effet kaléidoscopique en démultipliant les représentants de l'autorité politique. La rhétorique épistolaire rend compte de la position sociale et de l'importance hiérarchique du destinataire, les informations qui y sont contenues sont donc fortement contraintes. Ainsi lorsqu'il s'adresse au « Citoyen ministre » de la Marine lors de son départ de Saint-Thomas, Nicolas Baudin rapporte le comportement du commandant de l'île :

« [...] nous nous rendîmes ensemble chez le commandant de terre que je trouvai fort incrédule sur le motif de notre voyage. Il ne lui paraissait pas vraisemblable que le Directoire exécutif de France, sur le compte duquel ses idées sont absolument fausses, put songer à une mission qui n'a pour but que le progrès des Sciences et l'utilité publique dans la situation où il se trouve à l'égard du reste de l'Europe et qu'il trouve très critique. Tout ce que j'ai pu lui dire pour le tranquilliser et même le rassurer n'ont servi qu'à lui faire croire que le passeport de la cour de Londres masquait quelques autres projets contre lesquels il devait être en garde. » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 298)

Oscillant entre note de diplomatie et rapport d'information scientifique la lettre adressée au ministre est significative de l'ambiguïté de la mission, qui ne peut pas être seulement scientifique, même si elle en affiche apparemment les objectifs. Ainsi, dans la même lettre, Baudin fait le point sur la mission scientifique et ses objectifs :

« Nos travaux dans cette île où nous avons séjournés deux mois et demi ont été assez heureux. Nous nous y sommes procurés de belle collection dans les trois règnes et suivant toute apparence nous la compléterons dans l'île de Porto Rico que je vais visiter. Ne doutez nullement, citoyen ministre, que le zèle et l'infatigable activité des citoyens Ledru, Maugé et Riedlé ne remplissent l'attente du gouvernement. Je puis même vous assurer, d'après ce que nous avons déjà rassemblés, que nous porterons dans notre patrie des objets dignes d'elle. » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 298)

Il est intéressant de noter que la position sociale du destinataire de la lettre transparaît dans l'entête de la lettre. Ainsi lorsqu'il s'adresse aux agents du Directoire exécutif à la Guadeloupe, Nicolas Baudin les nomme « citoyens commissaires », lorsqu'il s'adresse à Pierre-Henri Seignette président du tribunal de cassation de Paris, la lettre commence par « Citoyen Compatriote » et lorsqu'il s'adresse à Antoine-Laurent de Jussieu, directeur du Muséum national d'histoire naturelle, il utilise simplement l'entête « Citoyen ». Les consuls, quant à eux, sont salués par un « Citoyen Consul ». Ainsi, dans une lettre adressée au consul, Nicolas Baudin en appelle au respect de la loi concernant deux marins déserteurs dans son équipage :

« Citoyen Consul,

Le corsaire *L'Amour de la Patrie*, sorti de ce port depuis environ quinze jours, ayant facilité la désertion de deux hommes de mon équipage en les recevant à son bord au mépris des ordonnances et des conséquences qui en peuvent résulter, je vous prie d'exiger qu'ils me soient immédiatement rendus. La loi étant que la partie de prise qui doit revenir soit au capitaine soit aux déserteurs qu'il embarque soit confisquée au bénéfice de la République sans déroger pour cela à la peine prononcée contre les uns et les autres, vous aurez la complaisance de mettre arrêt sur celle des deux hommes que je réclame ainsi que sur celle du capitaine pour les tenir à la disposition du ministre de la Marine afin que cet exemple serve d'avertissement à tous ceux qui voudraient se comporter ainsi. »

(*Journal de voyage aux Antilles*. P. 230).

Lorsqu'il s'adresse au directeur du Muséum national d'histoire naturelle du Jardin des Plantes de Paris, Nicolas Baudin insiste sur le succès de l'expédition et se contente de transférer les notes des scientifiques embarqués. Hélas, ces notes ne sont pas reproduites intégralement, elles auraient certainement été très éclairantes car ce sont elles qui contiennent les informations scientifiques et les données recueillies au cours du voyage.

« Citoyen, [...] Ce que nous avons déjà recueilli, et dont les citoyens Ledru, Riedlé et Maugé vous envoient la note, vous mettra à même de juger de leur activité. Quant à moi qui veux vous ménager une surprise agréable, je me borne à vous annoncer que je vous porterai une collection bien complète d'un genre

nouveau où vous pourrez contempler tout à votre aise les merveilles de la nature. » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 299)

Il est intéressant de noter dans le système épistolaire de construction de l'autorité, que la référence n'est pas seulement politique mais devient, même si elle est moins fréquente, scientifique comme le souligne les lettres adressées à Jussieu alors directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Ainsi, même si elle est encore mineure par rapport à l'autorité politique, une certaine autorité scientifique se construit dans la correspondance entre Baudin et Jussieu. Le directeur du Muséum d'histoire naturelle occupe une place de « valideur » des informations récoltées lors de l'expédition. Il convient de noter que Jussieu est également à l'origine de l'expédition, c'est lui qui insiste auprès du Directoire pour obtenir les crédits qui permettront à Baudin de réaliser son expédition qui vise à récupérer les collections d'objets d'histoire naturelle qu'il possédait à la Trinité espagnole. Dans une lettre adressée à Jussieu, le 4 mars 1796 Baudin écrit :

« Citoyen,

Dans les voyages pénibles et dangereux auxquels j'ai été employé pour le progrès des Sciences et l'Utilité publique, j'ai recueilli dans l'Afrique quelques fleurs non seulement d'une beauté admirable mais encore qui m'ont parues n'avoir pas été décrites. [...] Si par votre entremise je parviens à aller chercher la collection précieuse que j'ai en dépôt dans l'île de la Trinité espagnole, je crois que ce serait une des plus belles acquisitions que put faire notre pays. » (*Journal de voyage aux Antilles*. P. 21-22)

Ainsi c'est grâce à Jussieu que Baudin peut accomplir son voyage aux Antilles. Il est accompagné par des naturalistes formés ou accrédités par le Muséum : le botaniste Ledru, le jardinier Riedlé et le zoologiste Maugé.

Alors nous constatons que l'insertion dans le journal de voyage de la correspondance entre le commandant Baudin et les institutions scientifiques et politiques relèvent d'une forme particulière de construction de l'autorité. Avec le journal de voyage de Baudin, l'autorité n'est plus seulement politique elle est aussi scientifique dans ses liens avec une institution particulière, le Muséum d'histoire naturelle. La

construction de l'autorité dans le journal de voyage de Baudin s'articule autour de trois pôles : le commandant Baudin qui dirige l'expédition scientifique, le Directoire décideur politique et le Muséum d'histoire naturelle, instigateur scientifique.

2.1.3 Lapérouse et Darwin : la fonction auteur et l'émergence de la construction de l'autorité scientifique, du XVIIIème au XIXème siècle.

La référence à l'autorité scientifique se retrouve dans le journal du *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole* de Jean-François de Lapérouse. Ainsi, au début de son récit de voyage, Lapérouse consacre une place importante aux scientifiques qui entreprennent le voyage autour du monde à ses côtés.

« Des savants de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'Académie des sciences, et M. Monge, l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'Ecole militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes [...] M. de Lamanon, de l'Académie de Turin, correspondant de l'Académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de géologie. M. l'abbé de Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du Journal de Physique, devait examiner les minéraux, en faire l'analyse et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de La Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique ; il lui fut adjoint un jardinier du jardin du Roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prévost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste et très habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur général. Enfin, M. Duché de Vancy reçut l'ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire.

L'Académie des sciences, la Société de médecine adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*. P. 27-28)

Lapérouse met donc l'accent, dès le début du texte, sur le rôle des savants qui participent à l'expédition. Contrairement à Baudin, qui affirmait sa fonction de commandant et de prises de décisions y compris lorsqu'elles concernaient des domaines spécialisés qui auraient dû avoir pour décideurs les savants, le commandant Lapérouse s'efface devant les scientifiques. Dans le récit, Lapérouse a le désir de faire renaître « l'esprit de découvertes » et pour cela il s'appuie sur l'avis des savants embarqués avec lui dans l'aventure du tour du monde. Ainsi son journal de voyage commence par cette constatation qu'il n'aura de cesse de mettre en échec « L'ancien esprit de découvertes paraissait entièrement éteint » (p.25). C'est bien cet esprit qu'il s'agit de raviver afin d'enrichir les connaissances du monde afin d'améliorer la vie quotidienne des hommes. C'est du moins l'idéal qui transparaît dans le texte :

« [...] il restera pendant bien des siècles de nouvelles connaissances à acquérir, des côtes à relever, des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire, des minéraux, des volcans à observer, des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux ; car enfin une plante farineuse, un fruit de plus sont des bienfaits inestimables pour les habitants des îles de la mer du Sud. » (*Voyage autour du monde*. P. 27)

Cependant l'autorité politique ne s'efface pas devant l'autorité scientifique. En effet, Lapérouse qui a en charge l'expédition du voyage autour du monde, représente le pouvoir royal. Il agit en quelque sorte par délégation pour le roi comme le souligne l'allégeance au ministre de la Marine :

« M. le maréchal de Castries, ministre de la Marine, qui m'avait désigné au roi pour ce commandement [...]. J'avais eu le choix de tous les officiers. » (*Voyage autour du monde*. P. 29)

Il affirme sa position de décideur lorsqu'il s'agit de prendre des décisions concernant des questions liées à la navigation maritime, dont certaines contraintes

l'obligent parfois à renoncer à approfondir les connaissances scientifiques, à son plus grand regret :

« Le séjour forcé que je venais de faire dans le port des Français m'avait contraint de changer le plan de ma navigation sur la côte d'Amérique ; j'avais encore le temps de la prolonger et d'en déterminer la direction ; mais il m'était impossible de songer à aucune autre relâche, et moins encore à reconnaître chaque baie : toutes mes combinaisons devaient être subordonnées à la nécessité absolue d'arriver à Manille à la fin janvier, et à la Chine dans le courant de février, afin de pouvoir employer l'été suivant à la reconnaissance des côtes de Tartarie, du Japon, du Kamtschatka et jusqu'aux îles Aleutiennes. Je voyais avec douleur qu'un plan si vaste ne laissait que le temps d'apercevoir les objets, et jamais celui d'éclaircir aucun doute [...] » (*Voyage autour du monde*. P.134).

L'exemple ci-dessus est significatif des contraintes qui pèsent sur Lapérouse : contraintes météorologiques mais aussi politiques dans la mesure où le plan de navigation imposé par le Ministre de la Marine est impossible à suivre. L'autorité politique s'exerce ainsi à distance en imposant un rythme qui ne laisse pas le temps aux scientifiques d'accomplir leur mission. L'approche des connaissances ne peut alors n'être que superficielle ce que ne se lasse pas de déplorer Lapérouse : on « aperçoit » les objets mais on ne les connaît pas.

Même si l'on retrouve comme chez Léry, Bougainville et Baudin l'utilisation du pronom personnel de la première personne du singulier pour affirmer ce que nous avons désignée comme une autorité de commandement. Dans le journal de voyage de Lapérouse, cette forme d'autorité est beaucoup plus nuancée. D'emblée, elle n'est pas unique puisque Lapérouse partage le commandement de l'expédition avec le capitaine de vaisseau M. de Langles qu'il a lui-même nommé pour l'accompagner dans le tour du monde.⁷⁶ De même, les décisions importantes ne sont pas prises par un seul homme mais après consultation des officiers comme le souligne cet extrait :

⁷⁶ « Je désignai pour le commandement de l'Astrolabe M. de Langle, capitaine de vaisseau, qui montait l'Astrée dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avait, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère ». p. 29

« Je proposai aux officiers et passagers de ne vendre nos pelleteries à la Chine qu'au profit des seuls matelots : ma proposition ayant été reçue avec transport et unanimement, je donnai un ordre à M. Dufresne [...] » (*Voyage autour du monde*. P. 135)

De même, on peut parler d'autorité partagée avec les savants qui font partie de l'expédition. Ainsi Lapérouse s'appuie sur les observations et les notes de M. de Lamanon concernant le langage utilisé par les habitants de Monterey et des environs.

« M. de Lamanon, auteur des notes suivantes, pense qu'il est extrêmement difficile de donner des vocabulaires exacts [...] Je dirai, d'après les observations de M. de Lamanon, qu'il n'est peut-être aucun pays où les différents idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale. » (*Voyage autour du monde*. P. 165)

La référence aux écrits de Lamanon induit une reconnaissance scientifique du travail accompli par le physicien naturaliste, qui participe à la construction de l'autorité scientifique. Le même processus se retrouve au fil du texte pour mettre en évidence le travail des scientifiques, c'est ainsi le cas pour souligner l'importance des nouvelles données cartographiques calculées par le mathématicien Dagelet :

« Ce plan a été dressé d'après des latitudes et des longitudes déterminées par M. Dagelet, bien plus exactes sur celles du navigateur espagnol, qui portait ces îles six degrés environ trop à l'ouest ; cette erreur, copiée de siècle en siècle et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel qui n'aurait eu de réalité que sur les cartes. » (*Voyage autour du monde*. P. 383)

Plus avant dans le journal, Lapérouse avait exposé la méthode scientifique de Dagelet pour calculer la hauteur des montagnes et la distance des côtes :

« [...] M. Dagelet a eu soin de vérifier et de corriger les relèvements faits au compas de variation, par la mesure des distances réciproques des mornes, en mesurant avec un sextant les angles relatifs qu'ils font entre eux et en

déterminant en même temps l'élévation des montagnes au-dessus du niveau de la mer. Cette méthode, sans être rigoureuse, est assez précise pour que des navigateurs puissent juger, par l'élévation d'une côte, de la distance à laquelle ils en sont ; et c'est de cette manière que cet académicien a déterminé la hauteur du mont Saint-Elie à dix-neuf cent quatre-vingts toises et sa position à huit lieues à l'intérieur des terres.» (*Voyage autour du monde*. P. 98)

Ainsi s'affirme dans le journal de voyage de François de Galaup, comte de Lapérouse, la volonté de mettre en évidence les travaux des savants ce qui le distingue des autres journaux. La fonction auteur de commandement est au service de la construction de l'autorité scientifique, ou plutôt « savante », et notamment de sa représentante institutionnelle que constitue l'Académie des Sciences dont l'autorité est comme diffusée dans les figures de savants qui ont participé à l'expédition autour du monde. Cependant, c'est bien Lapérouse qui dirige l'expédition et prend les décisions importantes même si son autorité est beaucoup plus partagée que dans les autres textes. Il convient aussi de noter que les savants ne sont pas seulement au service de leur science, entendue comme art, mais pour collecter des informations utiles à l'économie. Par exemple :

« MM. De Lamanon, de la Martinière, Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur, naturalistes zélés et infatigables [...] aucune pierre, aucun caillou n'échappa à leurs recherches. [...] ils colligèrent l'ocre, la pyrite cuivreuse, le grenat friable mais très gros et parfaitement cristallisé, le schorl en cristaux, le granit, les schistes, la pierre de corne, le quartz très pur, le mica, la plombagine et le charbon de terre : quelques-unes de ces matières annoncent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre ; mais nous n'aperçûmes la trace d'aucun autre métal. » (*Voyage autour du monde*. P. 121)

La collecte de roches s'apparente donc à de la prospection minière. Lapérouse retrouve sa fonction de serviteur du Roi de France dont la quête de connaissances n'est pas totalement désintéressée. Dans le journal de voyage de Lapérouse, on assiste à une amorce de construction de l'autorité savante. Au fil du texte, cette construction s'élabore en dépendance avec l'autorité politique dont Lapérouse est le représentant.

Comment passe-t-on d'une autorité savante perçue dans le journal de Lapérouse à une autorité scientifique dans le *Voyage d'un naturaliste autour du monde fait à bord du navire le Beagle de 1831 à 1836* écrit par le naturaliste Charles Darwin? Comment la fonction auteur construit-elle l'autorité scientifique dans le discours de voyage de Darwin ?

Pour cela, nous avons choisi d'étudier le fonctionnement des pronoms personnels à la première personne du singulier et du pluriel dans le discours du voyage. Au début de son journal de voyage, le « nous » domine largement, l'identité du « je » est noyée dans le collectif. Darwin fait partie d'un équipage dont il ne se désolidarise pas encore :

« Le 6 janvier, nous arrivons à Ténériffe, où l'on nous empêche de débarquer dans la crainte que nous n'apportions le choléra [...] Le lendemain matin nous voyons le soleil se lever [...] Le 16 janvier nous jetons l'ancre [...] » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P.1)

Tant qu'il est en mer ou sur le navire à quai, c'est-à-dire oisif dans un lieu collectif fermé, Darwin utilise le pronom « nous » pour décrire son voyage. Très vite, il se détache du groupe lors de la première halte à Porto-Praya dans l'île de San-Iago. Il part en excursion et écrit alors :

« Je me rends en compagnie de deux officiers du vaisseau à Ribeira Grande [...] Nous arrivons [...] Nous sommes surpris de nous trouver en présence d'une grande forteresse en ruines et d'une cathédrale [...] Nous prenons pour guide [...] Nous retournons à la venda pour dîner. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 3)

Cependant le pronom « nous » est largement majoritaire, le collectif prend le dessus. En fait, dans le discours de voyage de Darwin, l'utilisation du pronom personnel « je » constitue le marqueur de l'identité de Darwin naturaliste. Dans l'ensemble de son journal de bord, l'auteur utilise la première personne pour signifier son appartenance scientifique. Ainsi le « je » est un « je » scientifique en liaison avec les

champs lexicaux de la connaissance et de l'observation. Rapidement Darwin affirme son identité de naturaliste :

« [...] je supposai que l'air était saturé d'humidité. [...] différence qui se montait à près du double de celle que j'avais observée les jours précédents [...] j'avais recueilli un petit paquet de cette fine poussière impalpable qui endommage quelque peu nos instruments astronomiques. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 5)

Ainsi, c'est l'observation scientifique qui est au cœur du journal de voyage de Charles Darwin, il tient un compte-rendu précis de tout ce qu'il peut observer et étudier. Le « je » n'est plus du tout en lien avec le pouvoir, mais il occupe une fonction d'observation suggérant par ailleurs que l'observation est le point de départ de toute démarche scientifique :

« J'observai, pendant mon séjour, les habitudes de quelques animaux marins. [...] Un octopus ou poulpe m'a aussi beaucoup intéressé, et j'ai passé de longues heures à étudier ses habitudes. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 7)

Dans son autobiographie, écrite après le tour du monde, Darwin mentionne l'influence du discours des voyageurs naturalistes Humboldt et Bonpland. Encore étudiant à Cambridge, Darwin a lu le récit du *Voyage de Humboldt et Bonpland* qui contribue à son envie de devenir naturaliste :

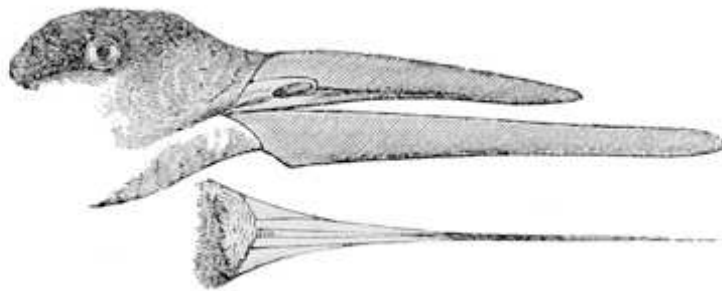
« Pendant ma dernière année à Cambridge, je lus avec soin et un profond intérêt la narration personnelle de Humboldt. Cet ouvrage [...] suscita en moi une envie brûlante d'ajouter ne serait-ce qu'une modeste contribution au noble édifice de la Science de la Nature. Aucun autre livre [...] n'eut autant d'influence [...]. » (*L'autobiographie*. P. 51)

Dans la lignée du récit du *Voyage de Humboldt et Bonpland*, le journal de voyage de Charles Darwin est typiquement un carnet d'observations où la description des

curiosités naturelles observées se double de croquis explicatifs réalisés par le naturaliste :

« Je vis là un oiseau fort extraordinaire appelé bec-en-ciseau (Rhynchops nigra). Cet oiseau a les jambes courtes, les pieds palmés, des ailes pointues extrêmement longues ; il est à peu près aussi gros qu'une sterne. Le bec est aplati, mais dans un plan à angle droit avec celui que forme un bec en cuiller. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 146)

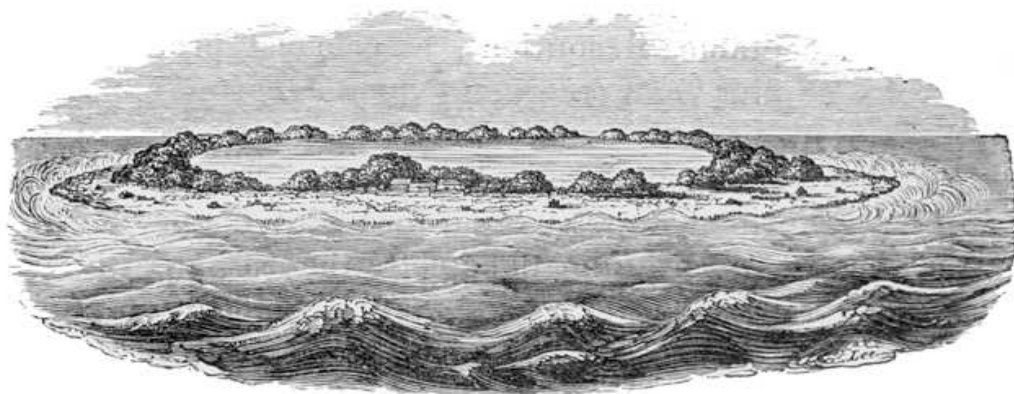
L'observation se double du dessin du bec de l'oiseau en question qui apparaît comme un prolongement de l'expérience expliquée par le langage.



Les 14 dessins du journal apparaissent comme un moyen d'impliquer le lecteur dans l'expérience du voyage. Ils sont insérés dans le texte afin de faire partager une connaissance extraordinaire - dans le sens premier qui n'est pas ordinaire, habituel - et de « faire voir » l'inconnu. La complémentarité du texte et de l'image permet peut-être au lecteur de se rapprocher au plus près de l'expérience du naturaliste. Ainsi est-ce pour mieux faire comprendre ce qu'est un atoll que Darwin insère dans son journal de voyage un dessin de l'île de Pentecôte issu du récit de voyage du Capitaine Beechey

« Le dessin ci-dessous, qui représente l'île de Pentecôte dans le Pacifique, dessin emprunté à l'admirable voyage du capitaine Beechey, donne une faible idée du singulier aspect que présente un atoll ; c'est un des plus petits et les îlots étroits qui l'environnent forment un anneau complet. L'immensité de l'océan, la fureur

des vagues qui viennent briser sur les récifs, forment, avec le peu d'élévation de la terre et la tranquillité de la belle eau verte à l'intérieur de l'anneau, un contraste que l'on ne saurait comprendre quand on ne l'a pas vu. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 497)



Cependant, dans cet exemple, Darwin pointe les limites de la représentation et du partage de l'expérience puisqu' « on ne saurait comprendre quand on ne l'a pas vu ». Ainsi, il souligne l'incapacité à élaborer une représentation tangible du réel imprévu qui se double explicitement de l'anticipation de sa réception comme représentation invraisemblable. Darwin suppose que la compréhension d'un objet passe par l'expérience vécue, la combinaison texte et image ne suffit pas à appréhender le réel. Le journal semble ainsi atteindre ses limites tout en affirmant l'autorité scientifique du récit, autorité dont la construction repose fondamentalement sur l'expérience réelle du voyage vécu par le « je » Charles Darwin.

2.1.4 Arseniev et Charcot : la fonction auteur et la construction de la figure du militaire en mission d'exploration au début du XXème siècle.

Dans les textes, *Aux confins de l'Amour* et *Dersou Ouzala*, Vladimir Arseniev dont il est question dans les textes est bien le même que Vladimir Arseniev auteur des textes. Cependant on peut supposer que l'identité sociale de l'auteur, la réécriture des carnets d'expédition dix ans plus tard, confèrent au discours du voyage un statut particulier et contribuent à construire une figure multiple de l'auteur. *Aux confins de*

l'Amour est publié, dès 1910 au retour des expéditions, sous formes de notes de voyages pour les lecteurs d'un journal de Khabarovsk. Il s'agit, avec le soutien de la Société russe de géographie, de faire connaître au public les carnets des expéditions scientifiques d'exploration entreprises entre 1906 et 1909 dans la région du Sihoté-Aline par Vladimir Arseniev. Les carnets d'expédition servent aussi de base à la rédaction, dix ans plus tard, d'une version « romancée » des explorations qui paraît en 1921 à Vladivostok avec pour titre *Dersou Ouzala*, nom d'un guerrier Nanaï⁷⁷ qui avait servi de guide à Arseniev pendant les expéditions. L'identité sociale du militaire Arseniev est omniprésente dans les textes notamment par la référence aux objectifs militaires qui construisent le récit dans la mesure où ils constituent les étapes essentielles de la narration de la mission. Ainsi dès l'ouverture de *Dersou Ouzala*, Arseniev affirme son identité d'officier de l'armée :

« Au cours de l'année 1902, lors d'une mission que j'accomplissais à la tête d'une équipe de chasseurs, je remontais la rivière Tzimou-khé qui se jette dans la baie de l'Ooussouri, près du village de Chkotovo. Mon convoi se composait de six tireurs sibériens et comportait quatre chevaux chargés de bagages. L'objet de cette mission était l'étude pour les services de l'armée de la région de Chkotovo et l'exploration des cols du massif montagneux du Dia-Dan-Chan [...] Je devais ensuite relever toutes les pistes avoisinant le lac de Hanka et le chemin de fer de l'Ooussouri. » (*Dersou Ouzala*. P. 27).

Au fil des textes on retrouve des références à l'institution militaire qui constituent un élément structurant du récit. Toutefois, il convient de noter que les références à l'armée sont moins nombreuses dans la version de 1921. On peut supposer qu'outre le fait qu'il s'agisse d'une version plus subjective de l'expédition, les changements politiques survenus après la révolution de 1917 ont induit un effacement des traces textuelles de l'armée du tsar.

Dans l'avant-propos des carnets d'expéditions, Arseniev donne des précisions sur la constitution de l'équipe qui l'accompagne dans ses expéditions. C'est l'occasion de

⁷⁷ Nanaïs : population tOUNGHOUSE-MANDCHOUÉ répartie sur le territoire chinois du nord-est et en Russie, principalement dans le krai de Khabarovsk, près du fleuve Amour, mais également à Sakhaline et dans la Province maritime

se positionner en tant que chef d'expédition qui a sous sa responsabilité à la fois des militaires et des civils scientifiques (un botaniste et un naturaliste) et un journaliste spécialisé dans la chasse.

« Outre, moi-même, chef de l'expédition et auteur de ces lignes, furent affectés mes collaborateurs : T.A Nikolaïev, aide-intendant, N.A. Desoulavi, éminent botaniste, S.F. Goussev, géologue naturaliste, et I.A. Dziul, fin connaisseur du monde de la chasse et correspondant de la revue Nacha Okhota [Notre Chasse]. A quoi il faut ajouter sept tirailleurs des 23^{ème} et 24^{ème} régiments d'infanterie de Sibérie orientale [...] Sans oublier deux hommes de la division cosaque de l'Oussouri : Grigori Dimov et Ivan Krylov. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 11)

En plaçant sur le même plan, le «chef d'expédition » et « l'auteur », Arseniev affirme son autorité à la fois de chef militaire en tant qu'officier commandant les tirailleurs des régiments d'infanterie et les cosaques mais aussi en tant que décideur de l'itinéraire et de l'organisation de l'expédition, c'est lui qui va contraindre, d'un point de vue spatial et temporel, les travaux scientifiques. Dans les carnets d'expéditions, les scientifiques sont effacés par Arseniev qui s'approprie l'autorité scientifique dans la mesure où il fait fonction de seul médiateur des connaissances et savoirs de la taïga. Les précisions d'ordre botanique ou zoologiques sont apportées par l'auteur Arseniev, sans qu'il ne mentionne jamais les scientifiques de l'expédition. Le lecteur suppose la présence des scientifiques, noyée par l'utilisation du « nous » collectif qui permet une fois de plus à Arseniev de s'approprier l'autorité scientifique. Dans l'extrait ci-dessous, le « nous » efface le travail d'«étiquetage des prélèvements » certainement réalisé par les scientifiques de l'expédition :

« Le 10 septembre nous entamons les préparatifs : étiquetage des prélèvements, mise en caisse des affaires pour l'hiver et tri des effets indispensables à la navigation d'automne. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 101).

Dans la même optique, l'identification, certes sommaire, de la végétation, des arbres et des animaux est réalisée par l'auteur :

« Les montagnes qui encadrent la vallée supérieure de la Samarga sont couvertes de différents conifères, mais les rives du fleuve continuent un moment d'accueillir frênes, bouleaux blancs, érables, aunes et saules au tronc mince, avant de se livrer aux mélèzes, aux sapins et aux épicéas. [...] Et au milieu des saules nains, j'aperçus une chevêchette orientale, aux pattes et bec jaunes, qui me permit d'approcher tout en hérissant son plumage et en se dandinant d'une patte sur l'autre, en même temps que sa tête tournait à près de cent quatre-vingts degrés. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 168-169).

Textuellement, Arseniev dépossède les scientifiques de leur savoir. Tout se passe comme s'il effaçait leur trace en même temps que leur savoir pour se l'approprier. Comme pour les remarques botaniques ou zoologiques, les connaissances géologiques qui transparaissent dans l'utilisation d'un vocabulaire spécialisé émanent de l'auteur :

« Le schiste argileux cédait la place au grès, puis ce fut une roche quartzeuse métamorphosée qui, probablement, se rattache au groupe des schistes azoïques. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 171-172)

Les représentants de la science institutionnelle (botaniste, naturaliste, géologue) sont absents des carnets d'expéditions (exceptée leurs mentions dans l'avant-propos) qui mettent en avant les savoirs des peuples de la taïga. Dans ses carnets, Arseniev procède en effet à un déplacement de l'autorité « scientifique » vers l'autorité « expérimentale » des peuples qui habitent la taïga. Pour lui, ce sont les habitants de la taïga qui connaissent le mieux la faune, la flore et la topographie de la région. Pour Arseniev, seules les populations locales sont susceptibles de lui fournir des informations fiables qui vont lui permettre de construire des connaissances sur les régions qu'il explore. Comme le souligne l'extrait ci-dessous, Karpouchka, le guide Orotche, détient un savoir qu'il partage avec Arseniev : « il sait tout ».

« Nul mieux que lui ne connaissait le littoral jusqu'à la rivière Samarga, nul mieux que lui ne savait gréer les frêles esquifs nommés *tamtyga*. Où mouiller les canots, où contourner les bas-fonds dangereux, où trouver les criques propices au

bivouac, où harponner le poisson, il savait tout. Il avait une météorologie bien à lui, présageant la veille le temps du lendemain, l'état de la mer, le sens du vent. Parmi les Orotches, Karpouchka passait aussi pour le plus fin meneur de chiens. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 102)

En opposition au portrait du guide Kapouchka, le géologue naturaliste Goussev est décrit dans les carnets d'expédition comme un être vulnérable, peu fiable et totalement inadapté au milieu qu'il étudie.

« Le passage du col se révélait des plus épuisants, surtout pour Goussev qui en était à sa première expédition dans la taïga. L'honorable géologue n'avait aucun sens de l'orientation ; restant souvent en arrière, il perdait nos traces et déviait du chemin. Nous devions alors partir à sa recherche et perdre ainsi un temps précieux. Myope de surcroît, il ne cessait d'égarer ses lunettes et ne voyait plus rien du tout : il prenait un sapin desséché pour un rocher, parlait à une souche et sautait par-dessus des fossés inexistantes. Il y a de ces gens qui attirent la poisse. Si une tente s'effondrait ça ne pouvait être que sur lui. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 68)

Le portrait du naturaliste conduit Arseniev à affirmer son autorité de chef de l'expédition. En effet il assume l'inadaptation de Goussev en se reprochant son recrutement.

« On aurait cependant tort de croire que Goussev était notre bête noire ou notre bouffon. Nous le traitons avec respect et, pleins de compassion pour sa maladresse, nous tâchons toujours de l'aider. Le seul coupable c'était moi qui avais recruté un homme très peu fait pour les voyages dans la taïga. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 69)

Tout en affirmant son identité de décideur et de commandant de l'expédition, Arseniev souligne l'hostilité de la taïga pour l'être humain, ce qui contribue à conférer un caractère exceptionnel à son expédition qui se rapproche, par cette voie, de l'exploit. Dans le même temps, le marqueur de l'autorité devient identifiant de l'extraordinaire. Ainsi, dans les carnets d'expédition l'autorité en tant qu'affirmation

d'un pouvoir de décision est associée au caractère exceptionnel de la mission qui souligne les difficiles conditions de vie pour l'homme dans la taïga.

En outre, en intitulant l'avant-propos *Terra incognita*, Arseniev s'affirme comme un découvreur de terres inconnues. Le titre se double d'une chronologie des explorations entreprises dans la région du Sikhote-Alin qui permet à l'auteur de souligner l'inaccessibilité et la méconnaissance de ces terres.

« Pas de route possible, pas d'habitation pensable, une taïga sauvage : voilà pourquoi le Sikhote-Alin et ses versants orientaux restèrent si longtemps inconnus de l'homme. Explorer cette *terra incognita*, tel était le but de mon expédition dont on va lire le récit. » (*Aux confins de l'Amour*. P. 21)

Ces phrases, qui concluent l'avant-propos, orientent le texte du carnet d'expédition vers l'exceptionnel et la découverte de l'inconnu.

Cartographier l'inconnu, telle est également l'ambition affirmée du commandant Jean-Baptiste Charcot dans son journal d'expédition en Antarctique. En introduction à son journal de bord, il établit un résumé de l'histoire des expéditions françaises polaires et précise :

« En organisant l'Expédition que j'ai eu l'honneur de commander, j'ai voulu que notre pays participât à la lutte entreprise par les autres nations pour la conquête des régions polaires, et notre Expédition Antarctique est la première Expédition française ayant hiverné dans les glaces.⁷⁸ » (*Le Français au pôle Sud*. P. 12)

La fonction auteur se confond avec celle de commandement qui se construit parallèlement à un nationalisme accentué. Si Arseniev avait fait une chronologie internationale des explorateurs de la taïga, Charcot choisit de se situer dans l'histoire les expéditions françaises et se place en concurrence avec les autres pays. Charcot entreprend la première expédition française en 1904 dans les mers antarctiques renouant de cette façon avec les voyages de découverte délaissés depuis les

⁷⁸ Charcot, Jean-Baptiste. *Le Français au pôle Sud*. P. 12.

expéditions australes de Dumont d'Urville en 1838-1840. Il réalise le premier hivernage français dans les glaces australes, cinq ans après le Belge Gerlache de Gomery, auteur du premier hivernage jamais réalisé, et s'inscrit dans les traces de l'explorateur Nordenskjöld. Dans son introduction, Charcot détaille le contexte de l'expédition qui s'inscrit dans un élan nationaliste. Dernier lieu de colonisation possible, le continent antarctique est l'espace de toutes les convoitises. En 1895, le sixième Congrès international de géographie déclare que l'exploration des régions antarctiques est le travail le plus important à entreprendre avant la fin du siècle. En effet l'enjeu du partage du continent antarctique est souligné dans l'introduction :

« Le pôle Sud se trouvera ainsi attaqué du côté de la Terre Victoria par les Anglais, de la Terre d'Enderby et de Kemp par les Allemands, de la mer de Weddel par les Ecossais, de la terre du roi Oscar par les Suédois et enfin par les Français, du côté des Terres de Graham et d'Alexandre 1^{er}. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 6)

C'est pourquoi quatre expéditions européennes sont en course en 1901 dans un programme scientifique sur les terres australes. En 1903, Charcot prépare son expédition avec moitié moins de moyens que l'expédition écossaise, trois fois moins que l'allemande et six fois moins que l'anglaise de la Royal Geographical Society dirigée par Robert Falcon Scott. Dans ces conditions, le moteur de l'expédition devient l'honneur de la nation française, « Honneur et Patrie » est par ailleurs la devise inscrite sur le navire de l'expédition au nom sans ambiguïté : *Le Français*. Le premier jour du départ, le 27 janvier 1904, Charcot écrit dans son journal :

« Et puis, ce n'est plus seulement un projet qu'il faut mener à bien, des promesses qu'il faut tenir, c'est notre pays même que nous représentons et nous n'avons pas le droit d'échouer dans la première expédition française partie pour hiverner. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 45)

Plus tard lorsque les conditions du voyage sont extrêmement difficiles, Charcot s'appuie sur le nationalisme pour conforter le moral de l'équipage. Ainsi, le 30 juin 1904, il écrit qu'il faut tenir et continuer :

« [...] un peu par affection pour moi, beaucoup pour la mission dont nous nous sommes chargés, en n'oubliant jamais que vous tenez entre vos mains l'honneur de votre pays. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 179)

Les derniers mots du journal du 4 mars 1905 sont eux aussi teintés de nationalisme, le commandant Charcot termine son compte –rendu d'expédition, de « campagne » en soulignant les liens qui unissent « Pays », « Science » et « Humanité » :

« Mais, pendant cette campagne, il s'est créé entre la plupart de nous, Etat-Major comme équipage, des sentiments d'amitié et d'affection tels, que les plus grandes distances ne pourront les effacer et que nous saurons nous retrouver quand on nous fournira l'occasion tant désirée de retourner dans l'Antarctique pour l'honneur de notre Pays, pour la Science et pour l'Humanité. ⁷⁹ » (*Le Français au pôle Sud*. P. 304).

Il est donc possible d'affirmer que, dans le journal de l'expédition en Antarctique, la fonction auteur construit dans le texte même le sentiment national. Jean-Baptiste Charcot, dans ses discours, peut être envisagé comme le médiateur d'une forme de nationalisme qu'il inscrit tout au long de son journal et notamment à des moments temporels clés qui structurent le texte (introduction /début de l'expédition/ moments difficiles du voyage / fin de la mission). Le fait qu'il s'agit d'explorer un continent inconnu renforce l'« effet patriotisme », le motif de *la terra incognita* renvoyant, comme chez Arseniev, au champ lexical de l'extraordinaire, de l'exploit, de l'héroïque.

Les expéditions ont en effet pour ambition de vaincre l'inconnu, Charcot dans les premières pages de son introduction compte les morts qui marquent chaque mission polaire. Dans son journal, la « lutte dans l'antarctique » est un combat ambigu : contre la mort, pour l'honneur, contre l'inconnu pour la science. L'avant-propos annonce la publication de « sept gros volumes » de données qu'une équipe de « scientifiques internationaux » devra exploiter sur plusieurs années. Comment

⁷⁹ Charcot, Jean-Baptiste. *Le Français au pôle Sud*. P. 304.

l'auteur Charcot se construit-il une fonction scientifique ? Dans l'introduction, il donne la liste des travaux scientifiques, elle-même résumée par la liste des membres de l'Etat-Major du *Français* : les objectifs scientifiques de l'expédition sont ici clairement affirmés. Commencé le 27 janvier, il faut attendre le 10 février pour que Charcot donne, dans son journal, des informations sur le travail des scientifiques de l'expédition ou les instruments techniques de la science :

« Matha, après avoir déblayé un des gros rochers qui nous sert de bitte d'amarrage, a pu installer le marégraphe enregistreur dans de bonnes conditions. Turquet commence à empailler des oiseaux, nombreux autour du bateau et sur la glace, à mettre en bocaux et à étiqueter les trouvailles qu'il fait sous les galets de la moraine. Gourdon ramasse des échantillons géologiques. Rey est plongé dans les thermomètres, et moi, aidé de Pléneau et de Guéguen, le seul homme disponible, je passe la journée à virer au guindeau, à tirer sur les amarres, à repousser les glaces avec des perches et à encourager les malheureux hommes accroupis dans l'eau sous les chaudières. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 69)

Ici, l'auteur Jean-Baptiste Charcot efface sa fonction scientifique pour privilégier sa fonction de spécialiste du commandement maritime, il assure le bon déroulement du voyage pour permettre aux scientifiques de faire leurs mesures et leurs prélèvements. La fonction scientifique de l'auteur se manifeste plutôt lorsqu'il devient un vulgarisateur scientifique auprès de son équipage, instruisant ses hommes en se resituant dans une généalogie scientifique comme lorsqu'il écrit le 15 mai 1904 :

« Ce soir j'ai fait aux hommes une conférence sur les explorations arctiques [...] ». (*Le Français au pôle Sud*. P. 159)

On peut cependant s'interroger sur l'intention réelle de Charcot, est-ce de la vulgarisation ou une manière de situer le travail dans un contexte, une lignée, une évolution ?

Dans le journal, le 12 novembre 1904 il fait référence à lui-même, avec humour, dans l'histoire de l'exploration de l'antarctique :

« Cependant, d'autres pingouins venus des régions éloignées de l'Antarctique où ont hiverné les expéditions de l'an dernier, raconteront à leur tour en hochant la tête que là aussi des miracles prodigieux se sont accomplis, que des légendes presque identiques existent là-bas, s'appuyant sur les mêmes vestiges et nées vers la même époque ! Et qui sait si diverses religions ne se créeront pas ainsi et si on ne se battra pas dans le monde auparavant si paisible des pingouins, pour le triomphe du Gerlachisme, du Scottisme, du Brucisme, du Drygalskisme, du Nordenskjoldisme ou du Charcotisme ! » (*Le Français au pôle Sud*. P. 234)

L'objectif de la fonction auteur dans cet extrait est donc d'inscrire le voyage en antarctique de Charcot dans la chronologie des monographies polaires.

2.1.5 Lévi-Strauss et Leiris : la construction textuelle d'une forme d'autorité fondée sur le doute.

Dans son journal, en date du 20 mai 1931, Michel Leiris note « J'avais vu au Havre un petit chien noir, mais il n'est plus là, s'étant fait écraser à Bordeaux presque en débarquant⁸⁰. », c'est la première occurrence du « je » qui inscrit d'emblée le journal de voyage dans la subjectivité. L'observation, qui semble anecdotique, insuffle en fait une dimension littéraire au document de voyage : le document scientifique devient trace de l'expérience d'un sujet qui écrit ses impressions sur le monde qu'il découvre.

Leiris donne, dès les premières notes de l'expédition, une dimension mythologique au voyage. Ainsi, le 22 mai, utilisant pour la deuxième fois la première personne du singulier, il contribue à donner à son texte une atmosphère quasi mythologique en notant les éléments qui participent à la construction du mythe de la navigation.

« Vers 10 heures et demie du matin, me trouvant à l'avant du bateau avec Griaule pour l'aider à prendre des photos, j'ai vu des dauphins. Jamais je n'en avais contemplé d'aussi près. Ils tournent comme des roues, avec leur queue

⁸⁰ Leiris, Michel. *L'Afrique fantôme*. P. 19.

dressée en gouvernail et complètent la mythologie du navire, inaugurée par le petit bouc. » (*L'Afrique fantôme*. P.20)

Leiris donne ainsi le ton de son compte-rendu d'expédition : dans son texte, la mythologie semble intrinsèquement liée à la description de la réalité. L'observation directe « j'ai vu des dauphins » est immédiatement associée à la « mythologie du navire ». La fonction auteur devient ainsi la clé de voûte de la construction de la réalité du voyage qui s'appuie sur l'association de l'observation directe avec des éléments mythologiques. L'animalité est aussi un facteur important du journal de Leiris : la première occurrence du « nous » est associée aux animaux, la première action collective est symboliquement orientée vers la mise en évidence de l'animalité essentielle du voyage dans la mesure où l'expérience du voyage (les difficiles conditions climatiques par exemple, le manque de sommeil...) réduit la distance qui sépare l'homme de l'animal.

« Après déjeuner, nous allons à l'avant du bateau voir les deux cochons qu'on engraisse pour la consommation.

Comme autres animaux il y a à bord des chats, et un petit bouc qu'il y a 18 mois l'équipage a ramené de Sassandra. C'est une mascotte. » (*L'Afrique fantôme*. P. 19).

L'observation du monde animal devient significative de la géographie, l'animal permet à Leiris de se situer dans le voyage et de figurer métaphoriquement un lieu.

« Quelques indices du pays chaud : des cancrelats apparaissent sur les murs ; à déjeuner, quelques petites fourmis se sont promenées sur la nappe et ont grimpé sur le pain. Dans l'après-midi, aperçu des méduses à crêtes violettes, filant le long de la coque du navire. » (*L'Afrique fantôme*. P. 21)

L'observation des insectes et des animaux n'est jamais une observation naturaliste mais plutôt impressionniste dans la mesure où la présence des animaux fait surgir la rêverie sur les lieux du voyage très rapidement associée au surgissement du doute sur

l'intérêt de la mission. Ainsi dès l'arrivée à Dakar, le doute s'insinue dans l'esprit de Leiris :

« Le soir, peu avant le dîner, vu le chat de nos hôtes jouer sur la terrasse avec un mille-pattes à peu près long comme la main. Il paraît que j'en verrai bien d'autres...

En somme, très peu de différence entre la vie du fonctionnaire à Paris et sa vie à la colonie (j'entends dans les grands centres) ; il a chaud et il vit au soleil au lieu d'être enfermé ; en dehors de cela, même existence mesquine, même vulgarité, même monotonie, et même destruction systématique de la beauté.

J'ai grand'hâte d'être en brousse. Cafard. » (*L'Afrique fantôme*. P. 28).

Il consigne ses premières impressions sur l'Afrique dans son journal daté du 14 juin, non sans humour, où pointe déjà l'ambiguïté qui caractérise son compte-rendu :

« L'Afrique se présente à moi avec un air assez bénin, mais peu rassurant tout de même, - un air de vieille paysannerie bretonne ou auvergnate à rebouteux et histoires de fantômes. » (*L'Afrique fantôme*. P. 39)

Dans l'ensemble du texte de Leiris, la fonction auteur construit le doute dans un mouvement paradoxal qui réside dans la tension suscitée par l'excitation de la découverte liée au voyage et le sentiment d'incomplétude qui accompagne le travail de l'ethnographe.

« Grand examen de conscience : j'aurai beau faire, je ne serai jamais un aventurier ; le voyage que nous effectuons n'a été jusqu'à présent, en somme, qu'un voyage de touristes et ne semble pas près de changer [...] Tout ce que j'ai fait depuis des mois se réduirait-il à avoir échangé une attitude littéraire contre une attitude scientifique, ce qui, humainement, ne vaut pas mieux ? Romprai-je jamais définitivement avec les jeux intellectuels et les artifices du discours ? » (*L'Afrique fantôme*. P. 259-260)

Ce passage fait écho à la retranscription du rêve que fait Leiris dans la nuit du 31 juillet, « *Rêve : la mission est un bateau qui sombre.* » (p. 79). Le rêve est, au fil du

texte, un élément qui structure le journal de mission en renforçant la subjectivité qui complète la description du travail de l'ethnographe décrit comme un secrétaire archiviste qui « *entasse fiche sur fiche* » (p. 107). Leiris doute constamment de la méthode ethnographique qu'il met en œuvre, il l'envisage souvent comme méconnaissance ou plutôt connaissance illusoire d'autrui, il remet notamment en question l'efficacité de l'enquête ethnographique :

« Pourquoi l'enquête ethnographique m'a-t-elle fait souvent penser à un interrogatoire de police ? On ne s'approche pas tellement des hommes en s'approchant de leurs coutumes. Ils restent, après comme avant l'enquête, obstinément fermés. » (*L'Afrique fantôme*. P. 260)

Tout au long du journal de mission, la fonction auteur construit une autorité qui oscille entre objectivité et subjectivité en s'articulant autour du motif du doute. La question de l'objectivité et de la subjectivité hante Leiris ethnographe et écrivain qui jour après jour, dans son journal, écrit un discours où le doute fait figure d'autorité. Le 4 avril, il s'interroge sur un projet de préface pour l'éventuelle publication de ses notes de voyage ethnographique en tentant de réconcilier subjectivité et objectivité afin de ne pas remettre en question l'expérience du voyage scientifique entrepris :

« Travaillé, depuis hier, à rédiger un projet de « Préface » pour la publication éventuelle de ces notes. Thèse : c'est par la subjectivité (portée à son paroxysme) qu'on touche à l'objectivité. [...] » (*L'Afrique fantôme*. P. 263)

Il propose à sa façon une méthode ethnographique, qui se substitue à l'enquête traditionnelle, proposant de réconcilier subjectivité et objectivité pour appréhender le réel au plus près et trouver une solution au doute qui constitue une figure obsédante du journal de voyage :

« Je ne relate guère, certes, comme péripéties de ce voyage que celles où j'ai été personnellement engagé. Je ne raconte que les événements auxquels j'ai moi-même assisté. Je décris peu. Je note des détails qu'il est loisible à chacun de déclarer déplacés ou futiles. J'en néglige d'autres, qu'on peut juger plus

importants. Je n'ai pour ainsi dire rien fait, après coup, pour corriger ce qu'il y a là de trop individuel. Mais ce, afin de parvenir au « maximum de vérité ». Car rien n'est vrai que le concret. C'est en poussant à l'extrême le particulier que, bien souvent, on touche au général ; en exhibant le coefficient personnel au grand jour qu'on permet le calcul de l'erreur ; en portant la subjectivité à son comble qu'on atteint l'objectivité. » (*L'Afrique fantôme*. P. 264)

Le fonctionnement du « je » dans le journal de la mission Dakar-Djibouti érige le doute en figure d'autorité. Le « je », tout en construisant le doute, dans un mouvement paradoxal tente, au fil du texte, de résoudre les problèmes d'écriture du doute en ayant recours notamment à l'évocation mythologique ou au récit de rêve afin d'évacuer l'insatisfaction produite par les enquêtes ethnographiques. Leiris essaie de réconcilier objectivité et subjectivité pour rendre compte d'un « maximum de vérité ». En fait, c'est par l'écriture et notamment par la fonction auteur que Leiris ouvre un passage entre les données de l'expérience personnelle (la fonction auteur qui articule le doute entre exaltation et désillusion) et la connaissance. Le carnet de terrain de l'ethnographe ne peut pas constituer la vérité du terrain qui n'est qu'illusion. En 2010, le chercheur en littérature Vincent Debaene se demande d'ailleurs si le titre *L'Afrique fantôme* outre le fait qu'il signifie le désabusement de l'occidental confronté à la colonisation ne renvoie pas également à l'échec de la notion de document « vivant »⁸¹ lié à l'impossibilité de rendre compte de l'expérience ethnographique.

Ce sentiment d'incomplétude est peut-être à la source de *Tristes Tropiques* qui commence par cette affirmation « *Je hais les voyages et les explorateurs* » (p.9), condamnation qui s'inscrit contre la « mythologie » du voyage. Pour Lévi-Strauss en effet il s'agit de mettre en évidence dans *Tristes tropiques*, la pauvreté des témoignages des voyageurs au retour des contrées les plus lointaines.

⁸¹ Debaene, Vincent (2010). *L'Adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature*. P. 304 « On peut se demander si le titre « *L'Afrique fantôme* », au-delà de la déception de l'« Occidental mal dans sa peau », ne dit pas aussi l'impossibilité du document *vivant*, entreprise non pas radicalement vouée à l'échec, mais qui ne permet qu'une résurrection imparfaite, une « paradoxale vie » fantomatique : « Il faut que je regarde les photos qui viennent d'être développées pour m'imaginer que je suis dans quelques chose qui ressemble à l'Afrique. Ces gens nus qu'on aperçoit sur les plaques de verre, nous avons été au milieu d'eux. Drôle de mirage. »

« L'Amazonie, le Tibet et l'Afrique envahissent les boutiques sous forme de livres de voyage, compte rendus d'expéditions et albums de photographies où le souci de l'effet domine trop pour que le lecteur puisse apprécier la valeur du témoignage qu'on apporte. Loin que son esprit critique s'éveille il demande toujours davantage de cette pâture, il en engloutit des quantités prodigieuses. C'est un métier maintenant, que d'être explorateur ; métier qui consiste, non pas, comme on pourrait le croire à découvrir au terme d'années studieuses des faits restés inconnus, mais à parcourir un nombre élevé de kilomètres et à rassembler des projections fixes ou animées, de préférence en couleurs, grâce à quoi on remplira une salle, plusieurs jours de suite, d'une foule d'auditeurs auxquels des platitudes et des banalités sembleront miraculeusement transmutes en révélations pour la seule raison qu'au lieu de les démarquer sur place, leur auteur les aura sanctifiées par un parcours de vingt mille kilomètres. » (*Tristes tropiques*. P. 10)

Pour lui, ce vide est la conséquence d'un déplacement, « *la fin des voyages* » a changé. Il ne s'agit plus de recueillir des données sur des terres inconnues mais d'acquérir un prestige factice lié à l'initiative du voyage elle-même : « *C'est le fait de la tentative qui compte et non pas son objet.* » (p.10). Dans ce décalage de l'objet vers la tentative elle-même se glisse un peu du « mythe » selon Barthes, « métalangage » où le message n'est plus dans l'énoncé mais dans une signification globale connotée. Pour Vincent Debaene, « *Dans Tristes tropiques, Lévi-Strauss ne se contente pas, en effet de condamner l'indigence des conférences de « Connaissances du monde » ; il prétend également comprendre en ethnologue les ressorts sociaux du succès que rencontrent ces causeries consacrées aux « Massai buveurs de sang » ou aux « Louchai coupeurs de têtes ». [...] il en vient à dénoncer cette « mythologie » du voyageur et ce sensationnalisme qui serait bon enfant s'il ne participait d'une mystification plus générale à fonction proprement idéologique.*⁸² » (Debaene, 2010 : 454).

⁸² Debaene, Vincent. *L'Adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature*. P. 454.

En faisant un parallèle avec les rites d'initiation des tribus d'Amérique du Nord, Lévi-Strauss démontre que l'engouement du public pour les récits d'explorateurs revêt une fonction intrinsèque au groupe. En fait, pour lui, de tels récits visent à masquer l'entreprise de destruction menée par la civilisation occidentale à l'encontre des différentes cultures du monde⁸³.

Comme chez Leiris, le récit de l'expérience ethnographique est structuré par la figure paradoxale du doute qui est omniprésente et qui constitue même le point de départ de l'écriture du texte. Les premières pages de *Tristes tropiques* sont ainsi significatives d'une image multiple de l'auteur Lévi-Strauss qui place son récit sous le signe du questionnement de l'écriture du voyage :

« Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas sa place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe [...] »
(*Tristes tropiques*. P.9)

Corrélié à la figure du doute, l'objectif de Lévi-Strauss est de démontrer de façon paradoxale que son récit de voyage n'est justement pas un récit de voyage. Pour cela, il élabore dès le départ un extrait de faux récit de voyage afin de donner un exemple de ce qu'il ne faut pas écrire, « *cette scorie de la mémoire* » :

« A 5h30 du matin, nous entrons en rade de Recife tandis que piaillaient les mouettes et qu' une flotille de marchands de fruits exotiques se pressait le long de la coque » (*Tristes tropiques*. P.9)

⁸³ Debaene, Vincent. . *L'Adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature*. P. 455.

L'usage de cette fausse citation s'inscrit dans la thématique de dénonciation de l'illusion exotique et se décline, au fil du texte, tantôt sur un mode ironique tantôt pathétique. Elle est en liaison directe avec la déclaration inaugurale de la haine des voyages : l'aventure est une « *corvée* » et la vie de l'ethnographe sur le terrain est essentiellement empreinte d'ennui et de désagréments sans aucun rapport avec la connaissance qu'il est venu chercher. En fait le voyage n'a de prestige que pour celui qui ne l'a pas vécu. Cependant cette fausse citation initiale est moins une réflexion sur le contenu des voyages qu'une interrogation sur les récits que l'on en fait. La fonction auteur dans le premier chapitre - qui non sans ironie s'intitule « *départ* » alors qu'il est écrit au retour du voyage - met en évidence le refus de raconter les « *détails insipides* », les « *événements insignifiants* » mais il ne s'agit pas de soustraire le récit à la subjectivité mais plutôt de le mettre hors de portée de la pure contingence :

« Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait considérer comme l'aspect négatif de notre métier. Les vérités que nous allons chercher si loin n'ont de valeur que dépouillées de cette gangue. » (*Tristes tropiques*. P.9)

Parallèlement à André Breton qui refuse dans le *Manifeste du surréalisme*, le caractère arbitraire de l'attitude réaliste qui caractérise alors le roman, Lévi-Strauss dénonce l'arbitraire du récit de voyage. En fait, les récits d'explorateurs font apparaître comme une nécessité signifiante l'enchaînement des jours et des étapes. Ils créent l'illusion d'un voyage où la vie se déroule comme une fiction. Le fonctionnement du « je » qui, dans le premier chapitre, construit la dénonciation de l'illusion exotique du voyage d'exploration met également en évidence que l'ordre du récit est un des lieux où l'auteur peut élaborer une autre écriture du voyage que celle des récits exotiques. La dénonciation par le « je » de *Tristes tropiques* de l'illusion de la vérité du terrain ethnographique est aussi, du point de vue de la théorie anthropologique, un renoncement à la perspective phénoménologique. Le terrain ne peut plus constituer ce « degré zéro » de l'enquête conçu comme une expérience primitive de perception qui, rendue à sa nudité et réduite à ses principes,

sert de base à la construction du savoir⁸⁴. Ce renoncement se double du renoncement de la mythologie de l'ethnographe glorieux transformé en « déraciné, chronique ». Ainsi, le fonctionnement de l'auteur, qui place le texte dès le début sous le signe du doute et de la dénonciation, instaure un rapport d'autorité qui va consister à détruire au fil du texte l'écriture du voyage fondée sur l'illusion exotique.

2.1.6 Jean Malaurie et Jocelyn Bonnerave : l'écriture du « je » voyageur comme lien pour partager une expérience.

Jean Malaurie choisit de fonder en 1955 une collection éditoriale résolument basée sur le partage d'une expérience humaine à travers des textes de voyage où l'humain - et non l'exotisme - occupe le premier plan. Ainsi, *Tristes tropiques* dénonçant l'illusion exotique est le premier ouvrage de la collection. *Terre Humaine* s'inscrit fondamentalement dans une conception universelle du savoir où les disciplines s'enrichissent mutuellement dans une approche générale et complexe de la pensée. Pour Jean Malaurie « à un certain âge de la recherche en sciences sociales, l'approche doit être globale⁸⁵ ». Les titres de la collection mêlent des données brutes, des informations documentaires (tableaux, chiffres, carnet d'observation) à des informations visant la vulgarisation puisque Malaurie affiche clairement une ambition de vulgarisation scientifique, pour lui il s'agit notamment de convaincre le public qu'il peut tout comprendre :

« comprendre, en particulier, ce qu'écrivent des auteurs réputés comme des grands penseurs. A condition bien sûr que ces derniers acceptent, comme *Terre Humaine* le leur demande, de transmettre le meilleur de leur travail à d'autres qu'à leurs collègues ou à leurs disciples⁸⁶. »

⁸⁴ Imbert, Claude. *Lévi-Strauss : le passage du Nord-Ouest*. Editions de L'Herne, 2008.

⁸⁵ Bibliothèque Nationale de France. *Terre Humaine : Cinquante ans d'une collection : Entretien avec Jean Malaurie*. P.43.

⁸⁶ Bibliothèque Nationale de France. *Terre Humaine : Cinquante ans d'une collection : Entretien avec Jean Malaurie*. P.45.

Jean Malaurie à la fois géographe, ethnologue et historien inscrit donc ses textes dans un désir de partage d'une expérience scientifique humaine avec d'autres hommes. Ainsi dans les avant-propos successifs de *Les derniers rois de Thulé* de janvier 1954, septembre 1975 et mai 1988 la façon dont s'exprime l'auteur est significative d'un fonctionnement du « je » qui se retrouve dans l'ensemble des textes de Malaurie. Il s'agit toujours de l'expérience d'un « je » en lien avec d'autres hommes :

« Par-delà un témoignage, un des buts de ce livre est de s'interroger sur l'avenir des Esquimaux Polaires de Thulé.

J'espère avoir souligné – car c'est l'essentiel- la vitalité de la société de la côte sud-ouest et est-groenlandaise [...] » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 11)

En septembre 1975, Malaurie établit un lien entre le passé et le présent afin de donner du sens dans l'actualité, à son texte écrit vingt ans plus tôt. Ce lien passe par la culture des esquimaux où le passé est comme anéanti dans un présent infini.

« Ayant vécu un moment capital de la longue histoire d'un peuple exemplaire, c'est volontairement que je suis revenu à ces *Derniers Rois de Thulé* qui, au moment où je les avais écrits, m'avaient paru comme achevés. [...]

Ces années continuent de vivre en moi, non comme un souvenir qui s'estompe mais comme un temps qui se rapproche. Et il en est de même pour les Esquimaux Polaires que j'ai maintes fois visités depuis 1951. De par le fait même que ces hommes –surtout les plus vieux- sont sans écriture, le passé est en eux comme retenu avec une rare précision afin de ne pas être oublié. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 13)

Dans l'avant-propos de mai 1988, Malaurie insiste sur la dimension humaine fondamentale qui permet le partage de l'expérience du voyage dans une perspective historique :

« Ne pas fermer définitivement ce livre, le considérer comme vivant, en phase avec l'histoire. Je ne puis m'empêcher de garder, dans cette société symbolique au faite du monde, un œil et une présence. Est-ce parce que je m'y suis fait, comme à mon insu, de si proches amis et des ancêtres ? Lors de mes missions

nord-canadiennes, alaskiennes et sibériennes, les chasseurs nord-groenlandais m'ont toujours servi de référence, tel un peuple phare. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 14)

Dans ces trois extraits, le « je » est toujours associé aux hommes qui ont partagé l'expérience de la mission scientifique. Cette spécificité se retrouve dans *Les derniers rois de Thulé* où le pronom personnel « je » est utilisé essentiellement pour signifier le contact établi avec les autres hommes. Ainsi la première utilisation du « je » est liée à la rencontre avec un vieil ami groenlandais,

« Je suis entraîné dans la maison de l'ingénieur O., un ami de vieille date » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 24)

ou pour entrer en contact avec des ouvriers danois

« en entrant chez un contremaître, je découvre dans un intérieur impersonnel un groupe d'ouvriers exclusivement danois ». (*Les derniers rois de Thulé*. P.26)

Même si au début il ne s'agit pas encore de rencontre avec les Esquimaux, le « je » est cependant systématiquement utilisé pour établir des relations avec l'autre.

Dans les carnets de terrain de Jocelyn Bonnerave, le « je » est aussi toujours un « je » en interaction avec d'autres personnes :

« 21/09.

J'ai rendez-vous avec Fred pour le voir diriger son « ensemble ». J'arrive à l'heure, impatient j'entends de la musique dans le « Concert Hall » de Mills, je suis enfin là... et je scrute les gens à la recherche de son visage... personne. [...] Je reste. J'écoute l'ensemble de Fred sans Fred » (Carnet de terrain n°3. P.5)

Et en deuxième page, « *A la sortie, en attendant le bus, je discute enfin avec les musiciens* » (p.6). Le « je » se constitue une identité d'observateur avec la volonté de comprendre comment il est possible de partager des connaissances musicales :

« Je gagne l'autorisation explicite que je recherchais : me faire admettre à son séminaire de composition.

J'observe un moment son cahier d'images.

Il me parle des différences de jeu entre musiciens, notamment techniques et m'explique qu'il a commencé par tous les placer sur un pied d'égalité en interdisant le recours aux instruments pendant les premières séances. Voix, gestes uniquement (du théâtre dit-il) : pensée d'un parcours pédagogique. »
(Carnet de terrain n°3. P.12)

Le « je » observe et dialogue avec Fred Frith afin de comprendre comment s'organise le séminaire de composition musicale. Il n'est pas observateur passif et l'écriture fait surgir le questionnement du scientifique qui tente de comprendre les « phénomène observé » afin de formuler un savoir qui pourra être partagé. Le fonctionnement du « je » dans le carnet de terrain est donc essentiellement un « je » scientifique qui se positionne, avec humour, comme anthropologue

« Je me présente comme anthropologue, rappelant que ce genre de chercheur s'intéresse aux sauvages et expliquant que Fred est tout simplement mon sauvage à moi et qu'ils sont le village primitif autour de lui. Tout le monde rigole. »
(Carnet de terrain n°3. P.23)

L'étude de la première personne dans le carnet de terrain démontre la construction d'une autorité émanant de l'anthropologue et met en évidence la construction de « l'anthropologue comme auteur ⁸⁷ », expression empruntée à l'anthropologue Clifford Geertz. Dans son travail de définition, Geertz s'appuie d'ailleurs en premier lieu sur Michel Foucault et notamment sur l'idée que l'auteur est essentiellement un « fondateur de discursivité » d'un genre particulier ayant « crée des possibilités infinies de discours ». Pour Clifford Geertz, l'auteur de sciences sociales doit parvenir à réduire l'éloignement géographique et culturel entre le lieu de la narration et celui de la lecture, en persuadant son lecteur que s'il avait été « là-bas » il aurait eu le même regard et la même analyse que l'anthropologue. Dans cette optique,

⁸⁷ Geertz, Clifford. *Works and Lives : the anthropologist as author*. Polity Press : 1988.

l'anthropologue est nécessairement metteur en scène de relations sociales⁸⁸. L'étude de l'utilisation de la première personne du singulier chez Jean Malaurie et Jocelyn Bonnerave met en évidence le rôle de « metteur en scène de relations sociales » de l'ethnologue dans un souci de partage du savoir. Par l'écriture du carnet de voyage, le scientifique fait rejouer la scène observée et en même temps permet au lecteur d'appréhender un savoir au fur et à mesure qu'il reconstruit la réalité du terrain. Ainsi, envisager l'ethnologue comme un auteur c'est dans un même temps s'intéresser aux conditions de production du savoir scientifique. Dans le carnet de terrain, l'ethnologue écrit les chemins qu'emprunte sa réflexion : il est le lieu où la réflexion scientifique se met en place :

« Si on accepte et la terminologie de Chomsky et son adaptation à la musique on peut dire que j'ai étudié jusqu'ici les compétences requises chez les musiciens [...] : une musique européenne hésitant de près ou de loin du jazz et/ou de la musique contemporaine, requérant à la fois l'habileté à organiser un matériau musical en amont de la performance (à le planifier par composition écrite ou orale) et pendant la performance (à l'improviser). [...] Ce que je vois ici à Mills, c'est le processus d'assimilation de ces compétences par des musiciens souvent jeunes mais toujours présents dans la volonté de progresser[...] » (Carnet de terrain n°3. P. 103-104).

Le fonctionnement du « je », dans l'extrait ci-dessus, met en scène la réflexion de l'anthropologue sur ce qu'il observe, il fait apparaître le processus de construction du savoir qui passe à la fois par la reconstruction des séances d'observation participante et par la réflexion en apparence plus distanciée sur ce qui est observé. La mise à distance passe par l'écriture qui permet à l'anthropologue de faire le point sur ses observations et sa réflexion théorique. Ainsi certains passages du carnet mettent en scène une pensée entrain de se construire. Ces « moments » peuvent être compris comme des temps de partage d'un savoir entrain de se construire. Pour schématiser, il s'agit de mieux comprendre les savoirs mis en jeu dans les observations afin de mieux les identifier pour mieux les partager. Le « je » en interaction permanente

⁸⁸ Geertz, Clifford. *Ici et là-bas*. P.12.

occupe donc une position essentielle dans l'éventuelle possibilité d'un partage des savoirs observés pendant le voyage scientifique.

2.2 Auteur et Pouvoir : relations à l'Autorité

L'étude du fonctionnement de la première personne du singulier « je », dans les documents de voyages scientifiques de notre corpus met en évidence une figure multiple de l'auteur qui tisse des formes d'autorité internes au sein même des différents textes. Le mode d'intervention du « je » dans le texte détermine la construction d'une forme d'autorité qui imprègne l'ensemble du texte. Cependant, dans les documents de voyages étudiés, on peut noter que s'exerce aussi sur le texte une autorité externe en liaison notamment avec l'exercice du Pouvoir. L'auteur, dans ses différentes dimensions, n'est pas seul à influencer le document, des contraintes extérieures pèsent sur l'écriture des récits de voyages.

2.2.1 Les lettres d'instructions du pouvoir

Les guerres de religion sont à l'origine du départ en voyage de Jean de Léry, le pouvoir religieux exerce donc une forme de contrainte sur le texte qui est teinté de protestantisme. Cependant, le document de voyage que constitue le texte de Jean de Léry ne comporte pas d'instructions officielles clairement formulées comme c'est le cas pour Bougainville. La flotte du chevalier Louis-Antoine de Bougainville appareille à la même époque que celle de l'Anglais Wallis. Le roi Louis XV favorise avec son ministre des Affaires Etrangères Choiseul, la mise en place de l'expédition de l'exploration du monde qui est au départ motivée par la création d'une colonie aux îles Falkland. Pour explorer les terres australes, Bougainville propose d'agir en deux étapes : dans un premier temps, établir aux Malouines, nommées plus tard îles Falkland par les Anglais, une base solide afin, dans un deuxième temps, de partir explorer le Pacifique Sud. Cependant les finances du royaume français ne permettent pas de faire face aux dépenses nécessaires pour mettre en œuvre le projet de Bougainville. Afin de pallier les difficultés de financement de l'expédition pour

l'occupation des îles Falkland, le ministre des Affaires Etrangères Choiseul facilite la création d'une compagnie qui complète le budget de la mission. En septembre 1763, Bougainville appareille de Saint-Malo. Au mois de février suivant, il débarque aux îles Falkland et en prend possession. L'Angleterre envoie alors une escadre sur ces terres que les explorateurs anglais revendiquent. Les Espagnols, quant à eux, estiment que ces îles font partie de l'Amérique du Sud et sont donc espagnoles. Après de longues négociations menées à Madrid, Bougainville doit restituer l'archipel à l'Espagne. De retour en France, l'explorateur demande au roi la permission de poursuivre l'expédition dans le Pacifique en partant des Malouines.

« Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; et son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus l'ordre d'aller remettre nos établissements aux Espagnols, et de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques. »
(*Voyage autour du monde*. P.21)

Sur l'ordre du roi de France, Bougainville, après avoir restitué les Malouines aux Espagnols, poursuit sa mission d'exploration du Pacifique Sud. Le 26 octobre 1766, Louis XV signe, en ce sens, une lettre d'instructions destinée à Bougainville :

« Mémoire du Roi pour servir d'instruction au s. de Bougainville, colonel d'infanterie et capitaine de vaisseau pour la campagne, sur les opérations qu'il va faire.

S.M. ayant fait armer au port de Nantes la frégate la *Boudeuse* et la flûte l'*Etoile* au port de Rochefort pour se rendre aux îles Malouines, elle a confié au s. de Bougainville le commandement de la frégate la *Boudeuse* qui doit partir la première. L'intention de S.M. est qu'en partant de Nantes le s. de Bougainville se rende à la rivière de la Plata pour y joindre deux frégates que S.M. Catholique a fait partir de ses ports d'Europe et qui doivent l'attendre dans ladite rivière.

Lorsqu'il aura joint les deux frégates espagnoles, il les conduira aux Malouines et il remettra ces îles aux officiers de S.M. Catholique conformément aux ordres qui en ont été adressés au commandement français desdites îles et dont il sera remis un double au s. de Bougainville. [...] Après que le s. de Bougainville aura

mis les Espagnols en possession des îles Malouines et la flûte s'y sera rendue à ses ordres, il en partira avec ces deux bâtiments et fera route pour la Chine par la mer du Sud. » (*Voyage autour du monde*. P.VIII)

Il est évident que ces instructions exercent une contrainte sur l'écriture du document du voyage qui devient une forme de réponse aux exigences du roi. Dans la lettre, les objectifs de la mission sont clairement définis :

« En traversant pour se rendre en Chine, il reconnaîtra dans l'océan Pacifique [...] les terres gisantes entre les Indes et la côte occidentale de l'Amérique. [...] comme aucune nation européenne n'a ni établissement ni droit sur ces terres, il ne peut être que très avantageux pour la France de les reconnaître est surtout d'en prendre possession [...] Aussitôt que le s. de Bougainville aura atterré dans ces lieux inconnus, il aura soin de faire planter en différents endroits des poteaux aux armes de France et d'en dresser des actes de prises de possession au nom de Sa Majesté, sans cependant y laisser personne pour y former des établissements et il rapportera les procès-verbaux qu'il en aura dressé. » (*Voyage autour du monde*. P.IX)

Les actes de prise de possession des lieux rythment le récit de voyage de Bougainville. La première action consiste, lors de la découverte d'une terre jusqu'alors inconnue, à donner un nom au lieu afin de se l'appropriier comme dans les exemples ci-dessous :

« Nous appelâmes ce cap après lequel nous avions si longtemps aspiré, le cap de la Délivrance, et le golfe ont il fait la pointe orientale, le golfe de *la Louisiade*. C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. » (*Voyage autour du monde*. P.197)

Les noms des lieux font souvent référence à l'autorité politique, le pouvoir s'affirme ainsi dans l'inscription dans l'espace comme une trace textuelle de l'appropriation :

« Nous avons nommé la rivière et l'anse d'où sont sortis ces braves insulaires, la rivière des *Guerriers* ; l'île entière et la baie, île et baie de *Choiseul*. » (*Voyage autour du monde*. P.203)

Ce mode d'appropriation des lieux peut être mis en parallèle avec les énoncés performatifs mis en évidence par le philosophe anglais Austin. Pour lui certains énoncés constituent intrinsèquement l'acte qu'ils désignent « *Je propose de l'appeler une phrase performative ou une énonciation performative ou – par souci de brièveté- un « performatif ».* Le terme « performatif » sera utilisé dans une grande variété de cas et de constructions (tous apparentés), à peu près comme l'est le terme « impératif ». Ce nom dérive, bien sûr, du verbe [anglais] *perform*, verbe qu'on emploie d'ordinaire avec le substantif « action : il indique que produire l'énonciation est exécuter une action (on ne considère pas, habituellement, cette production-là comme ne faisant que dire quelque chose).⁸⁹ » (Austin, 1970 : 41-42)

Dans le récit de voyage de Bougainville, l'expression « nous avons nommé » qui constitue un leitmotiv tout au long du compte-rendu du voyage, peut être considérée comme une forme d'énonciation performative dans la mesure où le fait de donner un nom à un lieu correspond à une action d'appropriation du lieu qui fait écho à la lettre d'instructions du roi. La « performance » de l'expression « *nous avons nommé* » est pertinente justement parce que, dans la lettre d'instruction, le roi a désigné Bougainville pour réaliser ces actes de prises de possession. L'autorité du roi est déléguée à Bougainville qui prend possession, au nom du roi, en « baptisant » de façon symbolique les terres jusqu'alors inconnues. Le fait d'écrire dans le journal de voyage ces moments de désignation des lieux peut être envisagé comme une première légitimation du droit de propriété (le roi est propriétaire des terres que Bougainville découvre et nomme) qui prend une forme officielle, comme le souligne la lettre d'instructions de Louis XV, dans la rédaction de « procès-verbaux » qui constitue un objectif majeur de la mission d'exploration.

L'autorité du roi est également très présente dans le récit de voyage de Jean-François Lapérouse mais selon des modalités différentes. La mission de Lapérouse, indépendamment de son programme scientifique qui vise à compléter les

⁸⁹ Austin, John Langshaw (1970). *Quand dire, c'est faire*. P.41-42.

observations de l'explorateur anglais James Cook dans le Pacifique⁹⁰, a pour objectif la reconnaissance de la côte américaine des côtes de l'Alaska et du Kamtchatka et l'étude d'un éventuel commerce de fourrures entre l'Amérique et la Chine. En Amérique il s'agit notamment de consolider la position franco-espagnole par l'accroissement des échanges entre la France et la jeune République. Les instructions de Lapérouse, rédigées par Louis XVI avec la collaboration de Fleurieu sont formelles sur ce point. L'objectif principal est de reconnaître la côte entre l'Alaska et les territoires soumis à l'influence de l'Espagne et d'établir la route des échanges avec l'Extrême-Orient, y compris la Sibérie et le Kamtchatka. Une fois cet objectif atteint, il s'agit de poursuivre l'exploration du Pacifique après avoir observé les opérations des Anglais en Australie. Louis XVI stipule dans ses instructions de voyage :

« Si, comme on a droit de l'attendre du zèle et de l'habileté du commandant de l'expédition, tous les objets indiqués dans ses instructions ont été remplis, le voyage de M. de La Pérouse ne laissera plus aux navigateurs qui voudront tenter des découvertes, que le mérite de nous donner des détails plus circonstanciés sur quelques positions du globe. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. P.XXX)

Le Siècle des Lumières marque un changement profond dans la pratique des voyages d'exploration et donne naissance aux expéditions à visées scientifiques. Jusqu'alors, les entreprises marines n'avaient que peu intéressées les pouvoirs politiques, l'initiative privée demeurant prédominante. Les choses changent lorsque les souverains d'Europe se mettent à participer de plus en plus activement à la mise en oeuvre des voyages d'exploration scientifique comme c'est le cas pour l'expédition de La Pérouse. La philosophie rationaliste, l'attrait vis à vis de la science et la volonté de connaissance encyclopédique des Lumières ont fortement encouragé les voyages d'exploration dans l'Océan Pacifique au XVIII^e siècle. Au début de ce siècle, cet

⁹⁰ L'expédition de Lapérouse est complémentaire du troisième voyage de Cook comme le premier voyage de Cook l'était lui-même de tour du monde de Bougainville.

océan reste à explorer. Seules les côtes du Vieux Monde et du Nouveau Monde sont connues. Parmi les principales expéditions qui se succèdent, les plus importantes ont lieu dans la seconde moitié du siècle. Organisées et financées par les monarchies éclairées de France et d'Angleterre, elles permettent d'immenses progrès en cartographie maritime et en sciences naturelles. Le roi Louis XVI s'implique ainsi personnellement dans la préparation de l'expédition de La Pérouse en rédigeant deux cents pages d'instructions et d'objectifs scientifiques, économiques et politiques pour les responsables et les scientifiques de l'expédition qu'il désigne. La monarchie organise et finance minutieusement l'expédition afin d'en assurer le succès. Les navires embarquent une importante bibliothèque et les meilleurs instruments scientifiques disponibles.

Les instructions sont rassemblées dans le *Mémoire des instructions du roi au sieur de Lapérouse*, rédigé sous la direction du maréchal de Castries, il s'agit notamment pour Lapérouse de faire :

« [...] avec prudence toutes les recherches qui pourront le mettre en état de faire connaître avec quelques détail, la nature et l'étendue du commerce de chaque nation, les forces de terre et de mer que chacune y entretient, les relations d'intérêt ou d'amitié qui peuvent exister entre chacune d'elles et les chefs et naturels des pays où elles ont des établissements, et généralement tout ce qui peut intéresser la politique et le commerce. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. P.XVI-XVII)

Les recommandations de « prudence » jalonnent le texte des instructions. Le mémoire se termine sur ces mots :

« Sa Majesté regarderait comme un des succès les plus heureux de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. P.XV)

Le roi Louis XVI laisse poindre l'espoir que cette longue expédition ne soit pas ternie par la maladie et l'incompréhension des peuples rencontrés, il recommande dans son mémoire :

« [Lapérouse] prescrira à tous les gens de l'équipage de vivre en bonne intelligence avec les naturels [...] il leur défendra, sous les peines les plus rigoureuses, de jamais employer la force pour enlever aux habitants ce que ceux-ci refuseroient de céder volontairement [...] [il s'occupera] avec zèle et intérêt de tout ce qui peut améliorer leur condition, en procurant à leur pays les légumes, les fruits et les plantes utiles d'Europe ; en leur enseignant la manière utile de les semer et de les cultiver [...] il ne recourra aux armes qu'à la dernière extrémité, seulement pour sa défense, et dans les occasions où tout ménagement compromettrait décidément la sûreté des bâtiments et la vie des Français dont la conservation lui est confiée. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. P.XX)

Les recommandations du roi vont influencer le discours du voyage de Lapérouse dans la mesure où l'explorateur tente de suivre au plus près les instructions du roi. Ainsi, le 13 juillet 1786, à Port-aux-Français, se déroule la première tragédie du voyage de Lapérouse. Deux grands canots partis sonder l'embouchure de la baie sont projetés sur les brisants. Lapérouse décide alors d'attendre quelques jours dans l'espoir que les naufragés soient rejetés sur la côte.

« [...] l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde ; mais le retour de nos canots et chaloupes détruit cette illusion et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très imparfaitement. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. P.112)

Il finit par lever l'ancre le 30 juillet après avoir érigé un monument à la mémoire des disparus sur lequel figure l'inscription suivante :

« A l'entrée du port ont péri vingt et un braves marins ; qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. P.113)

Les instructions remises à Lapérouse au nom du roi sont complétées par les recommandations formulées par l'Académie des sciences et la Société royale de

Médecine⁹¹. L'influence de la philosophie des Lumières et des sociétés savantes contribue de manière significative à attirer l'attention des gouvernements sur les lacunes en matière de connaissances géographiques et scientifiques, ainsi que sur les opportunités politiques et économiques que peuvent procurer l'exploration de l'Océan. La rivalité entre les deux principales nations, la France et l'Angleterre, ayant contribué à l'exploration de cette partie du monde, a en effet joué un rôle majeur dans la reprise des voyages d'exploration. Désormais ce sont les gouvernements qui prennent en charge l'organisation et le financement des expéditions. Les marins et savants embarqués reçoivent des instructions de plus en plus précises, principalement émises par les académies et sociétés savantes⁹². Notamment en matière d'hygiène, la Société royale de médecine demande à Lapérouse de :

« Faire visiter et aérer, pendant ses séjours dans les ports, les parties de ces vivres qui annonceraient un principe d'altération [...] et il s'occupera essentiellement de toutes les ressources qui pourront se présenter dans les différentes relâches, pour procurer [...] du poisson frais à ses équipages et [...] renouveler ses salaisons. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*, P.XIX)

Secondé par le médecin Rollin, il s'efforcera de faire respecter les recommandations suivantes :

« Il fera usage de tous les moyens connus tels que les ventilateurs, les fumigations, les parfums, pour renouveler et purifier l'air de la cale et de l'entrepont. Il fera tous les jours, s'il se peut, exposer à l'air libre les hamacs et les hardes de l'équipage. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*, P.XIX)

⁹¹ Comme le note Pierre-Jacques Charliat dans *Les Explorateurs : des pharaons à Paul-Emile Victor* (p. 729) les instructions remises à Lapérouse et les recommandations de l'Académie des sciences et de la Société royale de Médecine formaient un volume in-4° de 500 pages.

⁹² A ce propos on peut se référer à l'étude de Catherine Vadon maître de conférence au Muséum d'histoire naturelle de Paris qui s'est intéressée à *L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum d'histoire naturelle* dans l'ouvrage dirigée par Demeulenaere-Douyère, Christiane. *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*. Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2008. P.379-405.

Des formes d'autorités multiples pèsent donc sur l'écriture du journal de voyage de Lapérouse qui le rédige en fonction des diverses instructions et recommandations qu'il doit suivre. Ce document de voyage peut donc aussi être envisagé comme traces de formes d'autorités institutionnelles.

L'anthropologue américain Paul Rabinow (2006) s'est intéressé à l'influence exercée par la Société des observateurs de l'homme sur le processus de représentation des connaissances en France. En s'appuyant sur l'analyse du savoir de Foucault, il souhaite notamment mettre en évidence que « *La modernité, l'ère de l'Homme, a commencé quand les représentations ont cessé d'offrir une grille assez sûre pour la connaissance des choses. Elle s'est signalée, non par le fait d'avoir voulu appliquer à l'étude de l'homme des méthodes objectives – ce projet avait déjà une longue histoire-, non par ses efforts pour parvenir à une connaissance claire et distincte à travers une analyse du sujet, « mais bien le jour où s'est constitué un doublet empirico-transcendantal qu'on a appelé l'homme. » « L'homme apparaît » comme « objet pour un savoir et comme « sujet qui connaît ». ⁹³* » (Rabinow, 2006)

La Société des observateurs de l'homme est fondée au début de la période napoléonienne en décembre 1779 dans la perspective, conformément à l'esprit des Lumières, d'étudier l'homme, son existence morale, physique et intellectuelle, afin d'accélérer la marche du progrès et d'accroître le bonheur des hommes⁹⁴. La Société compte des savants et des penseurs reconnus : des biologistes (Cuvier, Lamarck, Jussieu et Geoffroy de Saint-Hilaire), des médecins (Cabanis et Pinel), des explorateurs (Bougainville), des linguistes et des philosophes (Destutt de Tracy et Joseph-Marie de Gérando). Son programme affiche une dimension totalisatrice, une tentative d'embrasser l'ensemble du savoir. Cette Société exerce une autorité notable sur le journal du voyage de Nicolas Baudin. Le rôle des académies et sociétés savantes est de plus en plus important, à la fois comme commanditaires et comme

⁹³ Rabinow, Paul. *Une France si moderne : naissance du social 1800-1950*. P. 40. Paul Rabinow cite Michel Foucault, *Les mots et les choses*. P.323-330.

⁹⁴ Rabinow, Paul. *Op. Cit.* P. 42.

organisatrices des expéditions, généralement avec le soutien matériel de l'amirauté nationale. Les sociétés savantes précisent les méthodes à utiliser, les données et échantillons à recueillir en fonction de leur centre d'intérêt. Elles fournissent des recommandations techniques pour la bonne conservation des spécimens. Ces conseils aux voyageurs ont pour objectif de rationaliser les observations réalisées sur le terrain afin de permettre leur exploitation scientifique. Ils sont compilés dans des guides et manuels pratiques. La méthodologie décrite dans ces imprimés intègre les progrès techniques successifs. Ils préconisent l'utilisation d'outils et de techniques scientifiques aux relevés de terrain, notamment par le biais de la publication de leurs résultats. Les instructions émanent à la fois des naturalistes comme Linné et Buffon, des institutions comme le Muséum d'Histoire Naturelle, l'Académie des Sciences ou la Société Royale de Médecine. Elles sont aussi émises par le gouvernement pour des intérêts d'ordre politiques ou commerciaux. Les priorités sont consacrées à la recherche scientifique. Ces instructions portent sur le recueil des données, des échantillons et donnent des conseils sur le transport des produits. Les échantillons à ramener, les témoignages à rapporter sont des tâches dévolues aux voyageurs de plus en plus régulièrement accompagnés par des savants. Lorelai Kury⁹⁵ (1998) souligne que ces témoignages au sens large servent de base de travail pour les scientifiques français à la fois dans les institutions de recherche, notamment dans le domaine de la minéralogie ou de la zoologie, et dans les jardins botaniques où les recherches sont orientées vers la conservation et l'exploitation des produits exotiques. Il s'agit de constituer tout un réseau entre diverses régions du globe et d'organiser les échanges de plantes et d'animaux.

Pour contrer la mainmise de l'Angleterre sur la côte Est de l'Australie, Bonaparte, Premier Consul, octroie de larges moyens à l'Institut National pour organiser une exploration géographique et scientifique des terres australes. En octobre 1800, sous le commandement de Nicolas Baudin, le *Géographe* et le *Naturaliste* partent du port du Havre. Napoléon, qui est lui-même membre de la classe des sciences

⁹⁵ Kury, Lorelai. Les instructions de voyages dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830). *Revue d'histoire des sciences*, janviers-mars 1998, tome 51, vol.1, p. 65-91.

mathématiques et physiques, s'adresse à la Société des observateurs de l'Homme pour participer à l'agenda scientifique de l'expédition. Ainsi l'écriture du voyage de Baudin se fait sous le joug d'une double autorité, l'autorité politique du Directoire et celle déléguée de la Société des observateurs de l'homme. Le Directoire décide l'exécution du voyage dans un arrêté du 1^{er} juillet et avise officiellement Jussieu, représentant la Société des observateurs de l'homme, le 7 juillet. Les professeurs du Muséum⁹⁶ d'histoire naturelle rédigent alors une liste d'instructions destinées à organiser le travail des naturalistes. Cette liste est composée de deux parties : une partie comprend des instructions générales, et une partie des instructions particulières destinées aux botanistes, au zoologiste, à l'anatomiste des animaux, au minéralogiste⁹⁷. En introduction de la liste d'instructions, Jussieu en signale l'objectif général :

« Les professeurs du Muséum qui ont proposé ce voyage au gouvernement, qui en ont rédigé le plan, qui en ont sollicité l'exécution, qui ont choisi la coopération du capitaine Baudin, sont en même temps chargés par le ministre de la Marine de rédiger pour tous un corps d'instruction qui les mette dans le cas de suivre chacun leur partie dans tous ces détails, de rien omettre de tout ce qui peut intéresser la science et son histoire, et de tirer le plus grand

⁹⁶ Lorelai Kury note qu'à la fin du XVIII^e siècle, le Museum de Paris recrute et instruit lui-même les naturalistes et les collectionneurs pour ses expéditions futures. En 1819, dans un but d'égalité sociale et sous l'impulsion du Ministère de l'Intérieur, le Museum crée l'Ecole des Voyageurs afin de former les futurs voyageurs-naturalistes. Les critères de recrutement reposent principalement sur les connaissances en histoire naturelle des candidats dans les domaines de la botanique, la zoologie et la minéralogie. Les cours sont assurés par les professeurs de l'institution. Les postulants sont en général jeunes et ont une formation scientifique préalable. Leur habilité au dessin, à la confection d'herbiers, à la préparation d'animaux ainsi que leurs connaissances à propos de l'envoi d'objets à longue distance sont pris en compte. On juge aussi leur constitution physique et leur caractère. Les candidats retenus perçoivent des traitements. Les premières missions sont décevantes en partie à cause du rôle joué par le Ministère de l'Intérieur qui envoie aussi sur le terrain ses propres naturalistes. Par la suite, essentiellement pour des raisons liées à la qualité des collections futures, les professeurs du Museum tenteront le plus possible d'éviter la confusion avec les expéditions commanditées par le Ministère de l'Intérieur. (KURY Lorelai. *L'école de jeunes naturalistes. Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*. Paris : L'Harmattan, 2001, p. 169-178.)

⁹⁷ Baudin, Nicolas. *Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique*. P. 32-36.

avantage de leur excursion savante. ». (*Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique*. P. 33).

Des scientifiques, des officiers et cinq artistes peintres dont Lesueur prennent part à l'expédition. La mauvaise conservation des aliments et des boissons, l'insuffisance de nourriture ainsi que le scorbut, la fièvre ou la dysenterie engendrent une forte mortalité parmi les membres de l'équipage. L'expédition qui dure trois années, explore toute la côte ouest de l'Australie et l'actuelle Tasmanie. Le journal du voyage est jalonné des lettres entre Nicolas Baudin et les différents représentants de l'autorité politique où transparait systématiquement le souci d'accomplir la mission et de respecter les instructions de départ. Ces lettres apparaissent comme le moyen d'assurer le suivi et donc le contrôle de l'expédition comme le montre cet échange de correspondance entre Nicolas Baudin et les Commissaires, représentants de l'Autorité politique :

« Le consul peut même vous rendre compte que nous passons aucun moment de la journée sans qu'il soit employé au plus grand succès de notre mission. [...] Toutes ces considérations et plus encore le plaisir de porter dans notre pays une collection digne du gouvernement et l'espoir qu'il en a conçu me décideraient de me rendre à Porto-Rico dès que le navire pourra prendre la mer. » (*Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique*. P. 380)

Baudin entretient aussi une correspondance régulière avec Jussieu afin de faire le point sur l'expédition scientifique :

« Citoyen, Je vous adresse ainsi qu'au Ministre de la Marine un état détaillé de tout ce que nous avons recueilli pendant le cours de l'an cinquième. Je pense que ce que nous avons actuellement en plantes vivantes est environ la moitié de ce que je compte rassembler d'ici notre départ [...] » (*Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique*. P. 330)

L'importance des échantillons récoltés et les observations réalisées font de cette expédition une réussite. En revanche, les disputes entre les savants et les membres de

l'équipage, la dissolution de la Société des observateurs de l'homme⁹⁸ ont contribué à faire que les résultats de la mission n'ont pas marqué précisément l'époque.

Les différentes expéditions dans le Pacifique se font écho selon les pays qui les commanditent et leurs objectifs, commerciaux, stratégiques, coloniaux ou scientifiques divergent selon les enjeux nationaux du pays. Comme le souligne l'historienne Hélène Blais dans le chapitre consacré aux itinéraires et instructions de voyage⁹⁹, les principaux demandeurs à l'initiative des expéditions sont le Ministère de la Marine et des Colonies ainsi que cinq grandes institutions de France. Il s'agit de l'Académie Royale des Sciences, l'Observatoire et le Bureau des Longitudes, le Muséum d'Histoire Naturelle, le Dépôt des Cartes et des Plans de la Marine et enfin la Société de Géographie. Elles organisent les voyages, élaborent les instructions, traitent l'information collectée en l'analysant puis la diffusent par le biais de revues, de récits. Le Ministère quant à lui a toute autorité sur les voyages. Il est le décideur, le financeur et l'éditeur des expéditions scientifiques. Hélène Blais a plus précisément étudié l'importance de l'académie des sciences dans l'organisation des voyages d'exploration français¹⁰⁰. Hélène Blais insiste sur le rôle de l'Académie des sciences dans la publication de l'information scientifique récoltée pendant les voyages. Elle souligne que l'Académie des Sciences exerce un contrôle ardu des expéditions par le biais d'une commission de savants reconnus qui vérifient les instructions, les calculs et émettent des vœux de publication. Ceux-ci sont transmis au Ministère de la Marine qui lui seul est décideur de l'édition dans un souci de

⁹⁸ Cette société laisse néanmoins une contribution durable sous forme de deux mémoires d'instructions destinés à orienter les recherches scientifiques des explorateurs. Il s'agit des *Considérations sur les méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* de Joseph-Marie de Gérando et des *Notes instructives sur les recherches à faire relativement aux différences anatomiques des diverses races d'hommes* de Georges Cuvier.

⁹⁹ Blais, Hélène. *Voyages au Grand Océan : Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*. CTHS, 2005. P. 53-83.

¹⁰⁰ Blais, Hélène. Le rôle de l'Académie des sciences dans les voyages d'exploration au XIXe siècle. *La revue pour l'histoire du CNRS*, mai 2004, n°10. [en ligne] mise à jour le 4 septembre 2007. [Consulté le 14 mars 2008].

<<http://histoirecnrs.revues.org/document587.html>>

monopole. Dans le même esprit, les explorateurs ont obligation de collaborer à la publication officielle et ces travaux sont propriété intellectuelle de la Marine. Le Ministère se charge également de la diffusion en répartissant les exemplaires qu'elle édite au sein de l'élite. Les ouvrages sont déposés tout de même dans les bibliothèques municipales et proposés à la vente pour toucher un public plus large, mais l'accès à ces publications reste restreint en raison du niveau de spécialisation du sujet et du prix de vente élevé. Parfois même, pour éviter cet écueil, des oeuvres de seconde main apparaissent ponctuellement en vulgarisant les ouvrages des officiers et permettant ainsi l'accès aux connaissances pour un plus grand nombre. De nombreuses revues savantes voient le jour, le Ministère édite une revue officielle, les *Annales maritimes et coloniales*, mais on peut trouver également le *Journal des voyages*, la *Revue des deux mondes*, le *Bulletin de la Société de Géographie* où il s'agit de faire un état sur l'avancement des voyages. Jusqu'à la première guerre mondiale, l'Académie des sciences joue un rôle moteur pour la recherche scientifique. Elle rassemble des savants de toutes les disciplines et se positionne dès sa fondation, en 1795, en commanditaire et organisatrice des voyages. Elle rédige des instructions, fixe un cadre scientifique aux voyageurs et joue aussi le rôle de centre de collecte et de diffusion des connaissances. La caution scientifique de l'Académie est très importante. Elle confère un caractère officiel au voyage et à ses publications. Des prix honorifiques et un éloge académique, au titre de l'exploit, de l'aspect quantitatif des observations ou du courage, sont attribués aux explorateurs. Cela leur assure une renommée sans égale. La politique des voyages ainsi instaurée n'est que le reflet de la volonté de l'Etat en matière de science et celui-ci, par le biais du Ministère de la Marine et des Colonies se réserve le droit d'intervenir et d'apposer son veto. Hélène Blais conclut en soulignant le fait que l'Académie participe à l'instrumentalisation par l'Etat de la science au service de l'expansion coloniale.

L'institutionnalisation des missions d'explorations transparaît dans l'écriture du voyage en instaurant une tension entre les imprévus du voyage et les objectifs fixés par les institutions. Les instructions du pouvoir politique contraignent donc les documents de voyages de Bougainville, Lapérouse et Baudin en construisant dans la

texture du document des formes d'autorités qui influent sur les savoirs mis en jeu dans ces textes.

Le journal de voyage de Jean- Baptiste Charcot offre un aperçu de la combinaison de plusieurs autorités institutionnelles qui vont influencer sur la teneur du document de voyage :

« Le Président de la République, M. E. Loubet, accepta de prendre l'Expédition sous son haut patronage, il ne cessa un instant de lui prodiguer la plus vive sympathie, et qu'il me permette de lui témoigner ma profonde et respectueuse reconnaissance.

L'Académie des Sciences examina, approuva notre projet et nous accorda son patronage, nous donnant également une subvention relativement élevée. La Société de Géographie et le Muséum nous patronnèrent, l'une souscrivant pour 5000 francs, et l'autre pour 3000 francs.

Le Bureau des Longitudes étudia avec soin le programme de nos études, nous aida de ses conseils et nous confia des instruments.

Le Ministre de la Marine, M. Pelletan, nous accueillit favorablement, nous promit cent tonnes de charbon et le prêt de divers instruments scientifiques. » (*Le Français au pôle Sud*. P.15)

Charcot emploie le terme de patronage pour désigner les liens qui l'unissent aux diverses autorités qui apportent leur participation à l'expédition. Le mot « patronage » signifie en effet clairement le soutien apporté par une personne puissante ou un organisme important, son emploi instaure donc des relations d'autorité entre Charcot et ses appuis officiels. Le commandant mentionne l'existence d'un « comité de patronage¹⁰¹ » qui fixe l'objectif général de la mission d'exploration en Antarctique :

« L'Expédition devra gagner la Terre de Feu et de là se diriger vers les Terres de Graham et d'Alexandre 1^{er}. [...] »

¹⁰¹ Charcot signale que ce comité est composé de MM. Gaudry, Grandidier, Bouquet de la Grye, Roux, Mascart, de Lapparent, Perrier, Giard, S.A.S. le prince de Monaco et que tous sont membres de l'Institut.

Cette expédition devra se livrer à des explorations sur le continent Antarctique et à des recherches scientifiques portant sur l'océanographie, la géographie, la physique du globe et toutes les branches de l'histoire naturelle. » (*Le Français au Pôle Sud*. P.14-15)

A côté du comité de patronage, Charcot mentionne les personnages importants qui ont permis la réalisation de l'expédition et qui ont notamment aidés à la réparation et à la préparation du navire en Argentine avant d'atteindre l'Antarctique :

« [...] je voudrais pouvoir citer les noms de tous nos bienfaiteurs devenus nos amis, mais, si ces lignes passent jamais sous leurs yeux, je désire qu'ils y voient le témoignage d'une affection et d'une reconnaissance qui ne se démentira jamais.

Cependant, je ne puis passer sous silence les noms de M. Vieugué, chargé d'affaires de la République Française, et ceux des frères Pérez, Fernando, Leopoldo et Manuel qui doivent rester attachés à l'Expédition. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 39)

Le 14 juillet est également l'occasion de rendre hommage dans le journal de voyage au président Loubet qui soutient l'expédition. Charcot note ainsi à cette date :

« A 8h du matin, dans une obscurité noire, froide et brumeuse, trois fois de suite, notre petit canon, le même qui à la même date, il y a deux ans, saluait notre fête nationale devant Jan Mayen, a tonné pendant que le grand pavois montait dans la mâture et que, cacophonie effroyable, gramophone et phonographe sur deux tons différents luttèrent de vitesse pour achever le premier la Marseillaise. Le poste était décoré avec des pavillons et au carré la photographie du président Loubet était encadrée d'un drapeau tricolore [...] A midi nouvelle salve et petit discours de circonstance, adressé à l'équipage réuni au carré. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 189)

La présence de la photographie associée aux coups de canon pour célébrer la fête nationale suffit à instaurer des relations d'autorité entre le politique, Charcot et son équipage. De retour à Buenos Aires, après l'expédition scientifique, Charcot et ses hommes sont accueillis en héros, le commandant note alors dans son journal :

« Une magnifique réception, à la fois officielle et populaire, disproportionnée à nos mérites, mais qui récompensait nos efforts, nous y attendait de la part des Argentins et de la collectivité française. [...] »

Enfin, quelques jours avant la date fixée pour notre départ, le ministre de la Marine proposa d'acheter mon bateau. C'était un hommage rendu à la construction française et j'acceptais. *Le Français* devint l'*Austral*, destiné au ravitaillement des observatoires météorologiques que la remarquable initiative de la République Argentine crée et entretient dans l'Antarctique » (*Le Français au pôle Sud*. P. 302)

La réception en Argentine marque le début de la série des hommages qui sont rendus à l'expédition de Charcot qui devient le symbole de la recherche scientifique française en Antarctique. Le rachat du navire d'expédition par le gouvernement argentin est symptomatique de la reconnaissance scientifique de l'ensemble de la mission en Antarctique.

« Au moment du départ, un honneur inattendu nous fut rendu. Le croiseur le Dupleix battant pavillon de l'amiral Boué de Lapeyrière était à quai et lorsque nous passâmes à le ranger, le pavillon national par trois fois s'abaissa tandis que la musique jouait la Marseillaise et que l'équipage à la bande poussait trois hourrahs pour l'Expédition antarctique française. C'était le premier hommage que nous rendait notre pays, le plus touchant, celui peut-être qui fit le plus battre nos cœurs. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 302)

Pour le commandant et son équipage, les cérémonies officielles s'enchaînent. Ces événements visent à promouvoir l'image de la France et de son gouvernement. Ainsi, lors du retour à Paris, les membres de l'expédition ont droit à une réception qui peut être envisagée comme une forme de construction de l'autorité scientifique. Charcot écrit :

« Nous n'étions pas en droit de nous attendre à la réception qui nous était ménagée et qui nous fit oublier toutes nos fatigues et tous nos sacrifices. Une foule d'amis et de maîtres se pressaient autour de nous, et, ayant à leur tête le Ministre de la Marine, M.G. Thomson, des représentants et des délégués de

l'Académie des Sciences, du Bureau des Longitudes, des Observatoires, de la Sorbonne, du Muséum, de l'Institut Pasteur, de la Société de Géographie, de la Faculté de Médecine, comprenant ce que la France a de plus illustre comme savants, nous attendaient pour nous féliciter. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 303).

Hommages, réceptions et cérémonies officielles participent à la reconnaissance officielle de l'expédition et à la construction d'une forme d'autorité scientifique institutionnelle. A son arrivée à Paris, le Ministre de la Marine remet à Charcot la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Sur la demande du chef de l'expédition tous les membres de l'Etat-Major ont également été nommés Chevaliers de la Légion d'honneur. Le Ministre de la Marine a donné, à titre exceptionnel la médaille d'honneur des marins du Commerce à tout l'équipage de l'expédition. Ainsi, les honneurs officiels en liaison avec l'autorité politique participent à la reconnaissance scientifique de la mission d'exploration en Antarctique, corrélé à la construction du prestige de la France, tout en conférant au commandant Charcot une autorité scientifique. Le journal de voyage met donc en jeu des formes d'autorités complexes liées au pouvoir politique qui participent à l'élaboration de l'autorité scientifique de la mission en Antarctique de Charcot.

2.2.2 Arseniev : un officier topographe sous l'autorité de l'armée russe.

Nous avons vu que Vladimir Arseniev se positionne dans le récit comme un militaire. Admis en septembre 1893 à l'école d'infanterie de Saint-Petersbourg, il suit l'enseignement de l'explorateur de l'Asie centrale, Mikhail Groum-Grijaïlo. Après ses séjours en garnison polonaise, il est affecté sur sa demande à Vladivostok et commence alors à réaliser des premières expéditions dans le sud du Primorié. Dans le même temps, le ministre des Finances Sergei Witte, après un voyage effectué en 1902 le long du transsibérien en Sibérie et en Extrême-Orient décide qu'il faut renforcer la colonisation dans ces régions. Il recommande alors l'exploration systématique de la taïga, vaste espace encore disponible pour accueillir les migrants. Dans la Province maritime, la priorité du peuplement concerne alors la région sud-

oussourienne et les abords du lac Khanka. Pendant la guerre russo-japonaise, Arseniev devient responsable du renseignement militaire à Vladivostok, il est alors contraint de renoncer à ses explorations. Après la guerre, il est affecté à Khabarovsk. Sur les recommandations de l'Association de l'Amour - société savante fondée en 1884 à Vladivostok pour promouvoir l'étude de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie de la région de l'Amour – il est présenté à Pavel Unterberger, gouverneur militaire puis gouverneur général de la région qui souhaite :

« renforcer les positions russes aussi bien sur la côte du Pacifique face au Japon que dans le bassin de l'Oussouri pour tenir compte de la poursuite du grand mouvement migratoire chinois en Mandchourie. » (*Dersou Ouzala*. P.10)

Arseniev est ainsi choisi pour mener trois expéditions d'exploration dans le Sihoté-Aline entre 1906 et 1909. *Aux confins de l'Amour* est publié dès 1910 au retour des expéditions - alors qu'Arseniev vient d'être nommé directeur du musée d'études régionales de Khabarovsk - sous formes de notes de voyages pour les lecteurs d'un journal de Khabarovsk. Il s'agit, avec le soutien de la Société russe de géographie, de faire connaître au public les carnets des expéditions scientifiques d'exploration.

« Jusqu'à l'arrivée des Russes, les Goldes étaient surtout en contact avec les Manchous auxquels ils versaient un tribut, le yassak, et qui venaient une ou deux fois par an apportant dans leurs grandes barques toutes sortes de marchandises échangées contre des fourrures. Tout était cher alors, en particulier les chaudrons de fer et les armes à feu. [...] Mais le plus étonnant c'est que les Goldes ont appris à boire du thé non des manchous mais des Russes. Auparavant ils ingurgitaient bien plus d'alcool qu'aujourd'hui, un alcool apporté par les Chinois de Chang-Chun. » (*Aux confins de l'Amour*. P.39)

Dans cet extrait, l'étude ethnographique d'Arseniev est contrainte par l'autorité russe dans la mesure où le récit rapporté du Golde présente de façon positive la colonisation russe en opposition à l'occupation, aux effets négatifs, des Chinois. Ainsi le gouverneur militaire exerce sur le texte scientifique une autorité indirecte qui donne une tonalité à l'ensemble du carnet. Il est le commanditaire à la fois des

expéditions et de la publication des carnets de notes d'Arseniev qu'il a nommé directeur du musée des études régionales. Les informations scientifiques recueillies par Arseniev peuvent donc être envisagées comme un instrument de promotion de l'autorité politique. Après la révolution d'octobre 1917, Arseniev ancien officier de l'armée impériale, est contraint de quitter Khabarovsk et s'installe alors à Vladivostok jusqu'en 1924 où avec l'aide du secrétaire de la Société de l'Amour il peut poursuivre ses recherches ethnographiques et écrire une version « romancée » de ses expéditions : *Dersou Ouzala*. En 1928, le journal du parti de Vladivostok publie une lettre de Maxime Gorki qui salue la valeur scientifique et la puissance littéraire du récit d'Arseniev qu'il compare à la fois à Brehm, voyageur et naturaliste allemand, et à Fenimore Cooper¹⁰². Cette lettre de Gorki peut être considérée comme la reconnaissance de l'autorité scientifique d'Arseniev par le régime communiste. Dans cette version réécrite des carnets on peut noter que les passages concernant les récits de chamans, qui sont un élément ethnographique important des carnets, n'ont pas été retenus dans *Dersou Ouzala*. Ainsi peut-on supposer qu'une forme d'autorité s'est exercée sur le texte pour effacer les passages qui ne correspondent pas à l'idéologie communiste.

A partir de 1926, Arseniev est accusé d'avoir tenu des propos hostiles au régime soviétique autour d'un feu de camp lors d'une expédition. Il meurt en 1930 avant d'être arrêté pour espionnage. Après la seconde guerre mondiale et le début de la guerre froide, le régime soviétique veut renforcer ses positions dans l'Extrême-Orient russe. La mobilisation de la population et l'accroissement de la population s'accompagnent d'une réhabilitation des découvreurs et explorateurs russes du Pacifique y compris ceux qui avaient été condamnés comme traîtres durant les années 1930¹⁰³. Ainsi Vladimir Arseniev est réhabilité et une nouvelle version de *Dersou Ouzala* est éditée en 1949, la première datait de 1910. En 1975, Akira Kurosawa réalise un film à partir du texte d'Arseniev donnant ainsi à *Dersou Ouzala* une dimension internationale.

¹⁰² Arseniev, Vladimir. *Dersou Ouzala*. P. 14.

¹⁰³ Arseniev, Vladimir. *Dersou Ouzala*. P. 17.

Il est intéressant de noter que l'autorité russe, qu'elle soit impériale ou soviétique, a fortement pesée sur l'écriture des carnets et leurs réécritures au fil des changements d'orientations politiques. Le carnet de voyage d'Arseniev est donc le lieu de cristallisation de formes d'autorités qui en font un espace d'écriture contraint qui construit une autorité scientifique profondément liée à l'autorité politique.

2.2.3 Les voyages liés à l'institution universitaire : Lévi-Strauss, Malaurie, Bonnerave et Leiris

Certains documents de voyages de notre corpus sont en relation avec l'institution universitaire. Ainsi Lévi-Strauss, dans *Tristes Tropiques* se souvient du moment où il a pris la décision de faire de l'ethnographie :

« Ma carrière s'est jouée un dimanche de l'automne 1934, à 9 heures du matin, sur un coup de téléphone. C'était Célestin Bouglé, directeur de l'Ecole normale supérieure [...] « Avez-vous toujours le désir de faire de l'ethnographie ? – Certes !- Alors, posez votre candidature comme professeur de sociologie à l'Université de Sao Paulo. Les faubourgs sont remplis d'Indiens, vous leur consacrez vos week-ends. Mais il faut que vous donniez votre réponse définitive à Georges Dumas avant midi. »

Le Brésil et l'Amérique du Sud ne signifiaient pas grand-chose pour moi. »
(*Tristes tropiques*. P.47)

Cet instant décisif est lié à l'acceptation d'un poste de professeur de sociologie et dépend donc fondamentalement de l'institution universitaire. Cependant, Lévi-Strauss, en rappelant son parcours universitaire et intellectuel, définit les caractéristiques intrinsèques de l'ethnographe :

« Tout en se voulant humain, l'ethnographe cherche à connaître et à juger l'homme d'un point de vue suffisamment élevé et éloigné pour l'abstraire des contingences particulières à telle société ou telle civilisation. Ses conditions de vie et de travail le retranchent physiquement de son groupe pendant de longues périodes ; par la brutalité des changements auxquels il s'expose, il acquiert une

sorte de déracinement chronique : plus jamais il ne sentira chez lui nulle part, il restera psychologiquement mutilé. Comme les mathématiques ou la musique, l'ethnographie est une des rares vocations authentiques. On peut la découvrir en soi, même sans qu'on vous l'ait enseignée. » (*Tristes tropiques*. P.57)

Il rapproche le métier d'ethnographe de celui de mathématicien et de musicien qui créent leur propre monde en association à une vocation qui échappe à la normativité institutionnelle. Ainsi, Lévi-Strauss instaure une tension entre le monde universitaire, sa fonction sociale de professeur d'université et ses contraintes et le métier d'ethnographe qui paradoxalement, bien qu'il soit complètement dépendant de l'institution, lui échappe.

Un processus similaire est à l'œuvre chez Jean Malaurie. Dans *Hummocks*, Malaurie établit lui aussi un lien entre l'exercice de son métier et une vocation :

« Très vite, malgré les perspectives offertes (deux postes de professeur-assistant me furent successivement proposés aux universités de Dijon et de Lille), j'ai renoncé à une carrière en faculté, au « secondaire dit supérieur ». Seule, la passion de la recherche me mobilise. » (*Hummocks*. Tome 1 Livre 1. p. 32)

Les textes de Malaurie s'inscrivent donc dans un positionnement qui semble refuser le « confort » de l'université au bénéfice de la « passion de la recherche. ». Comme Lévi-Strauss, Malaurie se situe dans un mouvement paradoxal qui consiste à refuser le poids de l'institution universitaire tout en appartenant à cette même institution.

« En 1947 j'avais vingt-cinq ans. Je ne doutais de rien et je formulais à grands traits les problématiques de ma thèse de doctorat d'Etat. Quelle était donc mon ambition de jeune chercheur ? Inquiet du pouvoir des mots et des manipulations auxquelles ils prêtent – « les mots sont fascistes », dit Sartre- je me voulais naturaliste. La géographie universitaire me paraissait se perdre en discours scholastiques. L'analyse des processus s'avérait la voie décisive ; celle de l'ouverture à de nouvelles problématiques. La pierre ne ment pas. ». (*Hummocks*. Tome 1 Livre 1. p. 34.)

Les recherches entreprises pendant la thèse sont ainsi décisives dans la construction du chercheur Jean Malaurie :

« Je me groenlandise avec mes compagnons dans la montagne. Oui, ces pierres arrachées à la masse n'ont cessé de me solliciter et de me fasciner depuis notre débarquement en juin. Elles vont jouer un rôle si décisif dans mes réflexions qu'elles vont les construire. Ma dialectique ultérieure d'anthropogéographe – homme/nature, nature naturante, homme nature- reposera sur ces quinze années de familiarité avec des études pétrographiques et géodynamiques précises. » (*Hummocks*. Tome 1 Livre 1. p. 54)

Les études géologiques réalisées dans le cadre d'une thèse universitaire permettent de faire le lien avec les préoccupations intellectuelles futures de Malaurie :

« J'anthropologise la pierre et ce sera le fil directeur de ma pensée, à la recherche de la psychologie cognitive inuit de l'environnement. » (*Hummocks*. Tome 1 Livre 1. p. 55)

Une tension s'instaure entre la réponse à la commande universitaire et la recherche intellectuelle, l'émergence d'une pensée qui échappe aux cadres de l'institution. Cette tension est caractéristique de l'écriture des documents de voyages de Jean Malaurie. L'autorité scientifique se construit dans cette tension dans la mesure où elle suggère que la science se construit lorsqu'elle échappe aux contraintes de l'institution.

Les carnets de terrain de Jocelyn Bonnerave sont eux aussi liés à l'institution universitaire dans la mesure où ils constituent les notes prises en vue de la rédaction d'une thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie placée. Ainsi note-t-il dans son carnet en date du 30 septembre 2004 :

« Le travail de terrain commence vraiment et c'est une profonde satisfaction. [...] Les deux rôles principaux de Fred sont assez clairs : le plus compréhensif c'est pédagogue, et au sein de ce rôle, le sous-rôle de chef d'orchestre (directeur

goffmanien dans les 2 cas, quoi qu'avec des attributions différentes). La première remarque qui s'impose c'est évidemment que Fred ne joue pas lui-même. Est-ce un grave problème pour la suite du travail ? Son rôle de pédagogue constitue en tous cas l'entrée de choix pour comprendre son esthétique et ses méthodes » (Carnet de terrain n°3. P.14-15)

Les références à des auteurs reconnus en sciences sociales jalonnent le carnet de terrain. La réflexion se construit par les références aux auteurs qui font autorité dans la discipline.

« C'est une première manière de présenter les observations accumulées ; ça n'est sans doute pas la seule, et il me faudra être prudent à l'égard du caractère éventuellement réducteur de la problématique de la performance B (Bauman) performance G (Goffman). » (Carnet de terrain n°3. P.31)

Ce procédé qui consiste à faire référence à des scientifiques reconnus est omniprésent dans le carnet de voyage de Charles Darwin. Sa réflexion scientifique se construit en faisant références aux travaux de naturalistes qui font autorité. Ainsi lorsqu'il étudie le *tucutuco* un rongeur qui ressemble à une taupe, Darwin note dans son carnet :

« Lamarck eût été heureux de ce fait, s'il l'avait connu quand il discutait (avec plus de vérité probablement qu'on en trouve ordinairement chez lui) la cécité graduellement acquise de l'aspalax, un rongeur vivant sous terre, et du protée, un reptile vivant dans de sombres cavernes remplies d'eau. [...] sans aucun doute, Lamarck aurait soutenu que le tucutuco passe actuellement à l'état de l'aspalax et du protée. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P.55)

Plus tard, alors qu'il séjourne à Estancia, Darwin observe le comportement des chiens de bergers. Il fait alors référence aux travaux de Cuvier :

« F. Cuvier a fait observer que tous les animaux qui se réduisent facilement en domesticité considèrent l'homme comme un des membres de leur propre société

et qu'ils obéissent ainsi à leur instinct d'association. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 161)

Alors qu'il s'interroge sur le phénomène des tremblements de terre, Darwin se souvient des observations de Humboldt, il écrit le 11 juin 1835 :

« Humboldt a fait remarquer dans une partie de ses *Mémoires* qu'il serait difficile à quiconque aurait habité longtemps la Nouvelle-Andalousie ou le Pérou inférieur de nier qu'il existe un rapport entre ces phénomènes. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 376)

Tout au long du carnet, la réflexion scientifique de Charles Darwin s'établit en relation avec les références aux travaux scientifiques d'autres auteurs reconnus construisant ainsi une forme d'autorité scientifique du carnet.

Au début de l'enquête de terrain est, comme chez Bonnerave, perçue sur un mode enthousiaste par Michel Leiris qui note le 15 juin :

« L'enquête et la collecte d'objets commencent, et se poursuivent dans une ambiance parfaitement idyllique. Les gens s'amusent beaucoup de nos questions, qui leur semblent invraisemblables de futilité. Il en est de même de nos achats, puisque tous les ustensiles qu'ils possèdent sont très frustrés – ils le savent – et très peu faits apparemment pour tenter les étrangers » (*L'Afrique fantôme*. P.41)

L'activité de Leiris est complètement dépendante de l'autorité de Marcel Griaule qui est le chef de la mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti. Leiris en fait partie en tant que « secrétaire archiviste » et enquêteur ethnographique. Ainsi Griaule exerce une forme d'autorité sur le récit de Leiris qui se note au fil du texte. En tant que chef, c'est lui qui prend les décisions et impose le rythme de l'expédition :

« Le boy indigène du maître de maison, sur une question de Griaule, indique la présence de pierres levées en certains points de la région. Griaule décide d'y faire une tournée de trois jours. » (*L'Afrique fantôme*. P.39)

Leiris construit au fil de son carnet l'autorité scientifique de Griaule qui s'exerce dans ses qualités d'observations, et de prises de décisions :

« Griaule remarque un long mur de pierre qui barre une grande surface de rochers et il le photographie. Ainsi que je fait d'habitude – car ainsi est réglé mon travail dans l'expédition – je demande à l'interprète Mamadou Vad ce que c'est que ce mur, afin de noter tous renseignements utiles dans le carnet photographique » (*L'Afrique fantôme*. P.67)

Ainsi, c'est au travers de la représentation de Marcel Griaule dans le carnet que se construit l'autorité scientifique du texte de Leiris.

2.3 Fonction témoin du narrateur

2.3.1 Authentifier le discours du voyageur par le narrateur témoin des difficultés du voyage : les journaux de voyages de Nicolas Baudin et de Jean-Baptiste Charcot

Un élément important dans la construction de l'autorité scientifique de l'auteur semble contenu dans la fonction témoin du narrateur qui rend compte des difficultés rencontrées pendant le voyage. La confrontation du narrateur avec la réalité du voyage, notamment par l'usage du motif des mauvaises conditions météorologiques, confère au document de voyage un sceau d'authenticité. La confrontation avec les difficultés des voyages est un leitmotiv qui se retrouve dans l'ensemble des textes étudiés. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux journaux de voyages de Nicolas Baudin et de Jean-Baptiste Charcot qui nous semblent emblématiques de l'utilisation de ce procédé qui vise à authentifier le document. L'appréhension des difficultés du voyage se traduit par une approche sensible, c'est avant tout un narrateur sujet qui les ressent. Ainsi, le commandant Jean-Baptiste Charcot note dans son journal le 1^{er} février 1904 :

« Pendant mon quart, le matin vers 4 heures, entourés de brume, j'entends puis je vois des pingouins en grand nombre, nager et plonger autour du bateau. L'estime nous place tout près de l'île Smith, il faut veiller avec plus de soin encore et mon expérience des brumes arctiques m'a appris, dans ce cas, à regarder autant en haut qu'à fleur d'eau. [...] Mais ce qui attire le regard de tous, c'est notre premier iceberg. » (*Le Français au pôle Sud*. P.49)

Le danger constitué par les brumes de l'antarctique est principalement appréhendé par une concentration accrue des sens combinée à l'expérience de la navigation polaire qui permet de discerner un autre danger qui guette le voyageur en antarctique : l'iceberg. Des motifs visant à authentifier le témoignage se retrouvent dans les textes comme celui de la confrontation avec la tempête qui est un incontournable des récits de voyage :

« Arc-bouté contre le vent, essayant mes yeux de mes mitaines durcies par les cristaux de neige, crachant ceux qui envahissent ma bouche dès que je l'ouvre pour respirer, toute l'attention tendue vers l'ennemi qui nous attaque, je fredonne automatiquement les vers d'Orphée qui me reviennent en obsession orgueilleuse. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 115)

La maladie constitue aussi un élément qui sert à authentifier le document par le témoignage du narrateur :

« Etant donné les symptômes dont je souffre moi-même et dont quelques-uns à bord, se plaignent plus ou moins, cette maladie, que très improprement, on appelle anémie polaire, peut être attribuée à une suractivité circulatoire [...] » (*Le Français au pôle Sud*. P. 194)

Le journal de voyage de Nicolas Baudin semble être le document de voyage qui concentre les difficultés du voyage : mauvaises conditions météorologiques, équipage trop nombreux et mal préparé, maladies ...

« La nuit du vingt huit au vingt neuf vendémiaire an 5 [20 octobre 1796] fut effectivement très pénible et laborieuse pour nous. Il venta à toute outrance.

Toutes nos poulies de bras et d'estrope furent rompues et le jeu du navire fut tel que, faisant de cinq à six pouces d'eau par heure, je commençais à craindre qu'on ne put résister à la pompe et que l'eau ne nous gagna. On voyait dans la cale les guirlandes qui lient la partie de l'avant se lever de plus d'un pouce lorsque le bâtiment éprouvait quelque tangage de la partie arrière. » (*Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique*. P.63)

Les tempêtes rythment le témoignage de Baudin sur son voyage dans les Antilles, elles s'associent aux maladies qui frappent son équipage comme le souligne cet extrait du journal en date du 26 août 1797 :

« Dans l'après-midi le temps devint sombre et sur le soir il se mit à la pluie jusqu'au coucher du soleil qu'elle cessa. Le citoyen Riedlé continua d'avoir la fièvre à des heures réglées mais le frisson n'était pas long ni les accès violents. Il continua à prendre les balles d'opium que le médecin lui avait prescrite et dont il paraît jusqu'à présent qu'il se trouve bien. Le cuisinier ne va pas mieux et je crains qu'il fasse une maladie conséquente. » (*Journal du voyage aux Antilles de la Belle Angélique*. P. 315)

Mauvaises conditions météorologiques et maladies semblent s'associer dans les documents de voyages pour authentifier le témoignage du voyageur. Le fait d'avoir subi des épreuves pendant le voyage augmente l'authenticité du témoignage. La fonction narrateur témoin s'appuie donc sur des motifs comme la tempête ou la maladie pour construire l'autorité du témoignage.

2.3.2 Une approche de la connaissance par les sens : Jean de Léry et Bougainville

Jean de Léry, à la fin de la préface de son récit de voyage, expose sa définition de la vérité du voyage. La « vraie » connaissance s'appuie essentiellement sur l'usage des cinq sens donc sur l'expérience vécue in situ :

« je parleray de la façon de faire des sauvages (comme si je me voulois faire valoir), j'use si souvent de ceste façon de parler, je vis, je me trouvay, cela m'advint, et choses semblables, je respon, qu'outre (ainsi que j'ay touché) que ce sont matieres de mon propre sujet, qu'encore, comme on dit, est-ce cela parler de science, c'est-à-dire de veuë et d'experience. » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P.98)

Il définit la science par la « veuë » et l'expérience. Dès le premier chapitre intitulé « Du motif et occasion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Bresil », il précise son ambition de rendre compte de son expérience pour partager les connaissances nouvelles :

« mon intention et mon sujet sera en ceste histoire, de seulement déclarer ce que j'ay pratiqué, veu, ouy et observé tant sur mer, allant et retournant, que parmi les sauvages Américains, entre lesquels j'ay fréquenté et demeuré environ un an et à fin que le tout soit mieux cogneu et entendu d'un chacun[...] » (*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. P. 105-106)

Le programme de connaissance du réel de Jean de Léry repose sur les cinq sens et il insiste sur l'expérience vécue, individuelle. Le modèle d'authentification du document de voyage peut se définir selon les étapes suivantes : je vois (j'écoute / je touche / je sens/ je goûte) donc je partage une expérience réelle qui se confond avec la vérité du vécu dont je rends compte dans mon journal de voyage. Ce processus d'authentification du texte de voyage où la connaissance repose sur l'expérience des sens se retrouve chez Bougainville. Ainsi lorsqu'il décrit les pirogues des tahitiens :

« Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes et même pour les combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde et une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux de manière cruelle. » (*Voyage autour du monde*. P.155)

On note que, rapidement, un glissement s'opère de l'expérience « nous avons vu » vers un jugement de valeur sur la façon dont les tahitiens font la guerre. L'approche

des connaissances par l'observation dévie, quasi systématiquement chez Bougainville, du côté de la subjectivité. Il décrit ainsi la nudité des tahitiens :

« On voit souvent les Tahitiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie » (*Voyage autour du monde*. P.154)

L'expérience penche totalement du côté du jugement de valeur lorsqu'il fait le récit de sa rencontre avec les indiens guaranis :

« J'ai plusieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvais cet air stupide des animaux pris au piège. On m'en fit remarquer que l'on disait fort instruits ; mais, comme ils ne parlaient que la langue guarani, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connaissances ; seulement j'entendis jouer du violon un cacique que l'on nous assurait être un grand musicien ; il joua une sonate et je crus entendre les sons obligés d'une serinette. » (*Voyage autour du monde*. P. 70)

Ce passage souligne la proximité entre la fonction de témoin du narrateur et celle d'idéologue. Le glissement de la connaissance par les sens vers le jugement de valeur met en évidence les limites d'une telle connaissance qui lorsqu'elle ne correspond pas à l'expérience déjà vécue (au connu) bascule du côté du jugement moral. La nouvelle expérience est envisagée par rapport au monde connu et induit des jugements de valeurs comme le souligne l'exemple de la sonate.

2.3.3 Quand le « voir » ne suffit pas : Lapérouse et Darwin

Le jugement de valeur est aussi une caractéristique du récit de Lapérouse, le « voir » ne suffit plus à appréhender le monde et Lapérouse tente systématiquement

d'apporter une explication à ce que lui donne à voir le voyage. C'est lors de l'explication que le narrateur bascule dans la fonction d'idéologue :

« nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte ; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces indiens aient montré une espèce de vénération pour elles. Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* [...] » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*. P.69)

Pour lui le seul fait qu'il s'agisse de sculptures de grandes dimensions suffit à « prouver » le manque de savoir-faire des peuples rencontrés dans cet art. En mettant sur le même plan, le jugement de valeur sur la sculpture et le discours scientifique des naturalistes, Lapérouse donne une autorité scientifique à ses préjugés. Le même processus est à l'œuvre lorsqu'il étudie la langue des Achastliens :

« La langue des Achastaliens est proportionnée au faible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites, ils ont peu de mots pour les exprimer ; ils ne nous ont point paru distinguer par des noms différents toutes les espèces d'animaux ; ils donnent le même nom, *ouakeche*, aux crapauds et aux grenouilles ; ils ne différencient pas davantage les végétaux qu'ils emploient à un même usage. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*. P. 166)

De même, Lapérouse rapporte dans son journal de voyage le discours du linguiste Lamanon sur la langue des Indiens afin d'apporter une autorité scientifique à l'ensemble du texte. Dans cet exemple se mêlent discours scientifiques et préjugés :

« On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. Je n'ai pu faire que très peu d'observations sur les parties du discours, vu la difficulté de communiquer des idées abstraites par des signes ; j'ai cependant reconnu qu'ils avaient des interjections pour exprimer les sentiments d'admiration, de colère ou de plaisir ; je ne crois pas qu'ils aient des articles, car je n'ai point trouvé de

mots qui revinssent souvent et qui servissent à lier leurs discours. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*. P. 131-132)

Comme les sens ne suffisent pas à rendre compte de l'expérience du voyage, notamment des rencontres avec des peuples différents. Lapérouse tente d'expliquer l'inconnu en donnant à son discours une autorité scientifique, par exemple en reprenant le discours des scientifiques ou en s'appuyant sur les récits des voyageurs précédents :

« Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple dont je n'entendais pas la langue et que je n'ai vu qu'un jour ; mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé ; je connaissais parfaitement leurs relations et je pouvais y joindre mes propres réflexions. » (*Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*. P.70)

Dans ce passage, Lapérouse tente de donner une justification à la subjectivité qui hante son récit au travers de ses réflexions qui proviennent avant tout d'une expérience sensible de confrontation à un monde inconnu.

Le naturaliste Charles Darwin a lui aussi une approche sensible de l'expérience du voyage notamment par le « voir » :

« Nous voyons auprès de Fuentes une bande considérable de pintades, il y en avait au moins cinquante ou soixante ; ces oiseaux, extrêmement sauvages, ne se laissent pas approcher. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils prennent la fuite, tout comme le font les perdrix les jours pluvieux de septembre, en courant la tête renversée en arrière. Si on les poursuit, les pintades s'envolent immédiatement. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P.4)

Cependant, comme pour Lapérouse, cette approche sensible ne suffit pas à rendre compte de l'expérience du voyage. Le naturaliste complète le témoignage du voyage par des explications scientifiques :

« Les rochers de Saint-Paul, vus d'une certaine distance, sont d'une blancheur éblouissante. Cette couleur est due, en partie, aux excréments d'une immense multitude d'oiseaux de mer et, en partie, à un revêtement formé d'une substance dure, brillante, ayant l'éclat de la nacre, qui adhère fortement à la surface des rochers. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P.9)

La blancheur apparente des rochers, perçue par la vue, est complétée par une explication scientifique qui vise une information totale que les seuls sens ne permettent pas d'appréhender. Dans le carnet de Darwin l'observation est immédiatement complétée par des tentatives d'explications scientifiques :

« Sur la côte du Brésil, j'ai eu l'occasion de voir un espace considérable de l'Océan ainsi recouvert [...] je ne parle pas ici des corpuscules gélatineux que l'on trouve souvent dans l'eau, car ils ne sont jamais réunis en quantités assez considérables pour produire une coloration ; j'aurai d'ailleurs occasion de m'expliquer plus tard à ce sujet.

Les indications que je viens de donner ouvrent le champ à deux questions importantes : en premier lieu, comment se fait-il que les différents corps qui constituent les bandes à bords bien définis restent réunis ? [...] En second lieu quelle est la cause de la longueur et du peu de largeur de la bande ? » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 18-19)

Le fait de « voir » un phénomène naturel s'accompagne de façon simultanée d'une réflexion scientifique pour tenter de l'expliquer. Dans l'exemple ci-dessus, on note que la découverte de bancs de plancton suscite le questionnement du naturaliste qui s'interroge sur la production de cette « matière » sur de telles étendues.

La perception est aussi associée à la dénonciation de l'esclavage. La fonction du narrateur témoin et du narrateur idéologue se rejoignent pour dénoncer les pratiques esclavagistes observées pendant le voyage.

« J'ai vu à Rio de Janeiro un nègre, dans la force de l'âge, ne pas oser lever le bras pour détourner le coup qu'il croyait dirigé contre sa face. J'ai vu un homme, type de la bienveillance aux yeux du monde, sur le point de séparer pour toujours

des hommes, des femmes et des enfants qui formaient des familles nombreuses. Je ne ferai même pas allusion aux atrocités dont j'ai entendu parler et qui n'étaient, hélas ! que trop vraies ; je n'aurais même pas cité les faits que je viens de rapporter, si je n'avais vu bien des gens qui, trompés par la gaieté naturelle du nègre, parlent de l'esclavage comme d'un mal supportable. Ces gens-là n'ont ordinairement visité que les habitations des hautes classes, où les esclaves sont bien traités ; ils n'ont pas eu comme moi l'occasion de vivre au milieu des classes inférieures. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P.531-532)

L'expérience du voyage permet donc à Darwin de dénoncer l'esclavage c'est parce qu'il l'a vu, qu'il a vécu avec les « classes inférieures » que son témoignage est authentique et qu'il peut s'indigner contre de telles pratiques

« Mon sang bout quand je pense que nous autres Anglais, que nos descendants américains, que nous tous enfin qui nous vantons si fort de nos libertés, nous nous sommes rendus coupables d'actes semblables ! » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P.532)

Le témoignage est au cœur du processus d'authentification du récit de l'expérience vécue. Il construit donc une forme d'autorité dans le texte en relation avec la dimension sociale du journal de voyage.

2.3.4 Quand la fonction narrateur témoin s'efface devant le narrateur idéologue : Lévi-Strauss, Malaurie et Leiris.

Dans les documents de voyage de Lévi-Strauss, Malaurie et Leiris tout se passe comme si la fonction de narrateur témoin rendait possible l'émergence puis la prépondérance de la fonction du narrateur idéologue. Le narrateur témoin permet de donner une autorité scientifique au document, la fonction du narrateur idéologue s'exprime alors pleinement pour défendre le peuple inuit chez Malaurie, dénoncer les méfaits de la colonisation chez Leiris ou Lévi-Strauss.

« Ici, des populations médiévales sont précipitées en pleine ère manufacturière et jetées en pâture au marché mondial. Du point de départ jusqu'au point d'arrivée, elles vivent sous un régime d'aliénation. [...] Sous les campagnes verdoyantes et les canaux paisibles bordés de chaumières, le visage hideux de la fabrique apparaît en filigrane, comme si l'évolution historique et économique avait réussi à fixer et à superposer ses phases les plus tragiques aux dépens de ses pitoyables victimes : carences, épidémies médiévales, exploitation forcenée comme aux débuts de l'ère industrielle, chômage et spéculation du capitalisme moderne. »
(*Tristes tropiques*. P. 168)

L'expérience du voyage – Lévi-Strauss a partagé et étudié la vie des indiens du Brésil central - lui donne l'autorité nécessaire pour envisager le monde dans une perspective plus vaste au travers notamment des rapports entre Ancien et Nouveau Monde, de porter un regard critique sur la place de l'homme dans la nature et de s'interroger sur le sens de la civilisation et du progrès. Ainsi, le fait d'avoir ethnographié des sociétés indiennes traditionnelles autorise Lévi-Strauss à faire la critique de la société occidentale. En ce sens on peut supposer que la fonction du narrateur idéologue s'appuie sur la fonction du narrateur témoin et que cette dernière s'efface progressivement pour laisser place à la fonction du narrateur idéologue.

Il semble que le même processus de basculement de la fonction narrateur témoin vers la fonction idéologue soit à l'œuvre dans *Les derniers rois de Thulé* de Jean Malaurie. Dans l'avant-propos qu'il rédige à l'occasion d'une réédition de son journal de voyage en mai 1988, Malaurie écrit :

« Que deviennent les Inuit ? Que deviendront-ils ? A la fin des fins, comme tant d'autres ethnies, vont-ils se trouver broyés sous le rouleau compresseur des temps modernes ? Je ne puis me résoudre à l'admettre. Tant de fils se sont, durant ces quarante années, tissés entre le destin de ce peuple et ma propre vie, que ce livre de huit cents pages, qui exprime aussi la profondeur et la force d'un engagement, demeure porteur d'un espoir toujours recommencé » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 14)

Au fil des éditions, le texte de voyage prend des significations différentes. Jean Malaurie est le témoin d'un moment privilégié dans l'histoire du peuple inuit puisqu'il assiste à l'installation d'une base militaire américaine sur les terres inuit. Cette installation entraîne un déplacement de la population et conduit à des changements notoires - que Malaurie observe - dans la société traditionnelle.

« En s'ouvrant au monde, une des rares sociétés de l'histoire à avoir jusqu'au XXe siècle vécu un communisme primitif, pratiqué avec des vertus contraires l'égalité et la fraternité de nos aspirations révolutionnaires, va lentement se muer en société de production, d'émulation financière et de classes. Est-ce le prix de la connaissance et d'une nouvelle naissance ? L'expérience historique que nous avons acquise pourrait-elle épargner à ce peuple une étape malheureuse que l'on sait désormais ne plus être inévitable ? » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 567-568)

Malaurie, témoin de la vie de la société traditionnelle des Inuit et de la destruction progressive de son fonctionnement envisage les solutions possibles pour les aider :

« La solution que requiert la survivance des primitifs dans notre monde industriel pourrait être ce que j'appellerais une solution « muséologique ». Pour qui a connu ces chasseurs de Thulé, goûté leur joie de vivre, cette solution n'est pas acceptable. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 595)

A la solution « muséologique », Malaurie préfère :

« Une éducation politique de ce peuple est donc d'urgence nécessaire afin de l'armer contre les dangers de l'assimilation culturelle et de ce qui lui est proposé sous couleur de progrès technique. Comme dans le nord de la Sibérie, ce peuple doit bénéficier, de toute urgence, par l'effet de primes dites du Nord (assurées par les revenus de l'industrie) d'une rémunération élevée de ses productions de ressources naturelles, assurant, à l'économie de chasse, de pêche et d'élevage, des bases sûres et durables, conditions d'un niveau de vie égal au nôtre, comme c'est le cas en Sibérie nord-orientale par exemple. » (*Les derniers rois de Thulé*. P.585-586)

Le narrateur témoin devient donc narrateur idéologue mais surtout narrateur acteur du destin du peuple inuit. Le témoignage de Jean Malaurie vise à trouver des solutions politiques pour la survie de la société traditionnelle inuit.

Dans le carnet de voyage de Michel Leiris le narrateur témoin devient le narrateur idéologue qui dénonce la colonisation en Afrique. Ainsi, le 26 janvier Michel Leiris note la désillusion de l'ethnographe dont l'exercice du métier est intimement lié à la colonisation :

« De moins en moins je supporte l'idée de colonisation. Faire rentrer l'impôt, telle est la grande préoccupation. Pacification, assistance médicale n'ont qu'un but : amadouer les gens pour qu'ils se laissent faire et payent l'impôt. Tournées parfois sanglantes dans quel but : faire rentrer l'impôt. Etude ethnographique dans quel but : être à même de mener une politique plus habile qui sera mieux à même de faire rentrer l'impôt. » (*L'Afrique fantôme*. P. 210)

Michel Leiris est le témoin de la collecte d'objets ethnographiques dirigée par Griaule. Cette collecte s'apparente parfois à du vol. Le narrateur témoin devient narrateur complice puis narrateur idéologue qui dénonce le vol commis par l'ethnographe responsable de la mission scientifique. Le 6 septembre 1931, Leiris écrit :

« il faut, en représailles, nous livrer le *Kono* en échange de 10 francs, sous peine que la police soi-disant cachée dans le camion prenne le chef et les notables du village pour les conduire à San où ils s'expliqueront devant l'administration. Affreux chantage ! » (*L'Afrique fantôme*. P. 103-104)

La collecte d'objets ethnographiques rituels comme le *Kono* passe par le chantage et le vol. La mission ethnographique devient acte de piraterie dont les objets ethnographiques constituent le butin :

« Les 10 francs sont donnés au chef et nous partons en hâte, au milieu de l'ébahissement général et parés d'une auréole de démons ou de salauds particulièrement puissants et osés.

A peine arrivés à l'étape (Dyabougou), nous déballons notre butin : c'est un énorme masque à forme vaguement animale malheureusement détérioré, mais entièrement recouvert d'une croûte de sang coagulé qui lui confère la majesté que le sang confère à toutes choses. » (*L'Afrique fantôme*. P. 104)

Griaule entérine cette pratique contestable pour collecter les objets, Leiris en devient le complice tout en l'écrivant dans son journal :

« Avant de quitter Dyabougou, visite du village et enlèvement d'un deuxième *Kono*, que Griaule a repéré en s'introduisant subrepticement dans la case réservée. Cette fois, c'est Lutten et moi qui nous chargeons de l'opération. Mon cœur bat très fort car, depuis le scandale d'hier, je perçois avec plus d'acuité l'énormité de ce que nous commettons. [...] Le tout est rapidement sorti du village et nous regagnons les voitures par les champs. [...] Au village suivant, je repère une case de *Kono* à porte en ruines, je la montre à Griaule et le coup est décidé. » (*L'Afrique fantôme*. P.105)

Le vol devient systématique, et paradoxalement tout en le dénonçant, Leiris en devient familier et l'assimile complètement, il va même jusqu'à justifier le vol de *kono* devant les accusations de l'administration coloniale :

« l'administrateur nous avise qu'un télégramme du Gouverneur nous prie de lui remettre un masque « réquisitionné » à San, que le propriétaire réclame...Le masque bien entendu est remis aussitôt. [...] Aux officiels, toutefois, qui estimerait que décidément nous en prenons trop à notre aise dans nos transactions avec les nègres, il serait aisé de répondre que tant que l'Afrique sera soumise à un régime aussi inique que celui de l'impôt, des prestations et du service militaire sans contre-partie, ce ne sera pas à eux de faire la petite bouche à propos d'objets enlevés, ou achetés à un trop juste prix. » (*L'Afrique fantôme*. P. 113)

Leiris en tant que témoin des méfaits de la colonisation à la fois parce qu'il a observé *in situ* le comportement des colons, les sociétés traditionnelles africaines et les attitudes des ethnographes de la mission mais aussi son attitude face à l'expérience du voyage. Lorsqu'il prend de la distance avec les expériences qu'il vit en Afrique il souligne encore une fois le désabusement en lien avec le colonialisme :

« Maintenant je suis seul (il y a bien six mois que cela ne m'est pas arrivé, du moins dans de telles conditions) et je pense à mon activité d'ici. [...] J'ai horreur de ce monde d'esthètes, de moralistes et de sous-offs. Ni l'aventure coloniale ni le dévouement à la « science » ne me réconcilieront avec l'une ou l'autre de ces catégories. » (*L'Afrique fantôme*. P. 162)

La référence à « ici » construit une forme d'autorité spatiale au narrateur témoin qui peut écrire son expérience du réel de l'« ici ». L'ici implique une immédiateté de la conscience c'est-à-dire une expérience de l'espace qui s'effectue dans l'immédiateté dans la coprésence

Son discours est comme automatiquement authentifié et valorisé. Dans cette optique, le discours écrit sur place, pour rendre compte de la réalité du terrain, prend ainsi plus de valeur et de crédibilité que le discours produit ailleurs par un narrateur qui n'a pas vécu l'expérience du voyage. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une autorité de « l'ici », du « j'y étais » qui en quelque sorte prépare le terrain au narrateur idéologue. Une fois établie l'autorité scientifique du narrateur il va pouvoir exprimer ses points de vue en faisant comme il s'agissait d'une vérité établie.

3eme PARTIE

CONSTRUCTION DE LA « PREUVE » : LE DOCUMENT DE VOYAGE COMME CONSTRUCTION DE L'INFORMATION SCIENTIFIQUE

3. Construction de la « preuve » : le document de voyage comme construction de l'information scientifique.

3.1 Document et traces de l'expérience

3.1.1 Les indices recueillis « sur le terrain » : les preuves d'observation.

Les documents de voyages contiennent de multiples éléments récoltés *in situ* pendant le voyage. L'observation, l'identification, le classement, la comparaison peuvent-elles constituer des preuves du voyage ? En effet ce type de preuve semble reposer sur l'observation « passive », c'est-à-dire sans aucune intervention, la preuve paraît être fondée sur la certitude de la valeur scientifique d'une démarche qui se résume par un processus : la comparaison. La comparaison engendre la mesure, le rangement, le tri, le classement etc.

3.1.2 La description comme preuve du voyage : Jean de Léry, Leiris et Lévi-Strauss

Gilles Declercq (1992 : 158) souligne le lien essentiel qui relie la preuve à la description. En effet, il remarque que la description intervient dans le discours de l'orateur au moment de la mise en œuvre de la preuve. Pour lui « *la nécessité de définir et de classer suscite [...] le recours à des procédures littéraires telle la description.* ». La description intervient dans la partie « confirmation » selon la division du discours retenue par Cicéron dans les *Partitions oratoires*. La description semble être un élément qui construit l'efficace du discours de la preuve. La description contribue à la construction de la preuve du voyage dans la mesure où elle semble inscrire dans le texte l'expérience du voyage. L'observation de la nouveauté passe dans le texte par la description.

Dans le texte de Jean de Léry, 14 chapitres sur 24 sont consacrés directement à des descriptions qui consistent à rendre compte de l'observation d'un monde inconnu. Par exemple, le chapitre X est entièrement consacré à la description « *Des animaux,*

venaisons, gros lézards, serpents, et autres bestes monstrueuses de l’Amérique ». Chez Jean de Léry, la description semble toujours se faire en comparaison avec le monde connu. La preuve du voyage semble justement se situer dans l’écart par rapport au modèle connu. Jean de Léry prévient ainsi le lecteur de l’étrangeté des descriptions qu’il va lire :

« J’advertiray en un mot, au commencement de ce chapitre, que pour l’esgard des animaux à quatre pieds, non seulement en général, et sans exception, il ne s’en trouve pas un seul en ceste terre du Bresil en l’Amérique, qui en tout et par tout soit semblable aux nostres » (*Histoire d’un voyage en la terre du Bresil*. P. 256-257)

Ainsi le tapir est décrit comme un animal hybride à moitié vache et à moitié âne :

« La premiere et plus commune est une qu’ils appellent Tapiroussou, laquelle ayant le poil rougeastre, et assez long, est presque de la grandeur, grosseur et forme d’une vache : toutesfois ne portant point de cornes, ayant le col plus court, les oreilles plus longues et pendantes, les jambes plus seiches et deliées, le pied non fendu, ains de la propre forme de celui d’un asne, on peut dire que participant de l’un et de l’autre elle est demie vache et demie asne. » (*Histoire d’un voyage en la terre du Bresil*. P. 257).

Le recours à l’hybridation des espèces connues pour décrire une espèce inconnue semble apparaître comme un moyen efficace pour pallier le problème de la représentation de l’expérience vécue. Michel de Certeau (1975 : p. 228) souligne que par une sorte de contrainte inhérente à la représentation, l’Amérique est présentée comme « *un tableau tapissé d’innombrables miroirs brisés où se reflète la même cassure* ». Le texte de Jean de Léry est ainsi peuplé d’animaux hybrides qui viennent constituer autant de preuves du voyage. La description par hybridation au fil du texte construit l’image d’une nature dissemblable du Nouveau Monde.

« Pague est un animal de la grandeur d’un moyen chien braque, a la teste bigerre et fort mal faite, la chair presque de mesme goust que celle de veau : et quant à

sa peau, estant fort belle et tachetée de blanc, gris, et noir, si on en avoit par deçà, elle seroit fort riche et bien estimée en fourreure. » (*Histoire d'un voyage en la terre du Bresil*. P. 262).

Le recours, pour décrire les animaux inconnus observés pendant le voyage, à la description hybride permet de résoudre la difficulté à rendre compte d'une expérience de la nouveauté. La construction d'une nouvelle information concernant des animaux inconnus passe donc chez Jean de Léry par l'hybridation dans la description qui associe des espèces connues du voyageur et du lecteur pour décrire une espèce inconnue qui dans le même temps prouve l'expérience du voyage. La preuve semble ainsi s'inscrire au cœur de la description hybride.

« Il se trouve aussi en ceste terre de Bresil, un marmot, que les sauvages appellent *Sagouin*, non plus gros qu'un escurieu, et de semblable poil roux : mais quant à sa figure, ayant le muffle, le col, et le devant, et presque tout le reste ainsi que le Lion : fier qu'il est de mesme, c'est le plus joli petit animal que j'aye veu par-delà. Et de fait, s'il estoit aussi aisé à repasser la mer qu'est la Guenon, il seroit beaucoup plus estimé : mais outre qu'il est si delicat qu'il ne peut endurer le branlement du navire sur mer » (*Histoire d'un voyage en la terre du Bresil*. P. 273).

L'observation va de pair avec la description de l'animal qui est comparé à un écureuil au caractère de lion. Jean de Léry regrette cependant de ne pas pouvoir rapporter un spécimen de cet animal en France ce qui aurait constitué un degré de plus dans la preuve du voyage. Chez Jean de Léry la description de scènes observées au Brésil est associée à des scènes observées en France par la comparaison qui permet de mieux comprendre, par exemple, comment les « Américaines » pleurent les morts :

« Mais principalement c'est merveille d'ouïr les femmes, lesquelles braillans si fort et si haut, que vous diriez que ce sont hurlements de chiens et de loups, font communément tels regrets et tels dialogues. Il est mort (diront les unes en traînant leurs voix) celui qui estoit si vaillant, et qui nous a tant fait manger de

prisonniers. Puis les autres en esclatant de mesme, respondront : O que c'estoit un bon chasseur et un excellent pescheur. » (P. 470).

Ainsi, dans la construction de la description d'une scène observée au Brésil, Jean de Léry présente d'abord ce qu'il a vu et entendu alors qu'un homme vient de mourir. Il rend compte dans un premier temps du comportement des femmes autochtones, puis il compare ce comportement à celui des femmes en France confrontées aux mêmes circonstances :

« Bref à la maniere que les femmes de Bearn, ainsi qu'on dit, faisans de vice vertu en une partie des pleurs qu'elles font de leurs maris decedez chantent : La mi amou, la mi amou : cara rident, œil de splendou : cama leugé, bel dansadou ; lo mé balen, lo m'esturbat : matî depes : fort tard au lheit. C'est-à-dire : Mon amour, mon amour : visage riant, œil de splendeur, jambe legere, beau danseur, le mien vaillant, le mien esveillé, matin debout, fort tard au lict [...] ainsi en font nos povres Ameriquaines, lesquelles, au surplus, au refrain de chaque pose, adjoustans tousjours, il est mort, il est mort, celui duquel nous faisons maintenant le dueil » (p. 472).

Dans la description, la comparaison avec le comportement des femmes lors du décès de leurs maris dans le Béarn introduit une proximité avec le comportement des femmes en Amérique. La description comparée réduit l'écart qui sépare la France de l'Amérique et permet de mieux comprendre et accepter certains comportements qui à première vue peuvent paraître incongrus. La description comparée permet à Jean de Léry d'authentifier son récit, la preuve du voyage se situant justement dans la similitude des comportements observés.

La description semble également faire office de preuve du voyage chez Michel Leiris, par exemple lorsqu'il observe le 13 septembre 1931, une scène de danse rituelle qui vise à soigner les malades :

« Ici les calebasses ne sont pas retournées sur de l'eau, elles sont simplement posées sur la terre et la batterie sèche des mains (agrémentées parfois de bagues

ou de courtes baguettes) est merveilleuse. Un grand homme barbu à pantalon européen et ceinture de cuir garnie de cauris et une femme très mince aux jambes totalement dénudées semblent mener la danse. Chacun tient à la main une longue corne d'animal, dont il se sert comme d'une canne ou qu'il brandit. Ils sont revêtus d'espèces de maillots de football bleu et blanc, couleurs de leur démon. D'autres adeptes ont la face couverte de poussière. Tous se déplacent les yeux fermés, avec des mouvements tantôt de larves, tantôt de possédés. La scène se passe dans une rue étroite, entre deux maisons dont les fenêtres et terrasses sont pleines à craquer. » (*L'Afrique fantôme*. P. 108)

Leiris semble faire appel à une forme de description hybride qui associe des éléments connus pour décrire l'inconnu. Afin de mieux nous faire comprendre la scène qui se déroule sous ses yeux, Leiris compare par exemple les vêtements à des maillots de football, la corne d'animal à une canne. Il utilise une forme d'hybridation dans la description des danseurs qui deviennent des êtres moitié larves moitié possédés. La description de Leiris non seulement agit comme une preuve qu'il a bien assisté à cette scène mais permet aussi de la faire partager au lecteur dans la mesure où la description apparaît comme une reconstruction de la scène observée. Leiris donne tous les éléments pour nous permettre de partager son expérience. La scène se passe dans « une rue étroite » au son des calebasses et des battements de mains. Les détails sont suffisants pour permettre au lecteur d'imaginer les danseurs et d'approcher au plus près du rituel observé par le voyageur. Ainsi lorsqu'il rapporte son observation d'une danse guerrière effectuée par deux femmes, Leiris recrée le mouvement de la danse dans sa description :

« La tête animée d'un ample mouvement de rotation dans un plan vertical (geste qui me rappelle celui qu'avaient à Sanga les masques de croix de Lorraine grattant le sol avec leur cime), elle danse et rugit, le rugissement commençant au moment où la tête est baissée, se terminant par une brusque émission au moment où, relevée, elle se penche en arrière pour reprendre respiration ; entre de début du rugissement et l'émission définitive du souffle se place, comme une sorte de contre-chant, la récitation (très rapide) du *foukkara* ou thème de guerre. » (*L'Afrique fantôme*. P. 431).

La description permet donc de recréer le moment d'une expérience individuelle et cette re-création semble constituer la preuve du voyage. Sans cesse, Leiris tente de nous faire approcher de la réalité de son expérience du voyage :

« Breakfast à la mission, pas mauvais. Coup d'œil sur l'arrière de la mission : ravin plein de palmiers, deux ou trois paillottes ; sous la pluie qui tombe depuis ce matin, c'est (bien que nous soyons remontés un peu au nord) un coin de forêt vierge. Remerciements aux hôtes. Départ.

Autre type de villages : cases coniques à toits de paille très grands, bulbeux comme des coupoles d'églises russes. Quelques femmes ont le front bleui. » (*L'Afrique fantôme*. P. 245)

La comparaison des toits des cases à ceux des églises russes permet de visualiser le village. Dans son journal, Leiris rend compte non seulement de ses observations ethnographiques qui permettent de mieux appréhender l'inconnu mais aussi de la banalité du quotidien du voyage. C'est l'association de la réalité quotidienne ordinaire à l'exceptionnel des rencontres avec l'inconnu qui constitue la preuve du voyage.

Chez Lévi-Strauss la description ethnographique s'associe aussi parfois à la description du quotidien comme dans cet extrait où il s'agit de décrire le jardin des personnes qui accueillent Claude Lévi-Strauss chez eux :

« La terre avait été battue et balayée et les plantes étaient disposées avec le même soin que les meubles dans un salon : deux orangers, un citronnier, un plant de piment, dix pieds de manioc, deux ou trois *chiabos* (nos gombos, un hibiscus comestible), autant de pieds de soie végétale, deux rosiers, un bosquet de bananiers et un autre de canne à sucre. Il y avait enfin une perruche dans une cage et trois poulets attachés par la patte à un arbre. » (*Tristes tropiques*. P. 311).

La description minutieuse de la maison dans laquelle Lévi-Strauss est hébergé constitue un élément qui vient authentifier le récit. La disposition des plantes et leur identification scrupuleuse suggèrent que le lieu a été soumis à une observation

méthodique de l'ethnologue. Un glissement s'opère : le logement qui ne fait pas partie de l'observation ethnographique est cependant examiné par un regard scientifique. Tout se passe comme si Lévi-Strauss envisageait systématiquement le monde avec un regard d'ethnologue. Lévi-Strauss semble retranscrire le relevé quasi photographique de ce qu'il voit. Ainsi lorsqu'il décrit les costumes des Bororo :

« Les hommes portent aussi, les jours de fête, des pendentifs en croissant formés d'une paire d'ongles du grand tatou – cet animal fouisseur dont la taille dépasse un mètre et qui s'est à peine transformé depuis l'ère tertiaire – agrémentés d'incrustations de nacre, de franges de plumes ou de coton. Les becs de toucans fixés sur des tiges emplumées, les gerbes d'aigrettes, les longues plumes de la queue des araras jaillissant de fuseaux en bambou ajourés et couverts de blanc duvet collé, hérissent leurs chignons – naturels ou artificiels – comme des épingles à cheveux équilibrant par derrière les diadèmes de plumes cerclant le front. » (*Tristes tropiques*. P. 262-263).

La description extrêmement minutieuse accentue l'effet de réel en construisant un tableau détaillé des parures des jours de fêtes des hommes bororo. La description de la parure constitue une preuve de l'observation, d'autant plus dans ce cas que Lévi-Strauss ajoute qu'il a pu rapporter cet objet à Paris :

« J'en ai acquis une pour le Musée de l'Homme en échange d'un fusil. [...] Elle se compose d'un diadème en forme d'éventail ; d'une visière de plumes couvrant la partie supérieure du visage ; d'une haute couronne cylindrique entourant la tête, en baguettes surmontées de plumes d'aigle-harpie ; et d'un disque de vannerie servant à piquer un buisson de tiges encollées de plumes et de duvet. L'ensemble atteint presque deux mètres de hauteur. » (*Tristes tropiques*. P. 263)

La description de la parure bororo semble pouvoir être envisagée comme une stratégie textuelle de déploiement de la preuve. L'observation et la description de la parure sur le terrain se complète avec la description de la parure au Musée de l'Homme.

Souvent la description est l'occasion, comme chez Leiris, de tenter de recréer l'atmosphère d'une expérience individuelle afin de mieux la partager :

« Déjà des chants se modulaient au-dehors dans une langue basse, sonore et gutturale, aux articulations bien frappées. Seuls les hommes chantent ; et leur unisson, les mélodies simples et cent fois répétées, l'opposition entre des solos et des ensembles, le style mâle et tragique évoquent les chœurs guerriers de quelques *Männerbund* germanique. » (*Tristes tropiques*. P.252).

La comparaison avec les chœurs guerriers allemands rapproche ces chants d'une musique connue et introduit l'imaginaire qui vient pallier la difficulté de représenter l'inconnu. Lévi-Strauss tente de recréer textuellement l'ambiance musicale dans laquelle il est plongé :

« C'était un émerveillement de les entendre : tantôt déchaînant ou arrêtant les voix d'un coup sec ; tantôt meublant les silences du crépitement de leur instrument, modulé en crescendos et decrescendos prolongés, tantôt enfin dirigeant les danseurs par des alternances de silences et de bruits dont la durée, l'intensité et la qualité étaient si variées qu'un chef d'orchestre de nos grands concerts n'aurait pas mieux su indiquer sa volonté. » (*Tristes tropiques*. p. 253)

Le partage de l'expérience musicale inédite s'effectue par l'utilisation dans la description d'un lexique musical issu de la culture occidentale et par une comparaison qualitative qui place musique tribale et musique classique sur le même plan.

3.1.3 La liste et l'énumération comme preuve du voyage.

La description est liée à deux éléments qui se retrouvent dans les documents de voyages que sont la liste et l'énumération. La liste et l'énumération semblent être deux éléments qui contribuent à construire la figure de la preuve. Jack Goody (1977 : 149) distingue trois types principaux de liste. Le premier type de liste inventorie des personnes, des objets ou des événements, elle est une façon « *d'enregistrer des*

événements extérieurs, des rôles sociaux, des situations, des personnes. » Le deuxième type de liste « *sert de guide à une action future* », le dernier type de liste consiste en des listes lexicales « *quelque chose comme un proto-dictionnaire ou une encyclopédie embryonnaire* ». Goody (1977 : 184) souligne la fonction de classement et d'organisation des connaissances que permet l'usage de la liste : « *Ranger des mots (ou des « choses ») dans une liste, c'est en soi déjà une façon de classer, de définir un « champ sémantique », puisqu'on inclut certains articles et qu'on en exclut d'autres* ». Envisagée sous l'angle de la distinction entre écriture et oralité, Goody (1977 : 162) démontre que « *ce qui est aussi grandement facilité par la liste, en partie à cause de la vision par rapport à l'audition, c'est le classement de l'information selon un certain nombre de critères séparés. En outre, une fois classés, les éléments peuvent être reclassés, réarrangés dans un autre ordre.* ». Ses recherches établissent une relation entre l'utilisation de la liste et le développement des sciences : « *Une activité comme la mise en liste, difficilement envisageable dans les cultures orales, est de celles qui ont favorisé le développement de l'histoire et des sciences de l'observation, ainsi que, à un niveau plus général, la recherche et la définition de schémas classificatoires.* » (Goody, 1977 : 191).

Nous envisagerons la liste et l'énumération sous le même angle dans la mesure où elles semblent correspondre à un agencement ou plutôt une suite de mots qui constituent un ensemble sémantique signifiant qui vise entre autres à accumuler des éléments qui construisent la preuve du voyage.

La liste comptable comme document preuve.

Dans le journal de voyage de Bougainville, la première liste rencontrée s'apparente à une liste comptable qui constitue un document qui atteste en détail des revenus du roi du Portugal à Rio de Janeiro. La liste porte un titre « *Récapitulation et montant des divers objets du Revenu royal, année commune* ». Cette liste enregistre les transactions financières entre le royaume du Portugal et sa colonie :

« Cent cinquante arobes d’or que rapportent année commune, tous les quintes réduits	valent	en	monnaie
d’Espagne.....	1 125 000	piastres	
Le droit sur les diamants.....	240 000	piastres	
Le droit de monnaie.....	400 000	piastres	
Dix pour cent de la douane.....	350 000	piastres	
Deux et demi pour cent de don gratuit.....	87 000	piastres	
Droit de péage, vente des emplois, offices, généralement tout ce qui provient des mines...			
.....	225 000	piastres	
Droits sur les Noirs.....	110 000	piastres	
Droits sur l’huile et le poisson, le sel, le savon et le dixième sur les denrées du pays			
.....	130 000	piastres	
	TOTAL	2	

667 000 piastres » (*Voyage autour du monde*. P.50).

La liste est précédée d’une énumération des dépenses du roi du Portugal : liste comptable et énumération se complètent pour donner une évaluation précise de ce que rapporte la colonie au roi du Portugal :

« Toute la dépense que le Roi de Portugal fait à Rio Janeiro, tant pour le paiement des troupes et des officiers civils que pour les frais de mines, l’entretien des bâtiments publics, la carène des vaisseaux, monte environ à six cent mille piastres. [...] On verra que le revenu que le roi de Portugal tire de Rio Janeiro se monte à plus de dix millions de notre monnaie. » (*Voyage autour du monde*. P. 50.)

Dans cet exemple, la liste apparaît comme un moyen de compléter l'énumération qui semble insuffisante à fournir des informations. Elle organise l'information concernant les revenus que rapporte l'exploitation de la colonie brésilienne au royaume du Portugal. La liste semble ainsi constituer un micro document à l'intérieur du document de voyage qui sert de preuve comptable. Cette liste semble avoir un double statut dans la mesure où non seulement elle constitue un enregistrement de transactions financières mais aussi elle est un compte-rendu pour le roi de France de l'économie coloniale du royaume du Portugal, en cela elle constitue une preuve de l'accomplissement du voyage et de la mission de Bougainville.

Jean Malaurie entre liste comptable et énumération fournit des informations sur l'économie des Esquimaux en 1951. Ces informations qui indiquent les prix des denrées dans la boutique sont l'occasion d'amorcer une étude plus générale de l'économie à Thulé :

« Le kilo de café sera vendu 7 couronnes ; 100 g de thé : 0,90 couronne ; un kilo de flocons d'avoine : 0,50 couronne ; un kilo de biscuits de mer : 1,70 couronne ; un kilo de corned beef : 5,50 couronnes ; un kilo de margarine : 3,50 couronnes ; un kilo de sucre : 0,80 couronne ; un fusil de calibre 16 Stevens : 72 couronnes ; deux canons : 272 couronnes ; un fusil 1889 : 70 couronnes ; un couteau : de 2 à 4 couronnes ; une balle modèle 1889 : 0,18 couronne ; un kilo de charbon : 0,10 couronne ; un kilo de pétrole : 0,34 couronne. » (*Les derniers rois de Thulé*. P.172).

L'utilisation de la liste des tarifs alimentaires et des armes de chasse souligne la dépendance économique instaurée entre les Esquimaux et le Danemark. Les prix sont en effet fixés par Copenhague, Malaurie remarque que :

« C'est chez lui une habitude déjà ancienne de s'en remettre au Blanc pour ce qui se rapporte aux questions de barème et de tarif. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 170)

La liste de l'augmentation des prix des denrées est immédiatement suivie de l'énumération de la hausse des revenus de la chasse :

« Les *Terianniaq* [renards] ont été augmentés ; 60 couronnes pour un bleu, 40 pour un blanc de première catégorie, 4 à 7 couronnes pour un phoque. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 172).

L'utilisation d'un mélange de liste comptable et d'énumérations permet de fournir des informations sur le fonctionnement économique esquimau, sur leur régime alimentaire, sur leurs habitudes de chasse et sur les animaux. Par ce processus Malaurie met en évidence la dépendance économique instaurée entre le Danemark et les Esquimaux. Liste et énumération servent alors d'introduction à une critique de ce type de dépendance :

« Soudain, Ingapaluk intervient d'une voix rauque et rapide, comme s'il avait peur. Il parle du fond de la gorge avec des mots agglutinés, avalés, tels les chasseurs d'ici lorsqu'ils sont émus et que l'événement exige communication immédiate ; quasiment en style télégraphique, il critique les Blancs qui ne consultent pas les chasseurs et, de très loin, du pays Qallunaaq, font ici la loi...
« On devrait fixer nous-mêmes les prix », dit-il en substance. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 175.)

Liste et énumération peuvent donc être envisagées à la fois comme preuve de l'expérience du voyage, Malaurie rapporte la preuve des tarifs alimentaires pratiqués en 1950 et cette liste constitue aussi la preuve de la dépendance économique des esquimaux puisque dans ce cas la hausse des prix met en danger l'équilibre de la communauté. Dépendance instaurée par le gouvernement danois qui fixe les prix à la place des Esquimaux eux-mêmes.

La liste, dans le voyage de Nicolas Baudin, semble avoir une valeur de preuve de l'accomplissement de la mission demandée comme c'est le cas chez Bougainville. Baudin insère dans son journal les listes des objets, plantes et animaux collectés pendant le voyage. Les listes sont établies en fonction du lieu : à un lieu est associé la

liste des spécimens récoltés. Elles constituent un bilan des collectes qui s'insère dans le journal de voyage mais qui est aussi destiné à la fois au directeur du Muséum et Jardin botanique de Paris et au ministre de la Marine. Baudin signale en effet qu'une copie du bilan qu'il réalise dans son journal sera ensuite jointe aux lettres officielles envoyées au Muséum et au Ministère de la Marine. Ainsi concernant le bilan de la collecte dans l'île de Saint-Thomas, Baudin établit la liste suivante :

« Trente huit caisses de plantes vivantes contenant trois cent quatre vingt arbustes qui forment cent trente-cinq espèces différentes.

N°1 une grande caisse contenant des zoophytes et lithophytes.

N°2 une grande caisse mêmes objets.

N°3 une grande caisse contenant des cornes de quadrupèdes et divers autres objets.

N°4 un grand coffre contenant des zoophytes et des lithophytes.

N°5 une grande caisse mêmes objets.

N°6 une caisse contenant des vases de porcelaine et autres objets.

N°7 une caisse contenant des tableaux de Chine peints sur verre.

N°8 une caisse contenant des arcs, flèches et autres objets.

N°9 une caisse contenant un madrépore en tête de cerveau.

N°10 une caisse même objet.

N°11 une caisse oiseaux empaillés.

N°12 une caisse contenant 65 espèces échantillons de bois différents.

N°13 une caisse mêmes objets 35 espèces.

N°14 une caisse quadrupèdes et poissons, dans l'eau de vie.

N°15 une caisse insectes et quadrupèdes dans l'eau de vie.

N°16 une caisse idem. » (*Journal du voyage aux Antilles*. P. 324-325).

Cette liste effectuée par Nicolas Baudin facilite la mise en ordre de la collecte par la numérotation et la catégorisation des objets collectés : quadrupèdes, insectes, poissons, zoophytes, lithophytes... La liste permet de donner une description précise de l'ensemble de la collecte, elle en propose un premier classement qui s'organise autour de catégories du vivant. Elle semble se substituer à une simple énumération des divers objets collectés pendant le voyage en proposant un agencement qui a pour effet de séparer en identifiant. Dans le journal de Baudin des listes à inventaires

précis alternent avec des listes des inventaires plus flous, comme c'est le cas pour la collecte réalisée sur l'île de la Trinité :

« Pendant les trois jours que nous y avons resté :

Dix cornets de graines recueillies dans la partie de l'est de cette île.

Quelques insectes et papillons.

Un morceau de bitume d'environ dix livres donné en présent par le capitaine du vaisseau de guerre le *Dictator*.

Un œuf de tortue pétrifié.

Quelques espèces de plantes pour les herbiers. » (*Journal de voyage aux Antilles*.

P. 324)

Dans le journal de voyage de Michel Leiris, la liste semble aussi servir de preuve de l'accomplissement du voyage. Ainsi Leiris établit la liste des animaux qu'il fréquente dans la région de Garoua. La liste est intégrée dans le récit de sa journée, elle n'est pas séparée de la suite du journal comme c'était le cas chez Baudin. Leiris fait l'inventaire des animaux qu'il a vus pendant la journée :

« En très peu de temps, nous rencontrons :

1 grande bande de cynocéphales (qui se replient en bon ordre, après un coup de feu, les femelles portant leurs petits sur le dos à la jockey, les guetteurs restant derrière pour surveiller nos mouvements) ;

2 troupes moins nombreuses de singes plus petits ;

2 bandes de phacochères ;

1 autre bande de cynocéphales (deux des plus gros sont assis comme des magots dans un grand arbre). » (*L'Afrique fantôme*. P. 217).

La liste lui permet aussi de détailler les denrées reçues en cadeau pendant l'expédition. Leiris enregistre de cette façon les échanges de denrées entre la mission ethnographique et le sultan du campement où les ethnographes se sont installés. La liste non seulement inventorie le contenu des envois mais rend compte d'une pratique culturelle :

« Un premier envoi de :

1alebasse de boules de mil pétries avec du miel (4 kilogrammes environ)
1 panier de graines d'arachides
1 grandealebasse de lait
1 canari d'eau miellée. » (*L'Afrique fantôme*. P. 217)

A ce premier don du Sultan, les ethnographes répondent en envoyant à leur tour :

« 4 flacons de parfum tous différents ;
12 boîtes de poudre de riz, dont une à miroir convexe » (*L'Afrique fantôme*. P. 218)

Suit un échange successif de denrées jusqu'à la rencontre avec le Sultan où la liste fait place à l'énumération :

« Autour du dais sous lequel le sultan – colosse majestueux à bouche voilée et en chaussettes- nous reçoit, sont parsemées, en désordre savant, d'autres richesses : cafetières, parapluies, bouquins, maraboutiques, vieille bouteille thermos, boîte de petits-beurre vide, boîte d'allumettes, armes, bracelets, paires de chaussettes et, à la place d'honneur, nos flacons de parfum. » (*L'Afrique fantôme*. P. 218).

Il semble donc que liste et énumération complètent la description de l'expérience du voyageur en donnant des informations sur les objets contenus dans la liste mais aussi permettent la mise en évidence de l'ensemble d'une pratique culturelle.

La fonction d'authentification de l'énumération se retrouve aussi chez Arseniev où l'énumération vise à produire un effet de réel qui reconstruit la réalité de l'expérience vécue. Ainsi le contenu du sac du guide golde d'Arseniev s'apparente à l'énumération des objets du Sultan chez Leiris :

« Mais mon étonnement ne fit que croître à mesure que le Gold tirait ses biens, un à un, des profondeurs de sa besace. C'était un mélange extraordinaire : un sac vide ayant contenu de la farine, deux vieilles chemises, un rouleau de courroies minces, une pelote de cordes, de vieilles *ountes*, des cartouches usées, une poudrière, du plomb, une boîte à conserves vidée, une alène, une petite hache,

une autre boîte en fer-blanc, des allumettes, un silex, un briquet et de l'amadou, du goudron servant d'allume-feu, encore un petit récipient, du fil solide fait en veines d'animal et deux aiguilles, une bobine vide, une espèce d'herbe sèche, du fiel de sanglier, des dents et griffes d'ours, une ficelle où étaient enfilés des sabots de porte-musc et des griffes de lynx ; deux boutons en cuivre. » (*Dersou Ouzala*. P. 148).

L'énumération permet donc de faire l'inventaire du contenu du sac du golde qui donne des informations sur le mode de vie du trappeur. L'énumération permet aussi d'accumuler des détails dans la description des ornements des objets quotidiens des goldes :

« Les visiteurs sont toujours frappés par la profusion d'ornements tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du logis golde. En effet, tous les petits et grands objets sont chargés de sculptures : piliers, cuves, armes, cuillères, baguettes et rames, y compris et surtout les ustensiles en écorce de bouleau, les boîtes, les écuelles, les plateaux, etc., bref tout ce qui peut l'être est décoré au moyen d'un couteau et de couleurs. » (*Aux confins de l'Amour*. P.35)

La liste et l'énumération de type inventaire semblent ainsi être des outils qui, tout en constituant une preuve de l'expérience du voyage, permettent d'appréhender le quotidien.

Dans le carnet de terrain de Jocelyn Bonnerave la liste de type inventaire permet de décrire les objets qui entourent le musicien Fred Frith dans son bureau à Mills College, elle donne ainsi des informations sur l'environnement de travail du musicien :

« Dans le bureau de Fred : des instruments
des tissus et des objets exotiques
des affiches de ses concerts (4 grandes)
des CD, des livres
2 pianos
1 ordi

des dossiers administratifs
des objets naïfs
la paire de chaussures. » (Carnet de terrain N°2. P.9)

La liste inventaire n'est pas une simple accumulation de données mais elle produit comme intrinsèquement de l'information. Les données qu'elle rassemble sont ainsi un premier agencement signifiant de l'observation. La liste de type inventaire ne rassemble pas uniquement des objets, elle peut aussi inventorier des personnes. Ainsi, dans les carnets de terrain de Bonnerave sont insérées des listes de musiciens :

« Marielle Jacobson : Electronic music
Kanoko Nishi, Theresa Wong, Caroline Penwarden : Improvisation
Jeremy Hughes plays “Rock and roll Karaoke”
Brian Montone : Composition played by Brian Pardo and Kiku Day
Emily Packard Performs Damon Waitkus violin solo
Antoine Berthiaume : Solo electric guitar [...]
Joel Chapen and Kimberly Miller : guitar and voice
Quentin Sirjacq : Solo piano
Angela Hsu : violin
Brian Pardo, Seth Warren and Theresa Wong play jazz. »

La liste permet d'associer un nom à une fonction musicale. Elle donne des informations sur le nom des musiciens (nationalités, répartition fille/garçon...) et sur l'instrument ou le morceau qui leur est associé. Cette liste est en outre un programme musical pour le « *Thursday Night Special November 4, 8 pm in the Ensemble room, Music building* ». Ce type de liste semble ainsi osciller entre la liste inventaire et la liste guide pour une action future telle que l'a identifiée Goody.

Jean-Baptiste Charcot, dans l'introduction de son journal de voyage en antarctique, établit la liste de l'équipage qui l'a accompagné en Antarctique. Après avoir donné la liste des officiers chargés des travaux scientifiques, il souligne le rôle de chaque membre de l'équipage par une liste :

« E. CHOLET, patron
E. GOUDIER, chef mécanicien.
J. JABET, maître d'équipage.
R. RALLIER DU BATY, matelot (élève de la marine marchande).
J. GUEGUEN, matelot
F. ROLLAND, -
F. HERVEOU, -
A. BESNARD, -
F. LIBOIS, charpentier et chauffeur.
F. GUEGUEN, chauffeur
L. POSTE, -
M. ROZO, cuisinier.
R. PAUMELLE, maître d'hôtel.
P. DAYNE, guide des Alpes. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 22-23).

Cette liste semble constituer une forme d'organisation du travail dans l'exploration. Chaque membre de l'équipage est engagé pour accomplir une fonction particulière et en ce sens la liste constitue bien un « plan » pour une « action à venir ». Charcot complète sa liste par une énumération qui souligne la diversité régionale de son équipage :

« Bretons, Normands, Picards, Parisiens, Gascons, Lyonnais, Limousins, Provençaux étaient ainsi représentés à bord. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 23).

L'énumération de différentes régions françaises semble souligner l'implication de l'ensemble des français dans cette expédition qui a pour objectif de représenter l'exploration scientifique française. Charcot insère dans son journal des listes qui visent à organiser la vie à bord qui constituent donc le deuxième type de liste selon Goody, la liste qui réalise un « plan » pour une « action à venir ». Ainsi Charcot donne dans son journal la liste des rations alimentaires qu'il a prévu de distribuer à son équipage pendant un raid d'excursion sur la banquise :

« J'avais en principe organisé nos rations par homme de la façon suivante :
Repas au départ :

Comprimés de soupe allemande.....	25 grammes
Viande (corned beef).....	250 –
Beurre	20 -
Légumes comprimés.....	16 –
Sel comprimé.....	7 -
Sucre comprimé.....	14 –
Café comprimé.....	7 –
Biscuit.....	50 –
Rhum.....	25 –
[...] » (<i>Le Français au pôle Sud</i> . P. 243)	

Charcot donne la liste exhaustive des rations prévues au départ, pendant et après le raid. Il évalue ensuite l'écart entre les rations prévues et celles effectivement distribuées.

« Mais pendant tout le raid je n'ai distribué par jour que 100 grammes de biscuits à chacun, presque pas de fromage, très rarement du thé et j'économisais toujours quelques grammes sur autre chose. Les deux fois où nous avons mangé du pingouin, sauf le beurre, le sel, le biscuit et le café, rien d'autre n'a été distribué. Enfin d'un commun accord la collation de midi a presque toujours été supprimée. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 243-244).

Face aux difficultés rencontrées, Charcot est contraint d'adapter les rations initialement prévues à la nouvelle situation. La liste de type « plan d'une action à venir » devient ensuite un document pour l'évaluation de l'excursion sur la banquise. La liste peut être alors envisagée comme un document qui sert de preuve de l'importance de l'organisation méthodique du raid, des qualités d'adaptation face aux difficultés. Elle est une preuve qui authentifie le récit du raid enchâssé dans le journal de voyage et aussi un élément de valeur.

La liste ou énumération : itinéraire ou résumé

Les documents de voyages de Bougainville, Lapérouse, Darwin et Charcot contiennent tous des listes qui semblent osciller entre la liste de type « inventaire » et

la liste de type « plan d'action ». Ces documents de voyages sont divisés en plusieurs parties qui peuvent s'apparenter à une division en chapitres d'un livre avec en début de partie la liste de ce que va contenir la suite du document.

Ainsi Bougainville avant d'aborder la quatrième partie de son journal fait une liste de ce que va contenir le journal dont le texte est à suivre :

« Juillet 1767. Départ de Rio de Janeiro. – Entrée dans la rivière de la Plata. Seconde relâche à Montevideo.- Nouvelles que nous y apprenons.- Août 1767.- Avarie que reçoit *l'Etoile*.- Septembre 1767. Navigation de Montevideo à Baragan.- Détails nautiques sur cette route.- *L'Etoile* s'y raccommode.- Octobre 1767.- Départ de plusieurs vaisseaux pour l'Europe ; arrivée de quelques autres. » (*Voyage autour du monde*. P. 51).

Ce type de liste apparaît d'abord comme un plan qui permet de suivre l'itinéraire de l'expédition ce qui contribue à construire la preuve du voyage. Elle semble aussi constituer un résumé indicatif des actions et événements du voyage qui sert d'introduction au journal de voyage. Le même type de liste se retrouve tout au long du journal de voyage de Lapérouse, ainsi avant le texte du journal de ce qui peut s'apparenter à un XXe chapitre, Lapérouse écrit :

« Départ de la baie de Castries. Découverte du Détroit qui sépare le Jesso de l'Oku Jesso. Relâche à la baie de Crillon sur la pointe de l'île Tchoka ou Ségalien. Détails sur ses habitants et sur leur village. Nous traversons le détroit et reconnaissons toutes les terres découvertes par les hollandais du Kastricum. Ile des Etats. Détroit d'Uriès. Terre de la Compagnie. Ile des Quatre-Frères. Ile de Marikan. Nous traversons les Kuriles et faisons route pour le Kamtschatka. » (*Voyage autour du monde*. P. 268).

L'écriture de la liste semble osciller entre résumé de type informatif et résumé plus subjectif avec notamment l'utilisation du pronom « nous » qui donne un caractère hybride à la liste entre objectivité et subjectivité, entre écriture scientifique et écriture plus littéraire. En même temps, l'utilisation du « nous » suggère une implication qui

contribue de manière paradoxale à construire la preuve du voyage qui passe par l'expérience du « nous ».

Ce type de liste est également à l'œuvre dans le journal de voyage de Darwin qui fait précéder chaque partie de son texte d'un plan résumé en guise d'introduction. Ainsi avant de livrer le journal de voyage concernant le détroit de Magellan, une liste vient comme présenter le contenu du journal :

« Détroit de Magellan.- Port Famine.- Ascension du mont Tarn.- Forêts.- Champignons comestibles.- zoologie.- Immense plante marine.- Départ de la Terre de Feu.- Climat.- Arbres fruitiers et productions des côtes méridionales.- Hauteur de la ligne des neiges éternelles sur la Cordillère.- Descente des glaciers vers la mer.- Formation des montagnes de glace.- Charriage des blocs de rocher.- Climat et productions des îles antarctiques.- Conservation des cadavres gelés.- Récapitulation. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 248).

Dans ces types de liste du journal de Darwin, l'utilisation du « nous » s'efface, la liste correspond à un résumé indicatif qui organise comme sous forme d'un plan les informations qui sont contenues dans la suite du journal. L'ensemble de ces listes mises bout à bout constitue la liste complète des événements importants du voyage et établit le plan d'ensemble du journal. Elle semble apparaître alors comme une forme première d'organisation de l'information contenue dans le journal.

Le journal de voyage de Charcot est divisé en cinq parties, cinq listes précèdent le texte du journal de bord.

« De la baie Orange aux Shetlands du Sud.- Sur la côte N.W. de l'Archipel de Palmer.- Baleinoptères et pingouins.- Brume et neige.- Avaries de machine.- L'entrée du détroit.- Au milieu des icebergs.- Phoques.- La baie des Flandres.- Situation dangereuse.- Réparations, excursions et travaux.- L'île Wiencke.- L'îlot du Cairn.- Port-Lockroy.- Rockerie de pingouins.- Pingouins bonnes d'enfants.- Le chenal de Lemaire.- Moments difficiles.- L'île Wandel.-

Navigation dans les glaces.- Les îles Biscoë.- Tempête de N.E. – Temps affreux.-
Retour à Wandel. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 43).

Disposée avant le journal, cette liste semble donner le plan de la première partie du journal de Charcot qui se déroule pendant l'été 1904. Elle contient essentiellement des informations géographiques, météorologiques et les événements dangereux traversés par l'expédition. Elle est le témoin de l'itinéraire de l'expédition et souligne les difficultés endurées ce qui semble créer un effet d'authentification du journal qui va suivre tout en instaurant un horizon d'attente fondée sur le suspens : comment l'expédition réussit-elle à dépasser les dangers du voyage ? Dans la liste introductive de la deuxième partie, la fonction de témoignage de la liste est accentuée par l'utilisation de « nos » :

« Description de notre station d'hivernage.- Installation du barrage et de la chaîne pour protéger le « Français ». – La lutte avec les glaces.- Nos chiens.- Coups de vents sur coups de vents.- La maison démontable.- Le magasin générale.- La cabane magnétique.- L'observatoire.- Les travaux scientifiques.- La boucherie de phoques.- Excursions.- La lessive.- La pêche.- Nos provisions.- L'installation du bateau.- Nos vêtements.- Nos chats.- Premiers pas sur la banquise.- Un iceberg qui chavire.- Les cormorans.- Nos amis les pingouins.- Autres oiseaux.- Les phoques.- La fête du 25 de Mayo.- Hovgard.- Variations de température et coup de vent.- Un pic-nic par -25°.- Tempête. » (*Le Français au pôle Sud*. P. 109).

La liste semble donc être une mise en forme qui organise l'ensemble du journal en utilisant des éléments qui résument le quotidien de l'expédition en soulignant les principales activités, qui introduisent le texte qui va suivre, qui donne des informations sur le contenu du journal et qui aussi créent un horizon d'attente pour le lecteur en mettant l'accent sur les difficultés du voyage et donc sur le part d'aventure que contient l'expédition.

Dans le récit de voyage de Jean de Léry, les listes sont remplacées en tête de chapitre par des énumérations qui résument le récit qui va suivre.

« Du naturel, force, stature, nudité, disposition et ornements du corps, tant des hommes que des femmes sauvages Bresilliens, habitans en l’Amerique : entre lesquels j’ay frequenté environ un an. » (*Histoire d’un voyage en la terre du Bresil*. P. 210)

Jean de Léry insiste sur l’authenticité de l’expérience vécue en utilisant le « je ». L’énumération comme la liste semble procéder à la fois à d’un plan du texte qui va suivre associé à un résumé des principales idées développées dans le texte qui suit. L’énumération se rapproche parfois de la fonction de titre de chapitre :

« Du mariage, polygamie, et degrez de consanguinité observez par les sauvages : et du traitement de leurs petits enfans. » (*Histoire d’un voyage en la terre du Bresil*. P. 426)

« De la guerre, combats, hardiesse et armes des sauvages. » (p. 335)

« Des arbres, herbes, racines, et fruicts exquis que produit la terre du Bresil. » (p. 306).

La liste type plan ou introduction devient chez Jean de Léry une énumération qui peut se rapprocher d’un titre. Les énumérations qui précèdent chaque partie du texte semblent présenter une forme d’organisation du journal et peuvent parfois se réduire à un titre qui représente le contenu général de la partie.

Les listes supposent que le voyageur a effectué une relecture de son texte et signalent ainsi une tentative d’organisation raisonnée du contenu du journal ou au moins une mise à distance de l’expérience vécue. Le « plan » est toujours rédigé après l’expérience de ce qui est raconté, il s’agit donc non pas d’un plan d’une action à venir mais le plan d’une action déjà advenue. Les listes semblent ainsi constituer une première forme d’organisation scientifique du journal de voyage qui s’articule autour de la notion de preuve. Ces listes semblent former ainsi des éléments qui viennent, dans leur contenu, conférer au texte une valeur d’authenticité et présentent une volonté d’organisation qui rapproche de la dimension scientifique en proposant un premier enchaînement raisonné du journal de voyage.

La liste ou l'énumération lexicale

A côté de la liste qui inventorie, on rencontre dans le document de voyage de Lapérouse la liste identifiée par Goody comme la liste de type lexical. Ainsi Lapérouse insère dans son journal une liste qui constitue un dictionnaire des termes numériques français / langue des Indiens du Port des Français :

« M. de Lamanon est l'auteur de la dissertation suivante sur la langue de ce peuple ; je n'en donnerai ici que les termes numériques, afin de satisfaire les lecteurs qui aiment à comparer ceux des différents idiomes :

Un	Keirrk
Deux	Theirh
Trois	Neisk
Quatre	Taakhoun
[...]	

Cent Tchinecaterha. » (*Voyage autour du monde*. P. 130-131).

La liste lexicale constitue une preuve du travail du linguiste Lamanon qui vient authentifier le journal de voyage. Elle semble fonctionner comme une preuve scientifique dans la mesure où elle est réalisée par le linguiste Lamanon. Dans ce cas, on peut supposer que la connaissance du langage est un objectif de l'expédition qui vise dans un second temps à faciliter les échanges économiques avec les Indiens.

Dans le récit de Malaurie l'énumération semble aussi avoir valeur de preuve de l'expérience du voyage, par exemple en faisant partager le régime alimentaire des inuit :

« Pendant deux mois d'été, les repas sont agrémentés d'oiseaux de mer, d'ailerles, de racines, de plantes (*naasut*) : j'en connais neuf espèces. En outre, trois sortes d'algues sont, de temps à autre, mangées, dont l'une (*qimerluusaat*) avec de la graisse de phoque et de morse, de même que des moules (*imaneq* et *qammajoq*) recueillies le long du rivage au mois d'août et mangées crues. Ce

n'est donc pas tout à fait exact de dire que l'Esquimau est exclusivement carnivore. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 276)

L'énumération qui semble être comme un enregistrement de ce qui constitue l'alimentation des inuit pendant l'été se double d'une fonction lexicale. L'énumération devient aussi un micro-lexique des denrées estivales, le nom de l'aliment est suivi de sa traduction, en italique, de la langue inuit. Ainsi une énumération de type lexical suit l'inventaire des boîtes de conserve :

« Il est à genoux au milieu d'un amas de boîtes de conserve disposées en piles chancelantes qu'il numérote avec soin. « *Attaaseq* (une) marmelade... *Marlluk tiit* (deux thés)... *Arfineq pingasut* (huit) *sukkut* (sucre). » » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 324).

L'énumération permet d'intégrer la langue inuit dans le texte de Malaurie. Le lexique est comme mis en contexte afin de mieux intégrer le langage inuit. En outre, la liste suppose un positionnement vertical qui sépare les deux langages alors que l'énumération utilise le lexique dans le contexte de l'expérience.

Claude Lévi-Strauss utilise très souvent l'énumération lexicale qui permet de resituer le contexte de l'expérience pour mieux la faire partager tout en l'authentifiant. Ainsi lorsqu'il décrit le rituel de l'appel du soir chez les Bororo, Lévi-Strauss utilise une énumération de type lexical :

« Dès que la nuit tombe, on allume un grand feu sur la place de danse où les chefs des clans viennent s'assembler : d'une voix forte, un héraut appelle chaque groupe : *Badedjeba*, « les chefs » ; *O Cera*, « ceux de l'Ibis » ; *Ki*, « ceux du tapir » ; *Bokodori*, « ceux du grand tatou » ; *Bakoro*, (du nom du héros Bakororo) ; *Boro*, « ceux du labret » ; *Ewaguddu*, « ceux du palmier buriti » ; *Arore*, « ceux de la chenille » ; *Paiwe*, « ceux du porc-épic » » (*Tristes tropiques*. P. 277).

L'utilisation du langage bororo vient authentifier le récit en restituant les sonorités du rituel tout en donnant des informations sur le lexique bororo. L'énumération lexicale facilite le re-création de la scène vécue par l'ethnographe et contribue en cela à construire la preuve du voyage. Ainsi lorsqu'il décrit les bœufs de charge qui conduisent l'expédition en territoire nambikwara, Lévi-Strauss authentifie la scène en utilisant une énumération lexicale :

« Ainsi mes bêtes s'appelaient : *Piano* (l'instrument de musique) ; *Massa-Barro* (  crase-boue) ; *Salino* (goûte-sel) ; *Chicolate* (mes hommes, qui n'avaient jamais mangé de chocolat, appelaient ainsi un mélange de lait chaud sucré et de jaune d'  uf) ; *Taruma* (un palmier) ; *Galao* (grand coq) ; *Lavrado* (ocre rouge) [...] *Pai de Mel* (abeille) ; *Ara  a* (un fruit sauvage) ; *Bonito* (joli) ; *Brinquedo* (joujou) ; *Pretinho* (noiraud). » (*Tristes tropiques*. P. 309-310).

L'énumération lexicale semble ainsi permettre à la fois de donner une information par la traduction mais aussi contribuer à recrer l'atmosphère de l'expérience pour mieux la partager. Lévi-Strauss continue d'associer français et brésilien pour décrire le fonctionnement des bouviers qui l'accompagnent dans son exploration :

« Car il faudra alors camper à nouveau, décharger, *pastorear*, *campear*, etc., avant que toute la troupe ait été rassembl  e en vue d'un chargement parfois cinq ou six fois répété jusqu'à ce que – pourquoi ? – une docilité unanime ait été obtenue. » (*Tristes tropiques*. P. 310).

Le recours à l'énumération lexicale semble permettre d'opérer un glissement qui rend possible l'observation du comportement des bouviers qui accompagnent la mission d'exploration avec leur troupeau de bœufs de charge.

3.2 Mesures et document de voyage

3.2.1 Mesurer pour mieux naviguer : Bougainville Lapérouse Baudin

Mesurer est un objectif majeur dans les documents de voyages de notre corpus, mesurer le monde pour mieux le cartographier, mesurer les animaux et les végétaux pour mieux les appréhender. L'activité de mesure dans les documents de voyages de notre corpus semble être en lien avec la connaissance du monde.

Dans le journal de voyage de Bougainville, les mesures réalisées sont essentiellement liées à l'objectif principal de la mission d'exploration qui est le relevé cartographique afin de faciliter la navigation et aussi de prendre possession des terres encore inconnues. Les mesures de latitude et de longitude sont omniprésentes dans le journal et s'imposent comme une préoccupation essentielle du navigateur. Ainsi ces mesures permettent de préciser les cartes dont dispose Bougainville et même d'en rectifier les erreurs :

« Le 19 à midi j'observai vingt-huit degrés deux minutes de latitude boréale ; et en la faisant cadrer avec le relèvement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes, valant par le parallèle de vingt-huit degrés deux minutes environ soixante et douze lieues dont j'étais plus Est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du Cap Finisterre aux Canaries, et je l'avais éprouvée en d'autres voyages : les courants, par le Détroit de Gibraltar, portant à l'est avec rapidité.

J'eus en même temps occasion de remarquer que les Salvages sont mal placées sur la carte de M. Bellin. En effet, lorsque nous eûmes connaissance le 17 après-midi, la longitude que nous donnait leur relèvement de l'île de Fer, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. » (Bougainville. *Voyage autour du monde*. P.27)

Chez Bougainville, l'activité de mesure est profondément liée à l'activité de navigation. Les mesures sont effectuées afin d'améliorer les conditions de la navigation. Les mesures permettent de se situer géographiquement donc de trouver sa position sur la carte du monde.

« Le relèvement que nous fîmes le 26, au lever du soleil, nous apprirent que les courants nous avaient entraînés dans le sud de plusieurs milles au-delà de notre estime. L'île de la Pentecôte se montrait toujours séparée des terres du sud-ouest, mais la séparation était plus étroite. Nous découvrions plusieurs autres coupures

à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnait. » (Bougainville. *Voyage autour du monde*. P. 184.)

Pour mesurer le monde, Bougainville s'appuie sur l'astronome Verron qui apparaît à plusieurs reprises dans le journal pour apporter une expertise de la mesure :

« M. Verron fit plusieurs observations pendant le mois de mai, et leurs résultats déterminèrent notre longitude le 5, le 9, le 13 et le 22. Il ne s'était pas encore trouvé autant de différences entre les observations et l'estime de nos routes, différences toutes du même côté. Toutes ces différences annonçaient que, depuis l'île de Tahiti, les courants nous avaient beaucoup entraînés dans l'ouest. » (Bougainville. *Voyage autour du monde*. P. 188)

La référence au scientifique pour mesurer plus précisément se réalise à un moment du récit où Bougainville est dans l'indécision face à ses observations. Il confronte ainsi ses mesures à celles des scientifiques afin d'essayer de comprendre le phénomène observé.

« Pendant notre séjour à Boëro, M. Verron fit à bord plusieurs observations de distance, dont le résultat moyen lui servit à déterminer la longitude de ce golfe, et le place deux degrés cinquante-trois minutes plus à l'ouest que nos estimés suivies depuis la longitude observée à la Nouvelle-Bretagne. Au reste, quoique que nous ayons trouvé établie, comme de raison, aux Moluques, la vraie date d'Europe, sur laquelle nous perdions un jour, en suivant autour du monde le cours du soleil, je continuerai à marquer la date de nos journaux, en prévenant qu'au lieu du mercredi 7, on comptait dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'île de France. (Bougainville. *Voyage autour du monde*. P. 242)

Les mesures de l'astronome permettent ainsi très souvent dans le récit de Bougainville de modifier la trajectoire de la navigation estimée par le navigateur. La mesure semble donc constituer un élément scientifique qui permet à la navigation de se réaliser.

Prendre la mesure du monde, établir le relevé topographique d'un lieu s'apparente à l'appropriation d'un territoire. En ce sens l'action de mesurer le monde est en relation avec l'action de posséder les terres. La mesure scientifique devient, dans le document de voyage, un moyen de s'approprier le monde. Les mesures permettent d'établir des cartes utiles à la navigation. Ainsi Bougainville dessine lui-même des cartes qui visent à établir des zones de mouillages des navires sur des terres encore inconnues. Le repérage de ports éventuels vise à faciliter la navigation et à développer des comptoirs commerciaux :

« Je joins ici la carte particulière que j'ai faite de cette intéressante partie de la côte des Terres de Feu. Jusqu'à présent, on n'y connaissait aucun mouillage, et les navires évitaient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. »
(Bougainville. *Voyage autour du monde*. P. 102)

Si l'activité principale de Bougainville consiste à prendre les mesures géographiques du monde afin de cartographier pour faciliter la navigation, une autre activité de mesure est à l'oeuvre dans le journal de Bougainville à travers l'image du botaniste Commerçon. Le scientifique collecte, mesure, dessine et classe les végétaux encore inconnus.

« M. de Commerçon, accompagné de M. le prince de Nassau, profitait de ces journées pour herboriser. Il fallait vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avait à ses yeux le mérite de la nouveauté, et le détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues et intéressantes. » (Bougainville. *Voyage autour du monde*. P. 98).

Ainsi l'exploration du monde naturel se combine à l'exploration plus générale du monde afin d'essayer de mieux le comprendre. Pierre Laszlo (Laszlo, 1999 : 15-16) dans une étude sur la découverte scientifique note que « *la découverte scientifique conserve de cette période précoloniale un certain nombre de notions clés. L'exploration du monde naturel a succédé à l'exploration de la planète. La prospection est apparentée : toute découverte s'accompagne d'un effort à la fois*

*d'imagination et d'investigation, pour en repérer les contours et en évaluer les retombées technologiques.*¹⁰⁴ » Ainsi pour lui, le journal de voyage comme celui de Bougainville contient en germe les éléments constitutifs de la découverte scientifique que sont l'exploration et la prospection.

Dans le document de voyage de Lapérouse, l'observation et la mesure constituent les principales activités du voyage. Elles semblent même imposer un rythme à la narration du voyage qui évolue selon l'avancée des mesures scientifiques. A peine débarqué à Ténériffe, la principale préoccupation de Lapérouse est d'installer un observatoire :

« Dès mon arrivée à Ténériffe, je m'occupai de l'établissement d'un observatoire à terre ; nos instruments y furent placés le 22 août, et nous déterminâmes la marche de nos horloges astronomiques, par des hauteurs correspondantes du soleil et des étoiles, afin de vérifier le plus promptement possible le mouvement des horloges marines des deux frégates. Plusieurs observations relatives à la latitude et à la longitude furent faites à Sainte-Croix de Ténériffe que nous croyons pouvoir fixer à 18° 36' 30'' de longitude occidentale et 28°27'30'' de latitude nord. Enfin, nous terminâmes notre travail par des expériences sur les boussoles d'inclinaison. » (Lapérouse. *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole* (1785-1788) p.31-32.)

Le fonctionnement des horloges astronomiques et les mesures qu'elles permettent paraissent constituer un leitmotiv chez Lapérouse qui revient très souvent tout au long du texte, sur l'utilisation de ces instruments :

« Le 11 octobre, nous fîmes un très grand nombre d'observations de distances de la lune au soleil pour déterminer la longitude et nous assurer de la marche de nos horloges marines.[...] C'est d'après ces opérations que nous avons déterminé la position en longitude des îles Martin-Vas et de l'île de la Trinité. Nous avons aussi déterminé très soigneusement les latitudes, non seulement en observant avec exactitude la hauteur méridienne du soleil, mais en prenant un très grand

¹⁰⁴ Lazlo, Pierre (1999). *La découverte scientifique*. PUF : 1999.

nombre de hauteurs près du méridien et en les réduisant toutes à l'instant du midi vrai, conclu par les hauteurs correspondantes. Les erreurs les plus fortes que nous ayons pu avoir par cette méthode n'excèdent pas 20 secondes.» (Lapérouse. P.34-35)

Dans le journal de Lapérouse, la mesure scientifique apparaît comme la préoccupation principale de l'ensemble de l'équipage. L'auteur rend compte des activités d'observation et de mesures qui semblent constituer le *modus vivendi* des savants qui participent au voyage :

« J'ai déjà rendu compte de la manière dont les astronomes avaient employé leur temps : nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix ; ils partirent pour le Pic avec plusieurs officiers des deux bâtiments. M. de la Martinière herborisa dans la route ; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du Pic avec son baromètre qui descendit sur le sommet de la montagne, à 18 pouces 4 lignes trois dixièmes. Par l'observation faite à Sainte-Croix de Ténériffe dans le même instant, il était à 28 pouces 3 lignes. Le thermomètre, qui marquait 24 degrés et demi à Sainte-Croix, se tint constamment à 9 degrés sur le haut du Pic. Je laisse à chacun la liberté d'en mesurer la hauteur. » (Lapérouse. P. 32)

C'est donc là une activité essentielle pour Lapérouse lui-même qui établit les mesures utiles à la navigation et pour les savants de l'expédition pour qui le voyage semble constituer un inépuisable et infini terrain de recueil. Pour eux, les mesures semblent constituer un moyen d'accéder à une meilleure connaissance et peut-être à une meilleure compréhension du monde.

Comme dans les documents de voyages de Bougainville et de Lapérouse, la mesure est dans le *Journal du voyage aux Antilles* de Nicolas Baudin profondément liée à la navigation. En ce sens, elle peut apparaître comme une condition nécessaire à la navigation et au-delà du voyage lui-même. Ainsi Baudin, dans un souci d'informer les futurs navigateurs, insère dans son journal six relevés topographiques qu'il a dessinés lui-même lors de son passage sur l'île de la Trinité :

« Les différents points de vue qui sont ci-après sont ceux que j'ai pris en côtoyant cette partie de l'île. Comme je ne connais aucun dessin avant ceux-ci, j'ai mis le plus d'exactitude possible afin que par la suite les navires qui fréquenteront cette partie puissent s'y reconnaître. » (Baudin. *Journal de voyage aux Antilles*. P. 182-183)

Le commandant Baudin note régulièrement les relevés de latitude et de longitude dans son journal :

« L'après-midi les vents furent toujours variables de l'est à l'est nord est très faibles, nous n'eûmes que l'espoir de pouvoir atteindre la pointe de la Bray à la nuit formée.

Relèvement des terres au coucher du soleil :

Le milieu de la grande entrée des bouches du Dragon au N $\frac{1}{4}$ NO

La montagne du Pin à l'E

La pointe de Bray à l'E. 5° S

Le tout au compas » (Baudin. *Journal du voyage aux Antilles de La Belle Angélique*. P. 188)

Comme pour les documents de voyages précédents, les mesures liées à la navigation jalonnent l'ensemble du journal et rendent compte des différentes positions du navire au fil des jours. Elles semblent permettre de reconstruire l'itinéraire de l'expédition d'exploration en représentant la trace des cheminements de la mission. Parfois les conditions météorologiques rendent impossibles ce travail qui laisse place à l'estimation :

« A midi le ciel resta sombre et couvert si épais que notre horizon ne s'étendait pas à une portée de pistolet. Nous n'eûmes en conséquence point d'observation de latitude mais elle fut estimée de 49° 45' et je pense qu'elle s'écarte bien peu de celle que nous eussions observée si le temps eut été beau. » (Baudin. *Journal de voyage aux Antilles*. P. 451).

Dans le journal de Baudin, la place accordée aux relevés liés aux conditions météorologiques semble être plus importante que ceux liés à la géographie des espaces traversés. Le relevé des températures extérieure et intérieure, en journée et pendant la nuit, clôturent systématiquement le compte-rendu de l'expédition entre le 29 avril 1797 et le 4 mars 1798. Baudin mentionne les prélèvements quotidiens des températures de l'air qui instituent un rituel météorologique qui confère un rythme scientifique au journal :

« Dans la nuit il n'y eut plus rien d'extraordinaire et les vents furent à l'est presque calme, le ciel très beau. Plus grande chaleur du jour à l'air extérieur 22°, à l'air intérieur 32,5°. Chaleur de la nuit à l'extérieur 20°, à l'air intérieur 21° Réaumur. » (Baudin. *Journal de voyage aux Antilles*. P.210)

Ce rituel météorologique est respecté scrupuleusement pendant plus d'un an, le 4 mars 1798 est noté une dernière fois dans le journal :

« Sur les huit heures du soir j'envoyai un second exprès à Louisa pour y porter l'ordre du gouverneur pour le départ de nos pirogues afin que si le temps était beau au matin elles pussent profiter du calme pour passer la barre. Pendant la nuit le temps fut très beau et le vent en calme plat. La plus grande élévation du thermomètre avait été de 22,5° le jour et la nuit il fut à 14. » (Baudin. *Journal de voyage aux Antilles*. P. 378).

Le relevé des températures cesse brutalement pour laisser place à une simple description des conditions météorologiques :

« La nuit du quinze au seize fut belle et les vents petite brise dans la partie du sud. » (Baudin. *Journal de voyage aux Antilles*. P.378).

Le recueil systématique des températures semble donc être une commande scientifique du Muséum que Baudin ne poursuit pas jusqu'à la fin du journal. Cependant ces mesures quotidiennes qui s'échelonnent sur plus d'une année semblent être un élément de la construction d'une autorité scientifique du journal. En

effet, la mesure des températures, tout en authentifiant l'expérience de la navigation en référant à une action réellement effectuée quotidiennement pendant le voyage, constitue aussi un élément scientifique régulier qui donne au journal une tonalité scientifique. Dans le journal de Baudin, les références aux mesures de températures, systématiquement associées à une description des conditions météorologiques du jour, semblent être des éléments scientifiques qui servent de preuves pour attester de la réalité du voyage.

3.2.2 Les associations de mesures comme éléments structurants du document

Ce processus d'authentification du document de voyage par la référence aux mesures de températures et de coordonnées géographiques se retrouve également dans le carnet de Vladimir Arseniev. L'activité qui consiste à mesurer pour cartographier semble être l'activité principale d'Arseniev, dont l'objectif affiché en tant qu'officier topographe est d'établir des cartes pour l'armée russe d'une région méconnue :

« Le dernier jour, lorsque l'atmosphère s'était parfaitement éclaircie, je pus régler mes levés et mes cartes sur le point astronomique défini en 1902 par M. E. Jdanko, soit 48° 58' 33,6'' de latitude nord et 140° 25' 9,5'' de longitude est à partir de Greenwich. J'en profitai également pour corriger mon chronomètre. »
(Arseniev. *Aux confins de l'Amour*. P.89-90).

La mesure semble donc être un élément indispensable à la mission, qui dans le même temps contraint l'écriture du voyage en devenant un élément récurrent qui semble structurer le récit tout en lui conférant un sceau d'authenticité.

Les mesures géographiques qui permettent de suivre l'itinéraire de l'expédition et qui permettent de fixer, dans le document, le déplacement, peuvent se doubler d'une description qui donne des informations complémentaires sur le lieu traversé par le voyageur :

« Né dans les montagnes, le Khor décrit une courbe de nord-ouest en est et son bassin, le plus vaste de ceux des affluents de l'Oussouri, est séparé du Bikin par

la chaîne du Sinkou. Son eau pure, transparente, est si rapide qu'elle pénètre dans l'Oussouri en repoussant son flot trouble vers la rive opposée. L'embouchure du Khor se trouve à 47° 49' de latitude nord et 134° 49' de longitude est à partir de Greenwich. » (Arseniev. *Aux confins de l'Amour*. P. 172)

La mesure des températures, outre l'effet d'authentification du document, souligne les conditions exceptionnelles et extrêmement difficiles du voyage :

« Le 10 janvier, notre détachement s'arrêta au bord d'une petite rivière. Epuisés, tirailleurs et cosaques demandèrent une journée de repos. La température ne cessait de baisser à mesure qu'on s'éloignait de la mer : 35° C au dessous de zéro le matin, moins 26°C dans la journée et moins 32°C le soir. » (Arseniev. *Aux confins de l'amour*. P. 164-165)

Les mesures scientifiques semblent être utilisées à la fois comme élément qui authentifie le document de voyage et comme preuves des conditions difficiles voire extrêmes du voyage.

La référence aux mesures peut se faire de façon explicite en mentionnant les chiffres précis ou de façon implicite à travers l'utilisation des instruments techniques. Dans son journal, Jean-Baptiste Charcot, afin de mettre en évidence les difficultés endurées par les militaires qui tentent malgré tout d'accomplir leur tâche combine les références explicites et implicites aux mesures. En effet, concernant l'expédition en antarctique ce sont des officiers militaires qui sont chargés de réaliser les mesures scientifiques. En introduction Charcot précise le domaine scientifique dans lequel chaque membre de l'Etat Major doit les réaliser :

« A. MATHA : observations astronomiques. Hydrographie. Etude des courants et marées. Chimie de l'eau de mer. Gravitation terrestre.
J. REY : Météorologie. Magnétisme terrestre. Electricité atmosphérique.
P. PLENEAU : photographie. Surveillance des appareils. Adjoint aux différentes observations.
J. TURQUET : Zoologie et botanique

E. GOURDON : Géologie et glaciologie.

J.-B. CHARCOT : Chef de l'Expédition. Bactériologie. Médecin de l'Expédition. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P. 21-22.)

Dans un premier temps Charcot signale les températures extrêmes que l'équipage doit affronter :

« Cependant, si nous affectons les uns et les autres de prendre légèrement les fatigues et les souffrances, celles-ci sont réelles et maintenant surtout avec les grands froids qui règnent, atteignant jusqu'à -39°, il faut un véritable courage et une grande énergie pour continuer régulièrement sans un jour de découragement, sans une minute d'hésitation, des observations, des travaux nécessitant à toute heure du jour et de la nuit des maniements d'instruments de précision, des stations prolongées dehors, dans l'immobilité et souvent l'obligation pour certains d'entre nous de travailler avec les mains dans l'eau ou dans des liquides au point de congélation. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P. 182).

Les observations et recueil de données atmosphériques nécessitent donc un investissement humain dans des conditions exceptionnelles et éprouvantes. Chaque membre accomplit sa mission scientifique comme s'il s'agissait d'une mission militaire. Les mesures semblent s'incarner dans les récits des actions des officiers de l'Etat Major :

« C'est Matha, maniant son théodolite sur un rocher ou enregistrant les oscillations du pendule, accroupi dans un trou de la cahute de neige, ou encore au milieu de la nuit, observant avec l'astrolabe de Claude, le visage couvert de voiles à rendre jalouses les femmes musulmanes pour éviter que la vapeur d'eau de sa respiration ne vienne se congeler sur l'instrument. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P. 182).

Le journal de Charcot mentionne régulièrement l'entretien des instruments de mesures donnant ainsi une dimension primordiale à la réalisation de relevés fiables qui constituent autant de données exploitables au retour de l'expédition par les scientifiques. Dans le journal ce type d'activité liée à l'utilisation des instruments,

c'est-à-dire à la technique, semblent construire une micro structure scientifique du journal qui passe par les activités des hommes chargés de réaliser les mesures scientifiques.

« Après avoir débarqué Matha et Rallier du Baty qui vont faire de l'hydrographie, je retourne dans le chenal de Roosen. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P. 115).

Même si elles ne sont pas détaillées dans le journal de bord, elles sont omniprésentes à travers la présence des officiers chargés d'accomplir les travaux scientifiques et l'utilisation des instruments. Le 18 février 1904, Charcot note :

« Matha et Gourdon sont retournés aux îles Moureau et le soir nous avons enlevé le marégraphe enregistreur qui, pendant tout ce temps, a parfaitement bien fonctionné sur son rocher. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P. 75).

L'importance de cette mission scientifique qui consiste à récolter des données en mesurant la nature transparaît dans la description du comportement des officiers chargés des travaux scientifiques :

« C'est Rey, pendant des heures et des heures immobile dans sa cabane magnétique ou allant et venant par tout les temps, d'un instrument météorologique à l'autre. C'est Turquet, fouillant dans les rochers, grattant le fond de l'eau, disséquant, empaillant, étiquetant. C'est Gourdon, notant des formations de glace, prenant des températures d'eau, cherchant des cailloux, grimpant dans la montagne ou faisant de longues courses sur la banquise. C'est Pléneau, tantôt adjoint à l'un, tantôt à l'autre, faisant toutes les besognes, aide météorologiste, aide hydrographe, chasseur, boucher, maçon, tout ce que l'on voudra, et développant par centaines les photographies qu'il ne cesse de prendre [...] Tout cela n'est pas toujours drôle comme je peux m'en rendre compte moi-même par les travaux que je me suis réservés et dans la surveillance générale que je dois exercer. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P. 182-183)

Le temps consacré aux mesures scientifiques semble être considérable et témoigne de l'importance de l'accomplissement des objectifs scientifiques de l'expédition en antarctique. Il ne s'agit pas seulement de cartographier mais aussi de réaliser un maximum de prélèvements dans différents domaines scientifiques. Les mesures seront ensuite exploitées par les scientifiques au retour de l'expédition. Dans l'esprit de Charcot, il semble qu'il s'agisse de récolter des quantités de données qui vont constituer une matière brute qui sera ensuite exploitée pour faire progresser la science. Dans l'avant-propos, Charcot souligne l'importance du travail de recueil réalisé pendant l'expédition :

« Je crois pouvoir affirmer, sans crainte d'être contredit, qu'aucune expédition, dans n'importe quelle région du monde, ne peut rapporter à la science un plus volumineux bagage scientifique[...] » (Charcot. *Le Français au Pôle sud*. P. 9.)

Il insiste également sur la quantité des mesures effectuées en antarctique et pointe le fait que l'exploitation des données de l'expédition nécessite la collaboration de nombreux scientifiques :

« Depuis notre retour, en moins de deux ans, nous avons pu, grâce à l'ardeur déployée par tous et au précieux concours qui nous ont été largement prodigués, accomplir un tour de force et mettre au net une grande partie des résultats obtenus. Mais il faudra plusieurs années encore et la collaboration de savants de toutes les nationalités pour achever cette œuvre. » (Charcot. *Le Français au pôle Sud*. P.8.)

Les relevés scientifiques et les mesures réalisés pendant l'expédition en antarctique apparaissent alors comme un réservoir de données à exploiter au retour du voyage dans des laboratoires par des scientifiques de différents pays. Il semble que tout se passe comme si ces données brutes devaient être ensuite transformées progressivement par les scientifiques en savoirs savants. Les mesures contenues dans les documents de voyages apparaissent dans ce sens comme le matériau brut qui transformés par les scientifiques peut produire de la science. En fait, depuis Galilée

l'interprétation de la nature est ordonnée à l'expérimentation : c'est par la mathématisation de ce que l'on observe et la généralisation du modèle que l'on peut comprendre la variation des phénomènes. Il s'agit de soumettre le donné, les mesures récoltées lors du voyage scientifique, à un schéma rationnel qui est idéal et reproductible. Ce travail de transformations des mesures récoltées pendant le voyage ne peut se faire qu'au retour par des scientifiques qui pourront réfléchir à partir de ce matériau brut pour établir des modèles qui permettront peut-être de mieux comprendre certains phénomènes scientifiques. Les sciences de la nature ne sont pas expérimentales parce qu'elles sont construites à partir d'expériences mais parce qu'elles instituent la possibilité d'expérimenter leurs résultats. Le modèle expérimental a été explicité par Claude Bernard : observation, comparaison et jugement. En 1865, dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, il précise ce qu'il définit comme la méthode expérimentale : « *Il y a dans toute connaissance expérimentale trois phases : observation faite, comparaison établie et jugement motivé. [...] Il y aura donc deux choses à considérer dans la méthode expérimentale : 1° l'art d'obtenir des faits exacts au moyen d'une investigation rigoureuse ; 2° l'art de les mettre en œuvre au moyen d'un raisonnement expérimental afin d'en faire ressortir la connaissance de la loi des phénomènes. Le raisonnement expérimental s'exerce toujours et nécessairement sur deux faits à la fois, l'un qui sert de point de départ : l'observation ; l'autre qui lui sert de conclusion ou de contrôle : l'expérience.* » (Bernard, 1865). Par l'intention comparatiste, l'expérimentation est un mode d'interrogation, un examen informé qui pourra être réitéré pour être vérifié. Déployant ses connaissances comme une diversification d'effets, l'activité scientifique vise donc avant tout l'efficacité. Son attention est polarisée par ses objets, qu'elle définit exclusivement dans les relations d'interaction qu'ils entretiennent. Les mesures semblent ainsi constituer un élément indispensable qui donne au document de voyage une valeur scientifique dans la mesure où elles semblent être le matériau qui permet à la science de se réaliser. Au retour de l'expédition, les données relevées en Antarctique serviront de base à la mise en œuvre de la méthode expérimentale qui tentera de comprendre les phénomènes observés pendant le voyage.

3.2.3 Observations, mesures et raisonnements : des associations productrices de savoirs ?

La mesure semble ainsi constituer un préalable indispensable à la mise en œuvre d'une forme de raisonnement scientifique. Jean Malaurie souligne l'importance de cette activité :

« Objectif : le levé cartographique à la planchette (au 1/ 25 000) de la petite montagne qui surplombe Skansen (Aumarutigssat). Aucun raisonnement possible sans ce document de base. Le sommet de la montagne littorale est à 467 mètres. Je m'inscris dans ce cadre du relevé géodésique antérieur, très lâche en raison de l'échelle (la carte officielle est au 1/ 250 000) ; j'effectue de nombreuses visées pour mesurer les angles. En m'appuyant sur le sommet géodésiquement reconnu d'Iviangernat, je dresse une planimétrie systématique par des relevés altimétriques de tous les points caractéristiques, au baromètre anéroïde mis à zéro au niveau de la mer, chaque matin. [...] Avec cette volonté d'apprécier une géodynamique dans ses divers processus, je cartographie avec soin les secteurs à couverture végétale et les espace dénudés. » (*Hummocks* 1, p. 67)

Jean Malaurie met en évidence que le relevé de mesures, ici géographiques, constitue le « document de base » sans lequel « aucun raisonnement [n'est] possible ». L'activité de mesure est ici associée à une forme de raisonnement scientifique. Il semble, si l'on se réfère au document comme inscription, qu'elle en constitue même le fondement. Les mesures semblent ainsi constituer un document primaire, lui-même inscrit dans un document de voyage, qui est ensuite transformé par le raisonnement scientifique en connaissance d'un phénomène naturel. En ce sens, les références aux mesures scientifiques constituent au sein des documents de voyages, un micro-document scientifique primaire qui sert de source à un raisonnement scientifique à construire.

En établissant un parallèle avec la méthode expérimentale pratiquée en laboratoire, Malaurie donne à l'anthropogéographie qu'il pratique sur le terrain une dimension scientifique :

« L'anthropogéographie, en ces milieux de contrainte, rend compte de l'interaction constante entre l'environnement et l'homme, dans une innovation dynamique toujours plus complexe. De l'écosystème physique à l'écosystème social de finalité égalitariste, et au fonctionnement élitiste, telle est la démarche d'analyse que je poursuis. Fil d'Ariane de cette recherche, seule excuse de ces si longs voyages : l'observation, la participation, puis, de temps à autre, un éclair, une première clef. C'est comme au laboratoire... on multiplie les expériences et on regarde... Le temps est inventif. » (*Hummocks 1*, P. 26).

Pour lui l'ensemble de la démarche scientifique peut se réaliser pendant le voyage d'exploration, les mesures servent de base à un raisonnement qu'il peut effectuer sur place. Ainsi, les lieux du voyage peuvent devenir en eux-mêmes des laboratoires où la science peut se construire. Dans *Les derniers rois de Thulé*, Malaurie résume sa démarche scientifique alors qu'il est en exploration :

« Avec patience, je mesure depuis des mois à Siorapaluk, par unités géographiques et à partir d'indices précis que j'applique ou des moyens d'observation des processus géodynamiques que j'invente. Le raisonnement géomorphologique, à l'épreuve du terrain plus étendu, à l'échelle de ces vastes plateaux d'Inglefield, va-t-il me permettre de justifier ces mesures par trop ponctuelles ? Je calcule donc et j'imagine... Des dentelures de pierres dues au vent givré soudain m'arrêtent ; je sors mon carnet et je note. Noter, mesurer, calculer, imaginer, raisonner ; cartographier... » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 368).

Le raisonnement scientifique prolonge les mesures effectuées. Les données récoltées sont immédiatement mises en réflexion par Malaurie qui tente de trouver quasi immédiatement des explications aux phénomènes qu'il observe. Le document de voyage apparaît alors comme à la fois le contenant et le contenu d'une information scientifique en train de se réaliser. Il autorise la prise de recul vis-à-vis de

l'expérience du voyage tout en permettant au voyageur d'opérer une mise en abyme de sa fonction scientifique. Ainsi Malaurie peut-il se décrire en train de noter ses observations dans le carnet tout en les inscrivant sur ce support et dans le même temps s'interroger sur l'utilité de son travail :

« La carte géomorphologique que j'établis, les notations sur les plages soulevées, les mesures d'érosion, les fossiles récoltés, la vision directe, l'empilement quotidien des feuillets dans mon sac masquent ce sentiment d'inutilité sans jamais toutefois l'effacer. Il y a certes l'observation de détail et, pour le naturaliste, cheminant collé au sol tel un insecte, ce qu'est essentiellement un géographe, elle est irremplaçable. Et qui donc mesurerait, raisonnerait à ma place, c'est-à-dire sur place ? » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 377).

Ainsi, dans le texte de Malaurie, observations mesures et raisonnements s'associent pour produire du savoir. Le laboratoire en tant que symbole du lieu où se fait la science est transposé sur le lieu de l'expérience du voyage. Le terrain devient le lieu où se fait la science qui est ainsi délocalisée *in situ*. Cependant, dans la solitude du voyage, le doute sur l'efficacité du travail peut s'installer. Ainsi Malaurie ressent le besoin de faire appel aux souvenirs de correspondances entretenus avec d'autres scientifiques sur la nécessité de poursuivre des recherches en géologie dynamique. En effet, contrairement à un laboratoire traditionnel où une équipe de scientifiques travaillent et réfléchissent ensemble, dans le laboratoire-terrain en perpétuel mouvement Malaurie est confronté à la solitude et doute de l'efficacité de son travail. Sur le terrain où il observe et effectue les mesures, il ne peut pas partager ses réflexions avec d'autres scientifiques :

« Passage à vide... Il me suffit de me redire à mi-voix –une correspondance suivie avant mon départ avec les experts américains, russes et danois, ainsi que ma propre formation, m'en avaient convaincu, puisque je suis là – que la géologie dynamique contemporaine et la géomorphologie quaternaire de ces espaces arctiques, précisément ceux-là même que je foule, de grand froid sec, sont pratiquement inconnues et seront un grand enseignement pour la paléogéographie eurasiatique et américaine. Mais l'insignifiance des choses vous

apparaît vite dans la solitude. Seule, de temps à autre, une réflexion d'ordre épistémologique et comparatif peut vous donner une vision – une tentative de vision, inspirée du travail en cours- vous confortant dans la vertu de la recherche. » (*Les derniers rois de Thulé*. P. 377)

Le document de voyage consigne sur le terrain, les doutes du scientifique Malaurie qui fait appel aux souvenirs des correspondances échangées avec d'autres scientifiques et aux principes de la méthode expérimentale (observation, comparaison, jugement) pour se rassurer et permettre à la recherche scientifique de se poursuivre. Le journal de route peut donc être ainsi le lieu où Malaurie fait une mise au point qui lui permet de poursuivre à la fois l'exploration sur le terrain et le raisonnement scientifique.

Dans une même perspective, il est possible d'identifier la présence de certaines étapes qui constituent le texte scientifique dans les documents de voyages. Par exemple on retrouve, dans le carnet de terrain de Jocelyn Bonnerave, l'étape qui consiste à mettre en discussion les résultats obtenus. Ainsi dans son carnet de terrain n°3 l'ethnologue fait une mise au point sur l'état de ses observations et les met en perspective en faisant références à des philosophes ou ethnologues reconnus qui semblent avoir des préoccupations similaires :

« Cette insatisfaction a en partie passée, je vois plus clairement ce que je veux faire après la lecture de Balibar sur Marx et d'Ingrid Monson qui a mené une ethnographie assez proche de la mienne.

La recherche sur l'ONJ repose sur une problématique simple mais efficace et pertinente : quel est le « cadre » dans lequel les musiciens jouent (et comment ils construisent ce cadre en jouant) et comment font-ils évoluer ce cadre par transgressions finalement admises des règles. » (Carnet de terrain n°3. P.101-102).

Le doute, la mise en perspective des observations avec les recherches qui ont déjà été menées dans le domaine étudié et la comparaison permettent de faire avancer la réflexion. Ainsi Bonnerave poursuit-il son analyse :

« Le rituel change forcément même s'il est toujours conceptualisable grâce à Goffman (« performance » en son sens à lui) et même si je ne cesse de voir et d'écouter des performances au sens de Bauman (celles des élèves de Fred et de Joëlle). Les performances artistiques ne sont plus seulement le cadre ou la finalité immédiate (cas des répétitions de l'ONJ) de ce que j'ai pu voir. Elles sont donc ainsi dans le cadre et il s'agit sans doute de voir comment elles s'y inscrivent, et quel est ce cadre exact (qu'est-ce qu'on peut en dire). » (Carnet de terrain n°3. P.102-103)

Ainsi, comme pour Malaurie, le carnet de terrain est le lieu où se concrétise une mise au point sur l'état des observations qui suscite une mise en discussion. C'est ce moment qui semble favoriser le développement de l'analyse et le déploiement de pistes à suivre pour poursuivre la recherche scientifique.

3.2.4 Mesurer, comparer pour mieux comprendre la nature : l'exemple de Charles Darwin.

La mesure est également un élément scientifique important du journal de voyage du naturaliste Charles Darwin. Elle semble constituer une activité importante du naturaliste et dans le même temps est ici aussi un élément qui semble structurer le journal. Cependant comme Malaurie qui fait appel aux souvenirs de correspondances échangées avec d'autres scientifiques, Charles Darwin associe systématiquement les mesures effectuées à une comparaison avec les connaissances scientifiques du moment sur le sujet observé. Si l'objectif du naturaliste peut apparaître comme consistant à mesurer le monde naturel, Darwin ne se contente pas de noter des données sans commentaires. Même la simple mesure d'un arbre est associée à une mise en perspective avec des mesures précédentes :

« La partie centrale de la Terre de Feu, où se trouve la formation d'argile schisteuse, est la plus favorable à la croissance des arbres ; sur la côte, au contraire, ils n'atteignent presque jamais leur grosseur complète, parce que le sol granitique est plus pauvre et qu'ils sont exposés à des vents plus violents. J'ai vu

près de Port-Famine, plus de grands arbres que partout ailleurs ; j'ai mesuré un hêtre ayant 4 pieds 6 pouces de tour ; plusieurs autres, d'ailleurs qui avaient 13 pieds de tour. Le capitaine King parle aussi d'un hêtre qui avait 7 pieds de diamètre à 17 pieds au-dessus des racines. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 253).

En quelques mots, Darwin situe le contexte de la mesure du hêtre, tente d'expliquer les dimensions exceptionnelles de l'arbre par la géologie et fait référence à d'autres mesures effectuées avant lui par le capitaine King. Dans cet exemple, l'explication du phénomène est associée à la mesure, et même la précède, ce qui suppose que le naturaliste a déjà observé l'environnement du hêtre mesuré et éventuellement fait des prélèvements du sol afin d'en étudier la composition. La mesure suscite donc l'interprétation scientifique d'un phénomène observé, interprétation qui se fait en fonction de ce que Darwin connaît déjà du phénomène. Il semble que dans le journal de voyage les mesures sont comme mises en discussion avec les connaissances actuelles sur le sujet étudié. Ainsi, lorsqu'il étudie le pyrophore à bec de feu, Darwin note :

« Tout à coup il se laisse aller, la tête et le thorax se soulèvent et, en conséquence, la base des élytres vient frapper avec tant de forces la surface sur laquelle il s'est posé, qu'il rebondit à la hauteur de 1 ou de 2 pouces. Les pointes avancées du thorax et le fourreau de l'épine servent à maintenir le corps entier pendant le saut. Dans les descriptions que j'ai lues, il me semble qu'on n'a pas assez appuyé sur l'élasticité de l'épine ; un saut aussi soudain ne peut pas être le résultat d'une simple contraction musculaire, sans l'aide de quelque moyen mécanique. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 33)

L'observation du scarabée s'accompagne simultanément d'une mise en relation avec ce que Darwin a déjà lu sur le comportement de cet insecte. Le journal de voyage nous donne à voir le raisonnement du naturaliste qui observe un phénomène en le comparant avec les connaissances scientifiques sur ce sujet, cette comparaison lui permet de noter un écart dans l'observation qu'il réalise et celle qui a déjà été réalisée. Il semble que ce soit dans l'identification de cet écart que la connaissance

puisse s'accroître. Observation, description, mesures puis références aux connaissances scientifiques sur le sujet jalonnent le journal de voyage de Darwin. La description d'une algue, le *Macrocystis pyrifera*, semble suivre ce modèle :

« La tige est ronde, gluante, polie, et elle atteint rarement plus d'un pouce de diamètre.[...] Le capitaine Cook dit, dans son second voyage, que cette plante, à la terre de Kerguelen, s'élève d'une profondeur de plus de 24 brasses ; « or, comme elle ne pousse pas dans une direction perpendiculaire, mais qu'elle fait un angle fort aigu avec le fond, qu'ensuite elles s'étend sur une étendue considérable à la surface de la mer, je suis autorisé à dire que certaines de ces plantes atteignent une longueur de 60 brasses et plus. » Je ne crois pas qu'il y ait aucune autre plante dont la tige atteigne cette longueur de 350 pieds dont parle le capitaine Cook. En outre, le capitaine Fitz-Roy en a trouvé croissant par 45 brasses de profondeur. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 257-258).

Dans cet extrait, Darwin confronte son observation d'une algue avec celle déjà réalisée par Cook lors d'un précédent voyage et avec celle du capitaine du Beagle. Il ne s'agit pas encore de confrontation de connaissances scientifiques mais simplement de comparer des informations issues d'observations différentes d'une même algue. L'insertion d'une citation de Cook semble liée à une forme d'authentification du document de voyage, il semble que le voyage permette de vérifier les observations effectuées par Cook. Au moment où l'expédition est au même endroit que celle de Cook, Darwin observe la même algue observée par Cook et signale un écart par rapport à ce que lui examine. Cet écart, confirmé par les observations du capitaine Fitz Roy, permet de signaler une erreur d'appréciation dans les dimensions des algues données par Cook. Les observations de Darwin permettent alors de procéder à un réajustement des informations données par Cook. Ce réajustement s'opère sur la question des mesures des plantes. La mesure semble donc être ici aussi un élément important dans le raisonnement scientifique du naturaliste. D'ailleurs, Darwin note précisément les températures lorsqu'il étudie l'hivernage des animaux en Amérique du Sud :

« Pendant les onze premiers jours, alors que la nature était encore endormie, la température moyenne, déduite d'observations faites à bord du Beagle toutes les deux heures, fut de 51 degrés F. (10°,5c.) ; au milieu du jour le thermomètre montait rarement au-dessus des 55 degrés F. (12°,7c.). Pendant les onze jours suivants, alors que toutes les créatures retrouvèrent leur activité, la température moyenne s'éleva à 58 degrés F. (14°,4c.), et, au milieu du jour, le thermomètre indiquait de 60 à 70 degrés (15°,5 à 21°,1 c.). Ainsi, donc une augmentation de 7 degrés dans la température moyenne, mais une augmentation plus considérable de la chaleur maxima, suffit à éveiller toutes les fonctions de vie. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 104)

Une fois encore l'observation s'associe à la mesure et sert de base au raisonnement scientifique. Les données mesurées associées à la réflexion du naturaliste construisent une information scientifique sur les conditions du réveil des fonctions vitales. Cependant dans le cas de l'hivernage des animaux en Amérique du Sud, Darwin poursuit ses mesures de températures à Montevideo et note :

« Cependant, malgré cette haute température, presque tous les scarabées, plusieurs genres d'araignées, les limaçons, les coquillages terrestres, les crapauds et les lézards étaient tous cachés sous des pierres, plongés dans la torpeur. Nous venons de voir au contraire qu'à Bahia Blanca, qui n'est qu'à 4 degrés plus au sud, et où, par conséquent, la différence du climat est fort minime, cette même température, avec une chaleur extrême un peu moindre, suffit à éveiller tous les ordres d'êtres animés. Ceci prouve combien le stimulant nécessaire pour faire sortir les animaux de l'état de torpeur engendré par l'hivernage est admirablement réglé par le climat ordinaire du pays et non pas par la chaleur absolue. On sait qu'entre les tropiques l'hivernage ou plutôt la torpeur d'été des animaux est déterminée, non par la température, mais par les moments de sécheresse. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 105).

La poursuite des mesures de températures dans un lieu différent du premier permet de remettre en question les premiers résultats puisque dans des conditions de températures similaires les animaux se réveillent à Bahia Blanca mais pas à Montevideo. Darwin modifie la première information issue des premières observations de température et souligne l'importance du climat dans la fonction

d'hivernage des animaux. En outre il complète son raisonnement scientifique à partir des mesures de températures dans deux lieux différents par une troisième observation :

« Je fus d'abord très surpris d'observer, près de Rio de Janeiro, que de nombreux coquillages, de nombreux insectes bien développés, qui avaient dû être plongés dans la torpeur, peuplaient en quelques jours les moindres dépressions qui avaient été remplies d'eau. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 105).

Observation de type anecdotique qu'il complète par la citation d'un passage du récit de voyage de Humboldt :

« Humboldt a raconté un étrange accident, une hutte qui avait été élevée sur un endroit où un jeune crocodile était enfoui dans de la boue durcie. Il ajoute : « Les indiens trouvent souvent d'énormes boas, qu'ils appellent *uji* ou serpents d'eau, plongés dans un état léthargique. Pour les ranimer, il faut les irriter ou les mouiller. » » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 105).

L'étude des conditions d'hivernage des animaux en Amérique du Sud telle que Darwin l'a notée dans son journal de voyage semble souligner la manière dont se construit l'information scientifique dans le texte. L'observation passe par la mesure qui semble ainsi servir à récolter des données chiffrées. Elles vont permettre au naturaliste de raisonner en combinaison au rappel des observations ou des travaux scientifiques qui ont déjà été réalisés par d'autres voyageurs ou d'autres scientifiques. La réflexion du naturaliste s'appuie ainsi sur différents éléments qui semblent indispensables à l'élaboration d'une information scientifique. Il paraît possible de repérer dans cet extrait du journal de voyage de Darwin un condensé des grandes étapes du texte scientifique définies par Daniel Jacobi (Jacobi, 1999 : 129-130), « *On note d'abord que le texte scientifique spécialisé est ordonné selon un plan standard. Introduction, matériel et méthodes, résultats, discussion et conclusion s'enchaînent de manière immuable. Ce plan s'appuie sur un modèle expérimental.* »

La fonction d'introduction peut être relevée dans la présentation de l'hivernage des animaux que donne Darwin :

« A notre arrivée à Bahia Blanca, le 7 septembre 1832, notre première pensée fut que la nature avait refusé toute espèce d'animaux à ce pays sec et sablonneux. Toutefois, en creusant dans le sol, je trouvai plusieurs insectes, de grosses araignées et de lézards dans un état de demi torpeur. Le 15, quelques animaux commencèrent à paraître et le 18, quinze jours avant l'équinoxe, tout annonça le commencement du printemps. » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*. P. 104).

Cet extrait semble pouvoir être envisagé comme une introduction dans la mesure où Darwin après avoir donné des repères temporels et géographiques, part d'une illusion liée à l'apparence des lieux pour introduire l'objet de son étude : l'hivernage des animaux. Comme nous l'avons souligné précédemment, son étude s'appuie sur une méthode qui consiste à observer et mesurer, il obtient alors des résultats qui sont mis en discussion avec d'autres observations et en guise de conclusion apporte une explication du phénomène étudié. En fait, il semble que le journal de voyage de Darwin se compose de micro textes scientifiques qui contiennent comme en germe, non encore développées, les grandes étapes du plan standard de la restitution d'une recherche.

3.3 Cheminements hybrides d'un médiateur de savoirs

Notion d'hybridation

Selon Alain Rey¹⁰⁵, l'adjectif « hybride » est emprunté au latin classique *ibrida* qui signifie « *bâtard, de sang mêlé* » et plus particulièrement « *produit du sanglier et de la truie* ». *Ibrida* est ensuite devenu *hybrida* par rapprochement avec le grec *hubris*

¹⁰⁵ Rey Alain (2000). Dictionnaire historique de la langue française. Paris : Dictionnaires Le Robert.

qui signifie « excès ». Ainsi dans un premier temps, « hybride » a pour signification « *qui provient de deux espèces différentes* ». Alain Rey souligne que « *le mot est réservé en zootechnie aux hybrides d'espèces comme le mulet, hybride de l'âne et de la jument ; il s'est dit des animaux puis des humains (XVIIIe s.) et des plantes.* ». Depuis le XIXe siècle « hybride » est utilisé pour « *qualifier ce qui est composé de deux éléments de nature différente anormalement réunis et ce qui participe de deux ou plusieurs ensembles.* » (Rey, 2000 : 1760). Le nom féminin « hybridation » n'est apparu qu'au XIXe siècle dans un usage spécifique en botanique en zootechnie puis en biologie et enfin en physique et en chimie.

Dans notre étude, il s'agit de s'interroger sur l'hybridation scientifique définie comme processus de création d'un discours qui n'est ni spécialisé (communication scientifique) ni vulgarisé (vulgarisation scientifique) et qui se situe donc aux frontières de l'écriture scientifique. Ainsi nous nous sommes interrogés sur la question de la construction du savoir à partir d'un type de document : le carnet d'observation scientifique ou carnet de terrain. Il s'agira d'essayer de comprendre comment un document de voyage, le carnet de terrain, peut être utilisé à la fois comme matériau de construction d'un savoir scientifique universitaire et donc institutionnel (articles et ouvrages scientifiques) et comme point d'ancrage de la construction d'un savoir fiction complexe (récits de voyages qui mêlent l'information scientifique à l'imaginaire, textes hybrides aux frontières du documentaire et de la fiction). Comment l'écriture d'un document de voyage génère-t-elle des formes d'hybridations qui construisent l'information et le savoir ? Quelles sont ces formes d'hybridations ? Sont-elles identifiables ? Comment se construit le propos de connaissance ?

3.3.1 La collection Terre Humaine comme ensemble de documents hybrides pour construire l'évidence scientifique

Fondée en 1955 par Jean Malaurie à la fois historien, géographe, géologue, ethnologue..., la collection éditoriale *Terre Humaine* s'inscrit fondamentalement dans une conception universelle du savoir où les disciplines s'enrichissent mutuellement dans une approche générale et complexe, au sens d'Egare Morin, de la pensée. Pour Jean Malaurie (Bibliothèque Nationale de France, 2005 : 43) « à un certain âge de la recherche en sciences sociales, l'approche doit être globale ». Les titres de la collection mêlent des données brutes, des informations organisées (tableaux, chiffres, carnet d'observation) à des informations visant la vulgarisation puisque Malaurie affiche clairement une ambition de vulgarisation scientifique. Pour lui il s'agit notamment de convaincre le public qu'il peut tout comprendre (Bibliothèque Nationale de France, 2005 : 45) : « comprendre, en particulier, ce qu'écrivent des auteurs réputés comme des grands penseurs. A condition bien sûr que ces derniers acceptent, comme *Terre Humaine* le leur demande, de transmettre le meilleur de leur travail à d'autres qu'à leurs collègues ou à leurs disciples. » Il souligne les réticences du milieu universitaire des années 1950 à vulgariser les connaissances « J'appartiens à une génération assez puritaine, qui jugeait qu'il n'était pas très convenable qu'un professeur d'université écrive des ouvrages pour le grand public. Vulgariser, c'est, pour le chercheur, abaisser et s'abaisser. Tel était le jugement altier de mes maîtres de l'université en 1950-1970. »

La particularité de la collection *Terre Humaine* est donc cette ambition de se situer au carrefour du roman social, c'est-à-dire de la littérature, et des oeuvres d'anthropologie, de l'essai-confession, mais aussi de la littérature de voyage. Elle inaugure un genre nouveau à mi-chemin entre un type de savoir, les sciences de l'homme, et une forme d'expression, le roman. Elle remet en question la frontière "classique" qui délimite fiction et documentaire. *Terre Humaine* recherche quelque chose comme la qualité unique d'un regard et d'un rapport personnel à l'objet étudié, qui échappe aux contraintes de l'observation de l'ethnographie universitaire, et qui ne peut être révélé que par une approche littéraire parce que singulière. En ce sens on peut dire de cette collection qu'elle rassemble des documents de voyage hybrides entre science et littérature.

Ainsi la collection *Terre Humaine* occupe une place à part dans le paysage éditorial des années 1950. En effet, à cette époque, on note d'un côté la publication des récits de voyage et d'exploration, de l'autre des traités universitaires, tels ceux de la collection « Recherches en sciences humaines » d'Eric de Dampierre, ceux aussi de la collection de Philippe Ariès « civilisation d'hier et d'aujourd'hui », où paraît entre autres *Histoire de la folie* de Michel Foucault. Chez Gallimard existait "L'espèce humaine" collection dirigée par Michel Leiris et une collection de géographie humaine dirigée par Pierre Desfontaines.

La publication d'un document dans la collection *Terre Humaine* apporte une « caution scientifique » qui vient légitimer un récit de voyage qui s'appuie souvent sur un témoignage. Dominique Fernandez dont l'ouvrage *La Perle et le Croissant* appartient à la collection *Terre Humaine* note que l'entrée dans une collection peut changer la perception d'un texte. La collection, au-delà du cadre éditorial, agit sur les documents qu'elle regroupe. Le fait d'appartenir à la collection de Jean Malaurie construit l'évidence scientifique.

Comme le souligne le philosophe de sciences Chalmers « *le fait de qualifier un énoncé ou une façon de raisonner du terme « scientifique » lui confère une sorte de mérite ou signale qu'on lui accorde une confiance particulière.* » (Chalmers, 1987 : 13).

Evident est ce qui dispense d'une preuve et vraie la description de ce qui est, l'évidence est une vérité redoublée, une affirmation qui ne demande pas de justification. (Gil, 1993 : 5)

Le récit de voyage scientifique entretient un lien étroit avec la notion d'évidence dans la mesure où il s'inscrit au coeur du processus de construction de la vérité scientifique, notamment dans l'écriture du récit de voyage scientifique comme trace puis preuve entendue comme acquisition d'une connaissance par l'expérience vécue. Ainsi, dès le Moyen-Age, les récits de pèlerins ont une dimension testimoniale : ils sont écrits dans le but de ramener des "preuves" de l'existence et de l'action de Dieu.

Le pèlerin s'attache à consigner dans son récit les traces du passage de Dieu sur terre dans une optique prédicative (Richard, 1981). Ces récits de voyages s'inscrivent dans leur époque, le Moyen Age, où la science est avant tout au service de la religion.

Le voyage sert à vérifier ce que l'on suppose vrai ou alors il est entrepris afin de découvrir l'inconnu mais avec toujours un inconscient intentionnel qui fait que l'on ne trouve que ce que l'on recherche.

3.3.2 Le « double livre » de l'ethnologue : la nécessaire hybridation science et littérature pour produire du savoir

Hybridations et formes de vulgarisation

Un texte qui repose sur une structure hybride qui associe science et littérature peut-il constituer une forme de vulgarisation scientifique ? Vincent Debaene, chercheur en littérature, s'interroge dans *l'Adieu au voyage* sur les rapports entre l'ethnologie française et la littérature. Il met notamment en évidence le phénomène de double écriture. Pour lui il est de tradition pour l'ethnologue français lorsqu'il revient de son étude de terrain de rédiger non pas un, mais deux ouvrages, l'un à teneur scientifique et l'autre à constituante plus littéraire. Par exemple, *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris comme *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss s'ajoutent à leurs travaux scientifiques sur les Dogons du Mali ou les Nambikwara du Brésil. Debaene démontre notamment que la littérature ou plus précisément des pratiques d'écriture singulières jouent un rôle dans la construction d'un discours de savoir. Pour lui le second livre littéraire de l'ethnologue ne vise pas de façon délibérée la vulgarisation scientifique, la littérature « n'est que le résultat d'une expérience d'écriture, à la fois mentale et formelle, qui prolonge et achève un terrain initialement marqué du sceau de l'inachèvement » (Debaene, 2010 : 339). L'écriture apparaît comme une des modalités possibles d'articulation entre l'expérience et le savoir. Ainsi si l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* est un ouvrage de vulgarisation scientifique, notamment parce qu'il appartient à la collection *Terre Humaine* dont la

politique éditoriale est clairement vulgarisatrice¹⁰⁶, sa structure hybride entre ethnologie et littérature n'a pas seulement une dimension de vulgarisation. L'écriture hybride de *Tristes tropiques* peut apparaître comme une condition au développement de la deuxième partie de son œuvre, après une première partie marquée par *Les structures élémentaires de la parenté*. D'après Debaene l'œuvre de Lévi-Strauss est caractérisé par la coexistence de deux axes de réflexion en apparence hétérogène : « d'un côté, la remise en question de la notion de progrès, la déploration d'une démographie galopante et la dénonciation de la civilisation occidentale et de sa puissance de destruction [...] de l'autre, l'analyse de la pensée sauvage et l'étude des mythes et masques amérindiens. D'un côté, les considérations politiques sur l'humanité saturée de son propre nombre ; de l'autre, les réflexions anthropologiques sur la nature du symbolisme et la logique des qualités sensibles. » Or, pour Debaene c'est justement au croisement de ces deux articulations que se situe *Tristes tropiques* et nous pouvons ajouter que c'est précisément l'écriture hybride entre science et littérature sur laquelle repose le texte de Lévi-Strauss qui a permis leur disjonction. Ainsi dans le cas de *Tristes tropiques*, l'hybridation qui associe science et littérature n'est pas seulement vecteur de vulgarisation c'est aussi une écriture singulière qui permet à une recherche scientifique de se poursuivre.

Hybridations et formes artistiques : multiplicité et associations nomades

L'écriture hybride qui associe science et littérature construit non seulement le deuxième livre des ethnologues français mais permet également d'ouvrir les voies des recherches scientifiques futures. Il est intéressant de noter la caractéristique

¹⁰⁶ Les titres de la collection mêlent des données brutes, des informations documentaires (tableaux, chiffres, carnet d'observation) à des informations visant la vulgarisation puisque Malaurie affiche clairement une ambition de vulgarisation scientifique, pour lui il s'agit notamment de convaincre le public qu'il peut tout comprendre : « comprendre, en particulier, ce qu'écrivent des auteurs réputés comme des grands penseurs. A condition bien sûr que ces derniers acceptent, comme *Terre Humaine* le leur demande, de transmettre le meilleur de leur travail à d'autres qu'à leurs collègues ou à leurs disciples. »

hybride de l'écriture se double d'une composante nomade¹⁰⁷, du carnet de terrain. En effet le carnet d'observation scientifique sert de matrice à la production d'autres textes : des textes scientifiques c'est-à-dire qui appartiennent à une science institutionnelle et d'autres textes ou d'autres mises en forme culturelles (performance artistique, mise en scène cinématographique...) . L'étude du carnet d'observation scientifique de l'écrivain Jocelyn Bonnerave met en évidence ce processus du multiple et de la circulation nomade d'un texte. Par exemple, Bonnerave s'appuie sur ses carnets de notes d'observation de cours de performance musicale du musicien Fred Frith au Mills College en Californie pour rédiger des textes scientifiques (une thèse de doctorat en anthropologie sociale, des articles dans des revues scientifiques) mais aussi pour créer un roman où l'on retrouve, en mise en abyme, la figure du narrateur anthropologue A. qui observe des cours de Franck Firth¹⁰⁸ : « Je suis chercheur en anthropologie [...] je suis venu observer Franck Firth, le musicien, qui apprend à ses étudiants de Mills College comment on fait pour être ensemble quand on joue de la musique. » (Bonnerave, 2009 : 12). Le carnet d'observation est non seulement la source du roman mais il devient dans la composition même du texte un élément essentiel : la référence au carnet y est omniprésente et devient un élément qui structure la fiction. Enfin ce carnet d'observation, devenu roman, contribue aussi à élaborer une performance musicale issue des notes de terrain. Ici, l'écriture hybride entre anthropologie et fiction apparaît comme un élément qui favorise la création artistique au travers de la circulation d'un texte scientifique. Le carnet et l'écriture hybride peuvent donc être envisagés sous l'angle de la trivialité définie par Jeanneret (Jeanneret, 2008) comme

¹⁰⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari définissent une science nomade en opposition à une science d'Etat dans le traité de nomadologie « Il semble que la science nomade soit plus sensible immédiatement à la connexion du contenu et de l'expression pour eux-mêmes, chacun de ces deux termes ayant forme et matière. » (Deleuze, Guattari, 1980 : 457)

¹⁰⁸ Comme le souligne cette comparaison entre un extrait du roman « Tous assis ils forment un cercle que sur mon carnet je dessine [...] Pour toute partition, un livre d'images : des photos, troncs d'arbres tranchés, fils de fer barbelés, verrières à contre-jour prises dans les gares de passage. » (Bonnerave, 2009 : 25) et un extrait du carnet d'observation « Les exercices du jour sont tous introduits par le biais d'un cahier d'images, objet au statut ambigu. Ce cahier contient des photocopies en couleur photos prises essentiellement à l'extérieur : un pan de mur dont les briques sont apparentes, une souche prise du dessus, des verrières à travers lesquelles passe la lumière[...] ».

l'ensemble des phénomènes qui permettent à des objets, des idées de circuler dans la culture.

3.3.3 L'hybridation clé de voûte du savoir fiction

Vladimir Arseniev : un ethnographe au service de l'armée russe.

Dans les textes, *Aux confins de l'Amour et Dersou Ouzala*, Vladimir Arseniev dont il est question dans les textes est bien le même que Vladimir Arseniev auteur des textes. Cependant on peut supposer que l'identité sociale de l'auteur, la réécriture des carnets d'expédition dix ans plus tard, confèrent au discours du voyage un statut particulier et contribuent à construire une figure hybride de l'auteur. *Aux confins de l'Amour* est publié, dès 1910 au retour des expéditions, sous formes de notes de voyages pour les lecteurs d'un journal de Khabarovsk. Il s'agit, avec le soutien de la Société russe de géographie, de faire connaître au public les carnets des expéditions scientifiques d'exploration entreprises entre 1906 et 1909 dans la région du Sihoté-Aline par Vladimir Arseniev. Les carnets d'expédition servent aussi de base à la rédaction, dix ans plus tard, d'une version « romancée » des explorations qui paraît en 1921 à Vladivostok avec pour titre *Dersou Ouzala*, nom d'un guerrier Nanai¹⁰⁹ qui avait servi de guide à Arseniev pendant les expéditions. L'identité sociale du militaire Arseniev est omniprésente dans les textes notamment par la référence aux objectifs militaires qui construisent le récit. Ainsi dès l'ouverture de *Dersou Ouzala*, Arseniev affirme son identité d'officier de l'armée : « *Au cours de l'année 1902, lors d'une mission que j'accomplissais à la tête d'une équipe de chasseurs, je remontais la rivière Tzimou-khé qui se jette dans la baie de l'Oussouri, près du village de Chkotovo. Mon convoi se composait de six tireurs sibériens et comportait quatre chevaux chargés de bagages. L'objet de cette mission était l'étude pour les services de l'armée de la région de Chkotovo et l'exploration des cols du massif montagneux*

¹⁰⁹ Nanaïs : population tOUNGHOUSE-MANDCHOUÉ répartie sur le territoire chinois du nord-est et en Russie, principalement dans le krai de Khabarovsk, près du fleuve Amour, mais également à Sakhaline et dans la Province maritime.

du Dia-Dan-Chan [...] Je devais ensuite relever toutes les pistes avoisinant le lac de Hanka et le chemin de fer de l'Oussouri. » Au fil des textes on retrouve des références à l'institution militaire qui constituent un élément structurant du récit. Les références à l'armée sont moins nombreuses dans la version de 1921. On peut supposer qu'outre le fait qu'il s'agisse d'une version plus subjective de l'expédition, les changements politiques, après la révolution de 1917, ont induit un effacement des traces textuelles de l'armée du tsar. D'ailleurs dans la version filmée par Kurosawa de *Dersou Ouzala* en 1975, le personnage d'Arseniev n'est pas un officier de l'armée du tsar mais un officier de l'armée rouge. Ainsi la circulation dans la société d'un texte au départ scientifique, dans la mesure où il s'agit de carnets d'observations ethnographiques et d'études topographiques, se retrouve au carrefour d'enjeux politiques liés à la diffusion des connaissances et au savoir. La publication des carnets d'expéditions contribue à construire une image sociale de l'officier de l'armée en héros. Le statut du héros se modifie en fonction de l'histoire : après la révolution russe d'octobre 1917 le héros n'est plus l'officier de l'armée du Tsar mais celui de l'armée rouge. Peut-être est-ce pour cela que dans *Dersou Ouzala*, la réécriture des carnets d'expéditions de 1910, apparaît un Arseniev « plus humain », plus proche de ses soldats et des populations étudiées ? Les informations scientifiques concernant les populations et la géographie se doublent d'un instrument de propagande. Ainsi l'auteur Vladimir Arseniev, figure hybride, participe à la construction d'une autorité elle-même hybride qui s'approprie le savoir contenu dans les carnets.

Michel Leiris : le carnet d'ethnographe comme révélateur de l'hybridation.

Le caractère hybride de *l'Afrique fantôme* apparaît dans l'impossibilité pour Leiris de définir son texte. S'il s'agit bien d'une copie des carnets de route rédigés lors de la mission ethnographique et linguistique dirigée par l'ethnographe Marcel Griaule en 1931-1933 entre Dakar et Djibouti, l'auteur ne réussit pas à en définir la nature. Leiris écrit que son texte n'est ni un récit de voyage, ni un roman d'aventures, ni un

historique de la mission Dakar-Djibouti, ni un essai de vulgarisation scientifique mais un « document », un « carnet de route », des « notes ». Ainsi comme le souligne Vincent Debaene (Debaene, 2010 : 273) l'*Afrique fantôme* se définit par ce qu'il n'est pas, « un livre qui se *substitue* à celui que Leiris *aurait pu écrire* ». Dans le préambule à l'*Afrique fantôme*, Leiris souligne l'hybridation fondamentale qui soutient l'écriture de son texte qu'il qualifie de « journal à double entrée, essentiellement succession de flashes relatifs à des faits subjectifs aussi bien qu'à des choses extérieures (vécues, vues ou apprises) et qui, regardé sous un angle mi-documentaire mi-poétique [...] me semble valoir d'être proposé à l'appréciation [...] ». Ce regard à la fois documentaire et poétique constitue la structure hybride du texte qui permet notamment la mise en évidence des rapports d'autorité dans l'ethnographie française des années 1930. Ainsi Leiris (Leiris, 2004 : 210) prend-il conscience de sa profonde désillusion sur le métier d'ethnographe : « De moins en moins je supporte l'idée de colonisation. Faire rentrer l'impôt, telle est la grande préoccupation. [...] Etude ethnographique dans quel but : être à même de mener une politique plus habile qui sera mieux à même de faire rentrer l'impôt. » L'ethnographie ne serait donc qu'une commande du pouvoir politique pour mieux connaître afin de mieux contrôler les populations colonisées tout en ne constituant qu'une connaissance illusoire de l'autre¹¹⁰. Les fonctions sociales de Michel Leiris écrivain et ethnologue jouent un rôle fondamental dans la structure des carnets de la mission Dakar-Djibouti, les fonctions s'hybrident pour composer un texte où les notes ethnographiques s'associent à la subjectivité de l'écrivain. L'hybridation relie ainsi le silence de l'expérience au récit rétrospectif qui construit toujours artificiellement de l'hétérogène. Leiris s'interrogeant sur la teneur de ses notes ethnographiques propose d'atteindre un maximum d'objectivité scientifique par la subjectivité. Pour lui, « c'est par la subjectivité (portée à son paroxysme) qu'on touche à l'objectivité. Plus simplement : écrivant subjectivement j'augmente la valeur de mon témoignage, en montrant qu'à chaque instant je sais à quoi m'en tenir

¹¹⁰ « Pourquoi l'enquête ethnographique m'a-t-elle fait souvent penser à un interrogatoire de police ? On ne s'approche pas tellement des hommes en s'approchant de leurs coutumes. Ils restent, après comme avant l'enquête, obstinément fermés. » (Leiris, p. 260)

sur ma valeur comme témoin » (Leiris, 2004 : 263). Leiris suggère que l'observation scientifique est par essence subjective : subjectivité et objectivité s'associent pour composer une observation hybride où domine le caractère subjectif. Pour lui « un seul homme peut prétendre avoir quelque connaissance de la vie dans ce qui fait sa substance, le poète ; parce qu'il se tient au cœur du drame qui se joue entre ces deux pôles : objectivité-subjectivité » (Leiris, 2004 : 331) et il ajoute « mais il y a toutes sortes de manières d'être poète. Tenir une plume ou un pinceau n'est pas forcément la meilleure. » C'est peut-être en ce sens que l'on peut parler de « vérité de la fiction¹¹¹ » (Esquenazi : 2009) dans la mesure où le poète construit des objets hybrides avec une part de fiction qui permet d'accéder à la « vérité » du monde. Pour Michel Leiris, l'information possède un « instinct poétique » qui donne au document son « sceau de vérité »¹¹² en mettant en évidence des détails a priori insignifiants. Le carnet de l'écrivain ethnographe Michel Leiris repose donc sur une structure hybride qui associe documentaire et poésie. Hybridation qui a permis de mettre en évidence les relations du Pouvoir avec l'ethnographie française des années 1930 et qui tente de d'appréhender au mieux un savoir sur l'homme.

¹¹¹ Esquenazi, Jean-Pierre (2009). *La vérité de la fiction : comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?* Hermès, Lavoisier : 2009.

¹¹² « Mais c'est un homme qui a l'instinct « poétique » de l'information, c'est-à-dire le sens du détail apparemment insignifiant, mais qui situe tout et donne au document son sceau de vérité. » (Leiris, p. 411-412).

Conclusion

Les documents de voyage apparaissent à la fin du Moyen Age à un moment de l'histoire où le disque du monde devient sphère et *la Terra incognita* provoque l'exploration avec la volonté de la réduire à néant. Les lieux favoris du voyage changent selon les époques ainsi, la Terre Sainte fascine le Moyen Age et le XIX^e siècle romantique, l'Amérique est la destination principale à la Renaissance. Le mot « voyage » désigne d'ailleurs dans un premier temps, un objet textuel qui reflète ou mime une expérience existentielle et non le déplacement en lui-même.

Afin de rendre compte de cette expérience, les documents de voyage sont contraints de mettre en place une organisation spatio-temporelle du récit, avec des différences, une dramatisation par une mise en scène du narrateur et par une insistance sur les conditions de rédaction. Le problème principal des voyageurs se confond avec celui de la traduction du réel : comment donner à voir l'inconnu, comment communiquer un savoir, si ce n'est en ayant recours à des référents culturels réels ou symboliques. La profusion du réel exploré se traduit par l'utilisation d'inventaires qui servent d'embrayeurs narratifs qui permettent la poursuite des découvertes. La diégétisation des descriptions engage une mimesis entre le parcours du lecteur et le cheminement du voyageur. Afin de déjouer l'indicible du monde, le voyageur est forcé de l'intégrer dans son texte comme figure. De le faire passer d'une résistance objective à un motif textuel, de créer une dynamique qui repose, pour réussir à faire passer le réel hétérogène dans les cadres du langage, sur la mise en scène de cette traduction. Ainsi se constitue un voyage conjoint de l'écriture et de la lecture déplaçant l'itinéraire dans le système des mots où le réel inscrit, source du fonctionnement spécifique du récit de voyage, est à son tour déterminé comme réel écrit, ce qui rapproche l'activité du voyageur de celle de l'auteur de texte littéraire.

La différence entre les textes scientifiques et les textes littéraires ne se situe pas entre non-fiction et fiction, mais bien plutôt dans le rôle et la place accordés à la fiction ainsi, dans le discours scientifique, la fiction est localisée, située, signalée par des

marqueurs qui l'encadrent et la contrôlent. La fiction se présente alors comme l'un des outils disponibles pour partager l'expérience du voyage. Il peut s'agir de donner à voir l'inconnu, l'inaccessible de montrer ce qui échappe. Entre défamiliarisation par le voyage lointain et redécouverte de ce que l'on croyait connaître, la fiction littéraire semble trouver de nouvelles voies possibles d'exploration du monde. Pour Jean-Marie Schaeffer, « la fiction nous donne la possibilité de continuer à enrichir, à remodeler, à réadapter tout au long de notre existence le socle cognitif et affectif originaire grâce auquel nous avons accédé à l'identité personnelle et à notre être-au-monde » (Schaeffer, 1999)¹¹³.

Dans sa tentative de fixer le mouvement et sa volonté d'écrire une expérience, le document de voyage paraît se définir, par essence, comme un document en tension entre réel et imaginaire, expérience et traduction de cette expérience par une subjectivité. Le voyageur qui souhaite fixer son expérience dans un document semble être contraint d'inventer son chemin au fil du voyage afin que l'information circule entre sujet et objet. Le cheminement du voyageur rejoint ainsi le sens de « *methodos* » qui chez les Grecs désigne d'abord le chemin concret que foulent les pieds puis le cheminement abstrait, la démarche de l'esprit de celui qui n'avance pas au hasard mais veut être certain de son but avant de se mettre en route, la démarche méthodique devenue synonyme de démarche de la science. Mais le cheminement du voyageur contient également l'itinérance de celui qui invente le chemin en cheminant. Le document de voyage contient donc en tension le cheminement « méthodique » du voyageur qui s'apparente à la démarche scientifique et le cheminement itinérant, parcours incertain semé d'embûches épistémologiques de celui qui ne connaît par avance ni son but ni son chemin.

Afin de mieux cerner cette tension, nous avons choisi d'étudier quelques traces et cheminements hybrides qui en semblent révélateurs et qui permettent peut-être de mieux comprendre l'essence des documents de voyage de notre corpus.

¹¹³ Schaeffer, Jean-Marie (1999). Pourquoi la fiction ? Seuil : 1999. P.327.

Ainsi, l'étude de la construction de l'autorité scientifique dans les onze documents de voyage sélectionnés repose sur l'hybridité fondamentale de ce type de document. Dans un premier temps, en nous appuyant sur la définition de l'auteur de Michel Foucault, nous avons choisi d'étudier le fonctionnement du référent auctorial dans les documents de voyage. Nous avons ensuite tenté de mettre en lumière les relations qui se tissaient entre l'auteur et l'Autorité au travers de formes de médiations hybrides se mêlant aux textes comme par exemple les lettres d'instruction qui contraignent le voyage. Enfin l'analyse des différentes modalités du discours du voyageur a souligné l'ambiguïté de la fonction témoin du narrateur. Ainsi des formes d'hybridation interviennent au sein du document de voyage pour construire selon diverses modalités l'autorité scientifique du texte. Comme en musique où l'hybridation désigne des combinaisons sonores obtenues par mélange de sons, de timbres produit par des familles instrumentales différentes, ici des médiations hybrides sont à l'œuvre pour mélanger des modes de représentation de l'autorité et produire des combinaisons qui construisent l'autorité scientifique.

La construction de l'autorité scientifique est liée à l'élaboration d'un document qui repose tout entier sur l'affirmation de la preuve. Nous avons ainsi tenté de montrer quelques éléments qui permettent de construire le document de voyage scientifique en tant que document preuve. Le texte du voyage peut alors être envisagé comme l'inscription des traces de l'expérience, sachant cependant que la trace est toujours le signe d'un événement absent, notamment au travers des indices recueillis sur le terrain, du rôle des descriptions et des listes qui apparaissent comme autant de médiations qui viennent prouver l'expérience. La preuve se situe aussi dans la teneur scientifique de l'écriture qui fait transparaître l'obsession de la mesure. Enfin nous avons tenté d'analyser, en nous appuyant notamment sur la collection *Terre Humaine* et les écrits d'ethnologues, comment la tension essentielle entre fiction et réalité construit le document en document preuve.

Ainsi, des cheminements hybrides semblent permettre à des formes de connaissances de circuler à partir d'un document de voyage qui tente de rendre compte d'une

expérience. Dans cette perspective, le document de voyage peut être envisagé comme un document matériel qui contient en puissance la capacité de générer d'autres documents. Comme un rhizome dont n'importe quel point peut être connecté avec n'importe quel autre, ce premier document (carnet d'ethnologue, ou journal de bord par exemple) qui contient des informations scientifiques entre en connexion avec d'autres documents hétérogènes (édition d'un journal de voyage destiné au public, article scientifique rédigé à partir du carnet ou du compte-rendu d'expédition, roman rédigé à partir de ce premier document, théorie scientifique, performance...). Comme le notent Deleuze et Guattari, le rhizome est « très différent de l'arbre ou de la racine qui fixent un point, un ordre. » (Deleuze et Guattari, 1980 : 13)¹¹⁴. En effet il ne s'agit pas ici de hiérarchiser ou d'établir la valeur de ces différents documents, d'en mesurer le niveau de connaissances qu'ils contiennent mais simplement de constater que des connaissances circulent dans ce réseau de document rhizomorphe. « Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, intermezzo. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance. » (Deleuze et Guattari, 1980 : 36)¹¹⁵.

Les documents de voyage étudiés semblent associer caractère rhizomatique et hybridité dont Darwin donne pour définition : « ma définition de l'hybridité, c'est simplement une pulsion instinctive à rester isolé, qui sera sans doute surmontée, mais tant que ce n'est pas le cas, ces animaux sont des espèces distinctes. » (Darwin, 2008 : 55)¹¹⁶. Cette association liée à la multiplicité du document de voyage permet les cheminements multiples de formes de connaissances.

Nous avons conscience des limites de notre travail notamment dans le choix des textes du corpus. La collection Terre Humaine mériterait notamment une étude pour elle-même.

¹¹⁴ Deleuze Gilles et Guattari Félix (1980). *Mille plateaux*. Editions de Minuit, p. 13.

¹¹⁵ Deleuze Gilles et Guattari Félix (1980). *Mille plateaux*. Editions de Minuit, p. 36.

¹¹⁶ Darwin, Charles (2008). *Le corail de la vie : carnet B (1837-1838)*. Payot, p. 55.

Bibliographie

ACKERMANN, Werner et DULONG, Renaud (1971). Un nouveau domaine de recherche : la diffusion des connaissances scientifiques. *Revue française de sociologie*, 1971, n° 12, p. 378-405.

AIT-TOUATI, Frédérique (2011). *Contes de la lune : essai sur la fiction et la science modernes*. Gallimard : 2011. Nrf essais. 206 p.

ALZIRA SEIXO, Maria (1998). *Les récits de voyages : typologie, historicité*. Lisbonne : Edition Cosmos : 1998. 307 p.

AMEISEN, Jean-Claude (2008). *Darwin et le bouleversement du monde*. Seuil : 2008.

AMEISEN, Jean-Claude, KLEIN, Etienne et LEGLU, Dominique (2010). *Ecrire la science*. Presses de l'ENSTA : 2010.

AMIROU, Rachid (1994). Le tourisme comme objet transitionnel. *Espaces et sociétés*, 1994, n°76, p.149-164.

AMIROU, Rachid (1995). *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*. PUF : 1995.

ANDRE, Marie-Françoise. Jean-Baptiste Charcot, « gentleman des pôles » et chercheur visionnaire. *La Géographie*, décembre 2007, hors-série n°1, n° 1527, p. 37-43.

ARGOD, Pascale (2005). *Carnets de voyage : du livre d'artiste au journal de bord en ligne*. SCEREN CRDP d'Auvergne : 2005.

AUDOUIN-DUBREUIL, Ariane (2007). Le père Teilhard de Chardin, géologue de la Croisière Jaune. *La Géographie*, mars 2007, n° 1524, p. 54-64.

AUGE, Marc (1992). *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Seuil : 1992. Collection la librairie du XX^e siècle.

AUGE, Marc (1997). *L'impossible voyage : le tourisme et ses images*. Payot : 1997.

AUGE, Marc (1999). Voyage et ethnographie. La vie comme récit. *L'Homme*, 1999, volume 39, n°51, p.11-19.

AUGE, Marc (2003). *Le temps en ruines*. Galilée : 2003.

AUGE, Marc (2009). *Pour une anthropologie de la mobilité*. Payot & Rivages : 2009.

AUGE, Marc (2011). *La vie en double : ethnologie, voyage, écriture*. Payot & Rivages : 2011.

AUREGAN, Pierre (2001). *Terre Humaine : des récits et des hommes : un autre regard sur les sciences de l'homme*. Nathan : 2001.

AUSTIN, John Langshaw (1970). *Quand dire, c'est faire*. Seuil : 1970.

BACHELARD, Gaston (1970). *La poétique de l'espace*. PUF : 1970.

BACHELARD, Gaston (1996). *La formation de l'esprit scientifique*. Vrin : 1996.

BACON, E. (1993). *Les scientifiques et le spectacle de la science*, Actes de la IV^e rencontre internationale du groupe d'étude et de recherche sur la science de l'Université Louis Pasteur, Finakmatt impression : 1993.

BARTHELEMY, Tiphaine et COUROUCLI, Maria (dir.) (2008). *Ethnographes et voyageurs : les défis de l'écriture*. Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. 280 p.

BARTHES, Roland (1970). Le guide bleu. *Mythologies*. Seuil : 1970, p. 121-125.

BARTHES, Roland (1984). *Le bruissement de la langue : Essais critiques IV*. Seuil : 1984. Points Essais.

BARTHES, Roland (1985). *L'aventure sémiologique*. Seuil : 1985.

BARTHES, Roland, KAYSER, Wolfgang, BOOTH, Wayne C. et al (1977). *Poétique du récit*. Editions du Seuil : 1977. Points Essais.

BAUDIN, Nicolas (2001). *Mon voyage aux Terres Australes : journal personnel du commandant Baudin*. . Le Havre : Ed. Imprimerie nationale.

BEGUET, Bruno (1990). *La science pour tous : sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914*. CNAM : 1990.

BENVENISTE, Emile. (1969). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. Editions de Minuit.

BERNARD, Claude (1865). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Flammarion : 1984.

BERTHELOT, Jean-Michel (dir.) (2003). *Figures du texte scientifique*. Presses Universitaires de France : 2003. 312p.

BERTHO-LAVENIR, Catherine (1997). Le voyage : une expérience d'écriture La revue du Touring Club de France. In FABRE, Daniel (dir.). *Ethnologie des écritures quotidiennes*. Mission du patrimoine ethnologique. Collection Ethnologie de la France, cahier 11. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme : 1997.

BERTRAND, Gilles (1999). En marge du voyage des élites dans l'Italie des Lumières. Du peuple regardé au peuple voyageur. *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*. Italie et Méditerranée, 1999, volume 111, n°2, p. 847-881.

BLACK, Jeremy (2004). *Regards sur le monde. Une histoire des cartes*. Octopus, Hachette : 2004.

BLAIS, Hélène (2004). Le rôle de l'Académie des sciences dans les voyages d'exploration au XIX^e siècle. *La Revue pour l'histoire du CNRS*, n°10, mai 2004, [14p.]

BLAIS, Hélène (2005). *Voyages au Grand Océan : Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*. CTHS : 2005.

BLANCKAERT, C. (dir.) (1996). *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*. L'Harmattan : 1996.

BONNERAVE Jocelyn (2004). Le corps des musiciens. *L'Homme*, 2004/3 n° 171-172, p. 459-461.

BONNERAVE, Jocelyn (2007). Pour une écologie musicale : Les performances du jazz. *L'Homme*, 2007/1 n° 181, p. 103-129.

BONNERAVE, Jocelyn (2010). Improviser ensemble. De l'interaction à l'écologie sonore. *Tracés : Revue de Sciences humaines* [en ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 01 mai 2012. URL : <http://traces.revues.org/index4627.html>

BOURE, Robert (1993). Le territoire incertain des revues scientifiques. *Réseaux*, n°58, 1993, p.93-105.

BOURE, Robert (dir.) (2002). *Les origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés*. Presses Universitaires du Septentrion : 2002.

BOURGUET, Marie-Noëlle (2007). *La fabrique du savoir : Essai sur les carnets de voyage d'Alexander Von Humboldt*. [En ligne]. Paris : Université de Paris 7 Denis Diderot/ Centre Alexandre Koyré. Mise à jour le 11 janvier 2007. [consulté le 10 mars 2008]

<http://www.unipostdam.de/u/romanistik/humboldt/hin/hin13/inh_bourguet_1_ht>

BOURGUET, Marie-Noëlle et al.(1998). *L'invention scientifique de la Méditerranée*. Editions de l'EHESS : 1998. 325p.

BOUVERESSE, Jacques (2008). *La connaissance de l'écrivain : Sur la littérature, la vérité & et la vie*. Agone : 2008.

BOYER, Marc (1982). *Le tourisme*. Seuil : 1982.

BROSSEAU, Marc (1996). *Des romans-géographes*. L'Harmattan : 1996.

BUCKLAND, Michael (1997). What is a « document »? *Journal of the american society for information science*, vol. 48, n°9, 1997, p.804-809.

BUCKLAND, Michael (1998). What is a « digital document »? *Document numérique*, vol.2, n°2, 1998, p.221-230.

BUTOR, Michel (1972). Le voyage et réécriture. *Romantisme*, volume 2, n°4, 1972, p. 4-19.

CARAION, Marta (2003). *Pour fixer la trace : photographie, littérature et voyage au milieu du XIX^e siècle*. Droz : 2003.

CARAION, Marta, REICHLER, Claude (1995). Mots et images nomades. *Etudes de Lettres* [revue de la faculté des Lettres de l'Université de Lausanne], janvier-juin 1995, 205p.

CENTRE D'ETUDE ET DE RECHERCHE D'HISTOIRE DES IDEES ET DE LA SENSIBILITE (1986). *Les récits de voyages*. Nizet : 1986

CERTEAU, Michel (de). *L'Ecriture de l'Histoire*. Gallimard : 1975.

CHABEAU, Gilles et al. (2000). *Les guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle*. Belin : 2000.

CHALMERS, Alan F. (1987). *Qu'est-ce que la science ?* Paris : La Découverte : 1987.

CHAPUIS, Olivier (1992). L'émergence des nouvelles cartes marines : l'oeuvre de Beautemps-Beaupré à la fin du XVIIIème siècle et au début du XIX° siècle. *Imago Mundi*, 1992, vol. 44, p. 90-98.

CHARAUDEAU, Patrick (1983). *Langage et discours*. Paris : Hachette : 1983.

CHARMASSON, Thérèse (2010). *Voyages et voyageurs : sources pour l'histoire des voyages*. Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques : 2010.

CHARTIER, Daniel (2004). *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*. Presses Universitaires du Quebec : 2004.

CHARTIER, Roger (2008). *Ecouter les morts avec les yeux*. Collège de France, Fayard : 2008. Les leçons inaugurales du Collège de France.

CHASSAY, Jean-François (2009). *Si la science m'était contée : des savants en littérature*. Seuil : 2009. Collection science ouverte.

CLAVAL, P.(1995). *Ethnogéographies*. L'Harmattan : 1995.

COGEZ, Gérard (2004). *Les écrivains voyageurs au XX° siècle*. Seuil : 2004.

COLLINI, Silvia et VANNONI, Antonella (2005). *Les instructions scientifiques pour les voyageurs (XVII° -XIX° siècle)*. L'Harmattan : 2005

COMBEROUSSE, Martine (1999). *Histoire de l'information scientifique et technique*. Nathan : 1999.

COMPAGNON, Antoine (1979). *La seconde main ou le travail de la citation*. Seuil : 1979.

CORBIN, Alain (1988). *Le territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage 1750-1840*. Aubier 1988. 411p.

CORBIN, Alain et al. (1994). *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*. Aubier : 1994. 471p.

COURBIERES, Caroline, REGIMBEAU, Gérard (coord.) (2006). Dimensions sociales du document. *Sciences de la société*, n°68, mai 2006, 232 p.

COUTURE, François (1997). *Le récit de voyage canadien-français au XIX^e siècle : analyse du succès d'une pratique littéraire* Thèse Sherbrooke : 1997.

COUZINET, Viviane (2000). *Médiations hybrides : le documentaliste et le chercheur en science de l'information*. ADBS : 2000, 340 p.

COUZINET, Viviane (2001). *Jean Meyriat, théoricien et praticien de l'information-documentation*. ADBS : 2001, 511 p.

COUZINET, Viviane (2004). Le document : leçon d'histoire, leçon de méthode. *Communication et langages*, n° 140, juin 2004, p. 19-29.

COUZINET, Viviane (2008). De la communication scientifique à la médiation spécialisée : communication des savoirs et formes d'hybridations. In PAPY, Fabrice (dir.). *Problématiques émergentes dans les sciences de l'information*. Paris : Lavoisier, 2008, p. 57-85.

COUZINET, Viviane (2009). Complexité et document : l'hybridation des médiations dans les zones en rupture. *Electronic Journal of Communication Information & Innovation in Health*, vol.3, n°3, septembre 2009, p. 5-9

CREMIERE, Cédric (2008). Lesueur ou la curiosité dessinée. *Pour la science*, n° 370, août 2008, p. 12-16.

CREPU, Michel (dir.) (2006). Voyager, méditer. *Revue des deux mondes*, juillet-aout 2006, 192 p.

CUNLIFFE, Barry (2003). *Pythéas le Grec découvre l'Europe du Nord IV^e siècle av. J.-C.* Editions Autrement : 2003.

D'ARCANGUES, Michel (2002). *Dictionnaire des explorateurs des pôles.* Séguier : 2002.

DAGOGNET, François (1993). *Mort du paysage ? : philosophie et esthétique du paysage : actes du colloque de philosophie et d'esthétique du paysage*, Lyon, 1993

DAGOGNET, François (1996). «Qu'est-ce- qu'une route? ». *Cahiers de médiologie*, n°2, 1996.

DAGOGNET, François (2009). *Pour le moins.* Les Belles Lettres : 2009.

DARWIN, Charles (2008). *Le corail de la vie : carnet B (1837-1838).* Rivages, Payot : 2008.

DARWIN, Charles (2009). *Ecrits intimes.* Rivages, Payot : 2009.

DEBAENE, Vincent (2010). *L'adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature.* Gallimard : 2010. Nrf.

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux.* Les Editions de Minuit : 1980.

DELEUZE, Gilles (2003). *Deux régimes de fous : textes et entretiens 1975-1995.* Les Editions de Minuit : 2003. Paradoxe.

DEMEULENAERE-DOUYERE, Christiane (2008). *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours.* Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques : 2008.

DEPARDON, Raymond (2006). *La solitude heureuse du voyageur. Notes.* Seuil : 2006. Points.

DERRIDA, J.(1967). *L'écriture et la différence*. Seuil : 1967.

DESCHAMPS, H.(1969). *Histoire des explorations*. PUF : 1969.

DODDS Klaus (2001). La cartographie comme prétexte : le rôle de Falkland Dependency Survey en Antarctique de 1945 à 1962. *Géographie et cultures*, n° 40, 2001, p. 109-126.

DRIVER Felix (1998). Scientific exploration and the construction of geographical knowledge : hints to travellers [en ligne]. *Finisterra*, vol. XXXIII, n° 65, 1998, p. 21-30. [consulté le 15 mars 2008]

<<http://dialnet.uniroja.es/servlet/citart?info=link&codigo=2380504&orden=136647>>

DUBUISSON, D. (1998). *Mythologies du XXeme siècle (Dumézil, Lévi Strauss, Eliade)*. Presses universitaires du Septentrion : 1998.

DUCHET, Michèle (1971). *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Flammarion : 1971.

DUFIEF, Pierre-Jean (2007). *La lettre de voyage*. Presses Universitaires de Rennes : 2007.

ECO, Umberto (1972). *La structure absente : introduction à la recherche sémiotique*. Mercure de France : 1972.

ECO, Umberto (1985). *La guerre du faux*. Grasset : 1985.

ECO, Umberto (1988). *Sémiotique et philosophie du langage*. Presses Universitaires de France : 1988.

ESCARPIT, Robert (1973). *L'écrit et la communication*. PUF : 1973. Que sais-je?

ESCARPIT, Robert (1976). *L'information et la communication : théorie générale*. Hachette : 1991.

ESQUENAZI, Jean-Pierre (2009). *La vérité de la fiction : comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?* Hermès, Lavoisier : 2009.

ESTIVAL, Bernard (2003). *Un siècle de navires scientifiques français*. Editions du Gerfaut, Ifremer : 2003.

ESTIVALS, Robert (2002). *Théorie générale de la schématisation*. L'Harmattan : 2002.

ESTIVALS, Robert (dir.) (1993). *Les sciences de l'écrit : encyclopédie internationale de bibliologie*. Retz : 1993.

FABBRI, Paolo. *Le tournant sémiotique*. Lavoisier, Hermes sciences : 2008.

FABRE, Isabelle (2006). *L'espace documentaire comme espace de savoir : itinéraires singuliers et imaginaires littéraires*. Thèse : Sciences de l'information et de la communication : 2006.

FISSET, Emeric (dir.) (2003). *Imaginaires du Grand Nord. Chemins d'étoiles*, n°10, février 2003, 205p.

FOGG, G. E (2000). The Royal Society and the Antarctic. *Notes and Records of the Royal Society of London*, volume 54, n° 1, janvier 2000, p. 85-98.

FORTIN, Georges (2000). *Tshakapesh et moi : brève exploration à l'intérieur d'un blanc ensauvagé*. Thèse : Laval : 2000.

FOUCAULT, Michel (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard : 1966.

FOUCAULT, Michel (1969). *L'archéologie du savoir*. Gallimard : 1969.

FOUCAULT, Michel (2001). *Dits et écrits I : 1954-1975*. Gallimard : 2001. Collection Quarto.

FRANCON, Marc (2001). *Le guide vert Michelin : l'invention du tourisme culturel populaire*. Economica : 2001.

FREUDHENTAL, Gad (1997). *Eléments d'une sociologie historique des sciences*. PUF : 1997.

FUMEY, Gilles (2007). Le tourisme comme mise en scène du monde. *Sciences Humaines*, n°188, décembre 2007, p. 6-7.

GANNIER, Odile (2000). Consigner l'événement : les journaux du voyage de Marchand (1790-1792) et les Isles de la Révolution. *Annales historiques de la Révolution française*, n°320, [13p.]

GANNIER, Odile (2001). *La littérature de voyage*. Ellipses : 2001. 128p.

GEERTZ, Clifford (2007). *Works and lives : The Antropologist as Author*. Poltity Press : 2007.

GENETTE, Gérard (1972). *Figures III*. Seuil : 1972. 285p. Collection Poétique.

GIL, Fernando (1993). *Traité de l'évidence*. Editions Jérôme Millon : 1993. 269p. Collection Krisis .

GOODY, Jack (1977). *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*. Les Editions de Minuit : 1979. Collection le sens commun.

GOODY, Jack (2007). *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*. La dispute : 2007.

GRENIER, J. (1964). *Le voyage, étude phénoménologique*. NRF : 1964.

GROS, Frédéric (1996). *Michel Foucault*. Presses Universitaires de France : 1996. 127p.

HACKING, Ian (2002). « Vrai », les valeurs et les sciences. Actes de la recherche en sciences sociales, février 2002, n°141, p.13-20.

HACKING, Ian (2005). Philosophie et histoire des concepts scientifiques.[en ligne]. Collège de France. (consulté le 07/04/2008).

HALL, Edward T (1984). *Le langage silencieux*. Seuil : 1984.

HAMBURSIN, Olivier (2005). *Récits du dernier siècle de voyages : de Victor Segalen à Nicolas Bouvier*. Paris : Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2005. 262p. Collection Imago Mundi, n° 10. ISBN 2-84050-356-5

HOCTAN, Caroline (2005). Voyage autour d'une revue : la revue des voyages (1951-1969). *La revue des revues*, numéro 38, 2005. p. 3-22.

HOFMANN, Catherine (1995). *Le globe et son image*. BNF : 1995.

HUERTA, Mona (2007). Le voyage aux Amériques et les revues savantes au XIXe siècle. [En ligne]. Mise à jour le 21/06/2007. [Consulté le 14 janvier 2008]. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/65/PDF/Mona_Huerta-voyageurs.pdf>

ILLICH, Ivan (1991). *Du lisible au visible : la naissance du texte*. Le Cerf : 1991.

IMBERT, Bertrand et LORIUS, Claude (2006). *Le Grand défi des pôles*. Gallimard : 2006. 159p.

IMBERT, Claude (2008). *Lévi-Strauss : le passage du Nord Ouest*. Editions de l'Herne : 2008.

JACOB, Christian et LESTRINGANT, Frank (1981). *Arts et légendes d'espaces : figures du voyage et rhétoriques du monde*. Presses de l'Ecole Normale Supérieure : 1981.

JACOBI, Daniel (1985). Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique. *Semen*, n°2, De Saussure aux média, 1985. [En ligne]. Mis en ligne le 21 août 2007. (consulté le 07/04/2008).<<http://semen.revues.org/document4291.html>>

JACOBI, Daniel (1999). *La communication scientifique : discours, figures, modèles*. Presses universitaires de Grenoble : 1999.

JEANNERET, Yves (1994). *Ecrire la science*. PUF : 1994.

JEANNERET, Yves (2000). *Y-a-t-il (vraiment) des technologies de l'information?* Presses Universitaires du Septentrion : 2000.

JEANNERET, Yves (2008). *Penser la trivialité : la vie triviale des êtres culturels*. Paris : Lavoisier, Hermès Science : 2008. Collection Communication, Médiation et Construits Sociaux. 267p.ISBN 978-2-7462-1878-9

JEANNERET, Yves et OLLIVIER, Bruno (dir.) (2004). Les sciences de l'information et de la communication : savoirs et pouvoirs. *Hermès*, n°38, 2004.

JEANNERET, Yves, OLLIVIER, Bruno (2004). *Les sciences de l'information et de la communication : savoirs et pouvoirs*. CNRS : 2004. Hermès

JOLLY, Eric (2007). La mission ethnographique Dakar-Djibouti : collecte itinérante et maîtrise du terrain. In JACOB, Christian (dir). *Lieux de savoir : espaces et communautés*. Albin Michel : 2009. P.875-896.

JURDANT, Baudoin (1973). *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*. Thèse de 3eme cycle, Strasbourg.

JURDANT, Baudouin (1969). Vulgarisation scientifique et idéologie. *Communications*, n°14, 1969, p.150-161.

KAHN, Serge (2006). *Jean-Baptiste Charcot : explorateur des mers, navigateur des pôles*. Editions Glénat : 2006.

KEIGHREN, Innes. Of poles, pressmen, and the newspaper public : reporting the Scottish National Antarctic Expedition, 1902-1904. *Scottish Geographical Journal*, n° 121, p. 203-218. [En ligne] [Consulté le 18 mars 2008].

<http://www.era.lib.ed.ac.uk/bitstream/1842/893/3/Keighren_SGJ.pdf>

KEPLER, Johannes (1984). *Le Songe ou Astronomie lunaire*. Presses Universitaires de Nancy : 1984.

KUNTH, D. (1992). *La place du chercheur dans la vulgarisation scientifique, rapport demandé par la Délégation à l'information scientifique et technique*, septembre 1992, Ministère de la recherche et de l'espace.

KURY Lorelai. (1998). Les instructions de voyages dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1830). *Revue d'histoire des sciences*, tome 51, vol. 1, janvier-mars 1998, p. 65-91.

KURY, Lorelai (2001). *Histoire naturelle des voyages scientifiques (1780-1830)*. L'Harmattan : 2001. 236p.

La saga du guide Michelin : de 1900 à aujourd'hui, un formidable voyage à travers le temps. Editions Michelin : 2004.

LABOULAIS-LESAGE, Isabelle (2001). Les géographes français de la fin du XVIII^e siècle et le terrain, recherches sur une paradoxale absence. *L'Espace géographique*, n°2, 2001, p. 97-110.

LABOULAIS-LESAGE, Isabelle (2004). *Comblant les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIII^e-XX^e siècle)*. Presses universitaires de Strasbourg : 2004.

LAISSUS, Yves (1981). Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot. *Revue d'histoire des sciences*, juillet-octobre 1981.

LAISSUS, Yves.(1995) *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI^e-XIX^e siècles*. Editions du CTHS, 1995.

LAMIZET, Bernard (1999). *La médiation culturelle*. L'Harmattan : 1999.

LAMIZET, Bernard, SILEM, Ahmed (1997). *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*. Ellipses : 1997.

LANQUAR, Robert (1994). *Sociologie du tourisme et des voyages*. PUF : 1994. Que sais-je?

LAPLANTINE, F. (1996). *Introduction à l'anthropologie*. Payot :1996.

LASZLO, Pierre (1999). *La découverte scientifique*. PUF : 1999.

LATOUR, Bruno (1988). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. La Découverte : 1988.

LATOUR, Bruno (1989). *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*. Editions La Découverte : 1989.

LATOUR, Bruno (1991). *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*. Editions La Découverte : 1991.

LAUBIER, Lucien (2002). L'émergence de l'océanographie au Cnrs : les conditions de la pluridisciplinarité. *La revue pour l'histoire du CNRS*, n°6, mai 2002, [20p.].

LE HUEN, Roland. Le récit de voyage : l'entrée en littérature. *Etudes littéraires*, vol. 20, n°1, 1987, p.45-61.

LE MAREC, Joëlle. Nouveau regard sur le terrain en communication : les banques d'images des organismes scientifiques. *Communication & langages*, n°157, septembre 2008.

Le siècle du voyage. *Sociétés & Représentation*, n°21, avril 2006.

LECOCQ Daniel et CHAMBARD, Antoine (1998). *Terre à découvrir, Terres à parcourir : Exploration et connaissance du monde XII^e-XX^e siècles*. L'Harmattan : 1998.

LEFEBVRE, Muriel coord. (2006). Sciences et écriture. *Sciences de la société*, n°67, fév. 2006.

LEIRIS, Michel. (1969). *Cinq études d'ethnologie*. Denoël : 1969.

LEJEUNE, Philippe (1975). *Le pacte autobiographique*. Seuil : 1996. Collection Points Essais.

LEJEUNE, Philippe (1975). *Lire Leiris : autobiographie et langage*. Klincksieck : 1975

LENCLUD, Gérard (1991). *Quand voir c'est reconnaître : les récits de voyage et le regard anthropologique*. Seuil : 1991.

LEPETIT, B. (1998). Missions scientifiques et expéditions militaires : remarques sur leur modalités d'articulation. *L'Invention scientifique de la Méditerranée*. EHESS, 1998, p. 97-118.

LESSART, Bruno (2001). *Le récit de voyage : modus vivendi entre soi et le monde : approche des stratégies d'écriture du récit de voyage*. Thèse : Ottawa.

LEVESQUE, Hélène (1998). *Deux voyageurs anglais dans la Russie de Catherine II : représentations et distances de l'autre*. Thèse : Laval, 1998.

LEVI-STRAUSS, Claude (2011). *L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*. Seuil : 2011. Collection la librairie du XXI^e siècle.

LEVY-LEBLOND, Jean-Marc (1992). De la Culture à la Science, *Culture et Sciences*, 9^{ème} colloque de l'AMCSTI, (Bourges, juin 1991), Paris, AMCSTI : 1992.

LINON-CHIPON, Sophie et VAJ, Daniela (dir.) (2006). *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne : 2006. Imago Mundi.

LOCHER, Fabien. De nouveaux territoires pour la science : les voyages aériens de Camille Flammarion. *Sociétés et Représentations*, avril 2006, n°21, p. 157-173

MALAURIE, Jean (1990). *Ultima Thulé : de la découverte à l'invasion*. Bordas.

MALINOWSKI, B.(1968). *Une théorie scientifique de la culture*. Editions Maspéro : 1968.

MANSFIELD, Charlie (2004). Lire l'empire des signes de Barthes comme écriture de voyage. In KANIIKE, Yoichi et al. *Bulletin : BARTHES-Résonances des sens*, volume 2, Tokyo, University of Tokyo Centre for Philosophy, p. 151-157.

MARIN, Louis (1973). *Utopiques. Jeux d'espaces*. Editions de Minuit : 1973.

MELGUEN, Marthe (2005). French voyages of exploration and science in the Age of Enlightenment : an ocean of discovery throughout the Pacific Ocean. *Voyages of discovery : Parting the seas of information technology : Proceedings of the 30th Annual conference of the International Association of Aquatic and Marine Science Libraries and information Centers*. [en ligne] Fort Pierce : IAMSLIC, 2005, p. 31-59. [consulté le 15 mars 2008] <<http://www.ifremer.fr/docelec/doc/2004/acte-358.pdf>>

Métamorphoses du récit de voyage : actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat. 2 mars 1985. Champion, Statkine : 1986.

MEYRIAT, Jean (1978). De l'écrit à l'information : la notion de document et la méthodologie de l'analyse du document. *Inforcom 78*, 1er congrès de la SFIC, 1978, p. 23-32.

MEYRIAT, Jean (1981). Document, documentation, documentologie. *Schéma et schématisation*, n°14, 1981, p. 51-63.

MEYRIAT, Jean (2006). Pour une compréhension plurisystémique du document (par intention). *Sciences de la société*, n° 68, 2006, p. 11-28.

MICHEL, Franck (2000). *Désirs d'ailleurs : essai d'anthropologie des voyages*. Armand Colin : 2000.

MOLES, Abraham, ROMMER, Elisabeth (1998). *Psychosociologie de l'espace*. L'Harmattan : 1998.

MONDADA, Lorenza (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir*. Thèse, université de Lausanne : 1994.

MONDADA, Lorenza (2000). *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Economica : 2000.

MONOD, Théodore (1989). *Méharées*. Actes Sud.

MONTAIGNE, Michel (de) (2002). *Les Essais*. Arléa : 2002.

MOUREAU, François (1966). *Métamorphose du récit de voyage*. Champion, Slatkine : 1966.

OBREGON, Mauricio (2003). *Les premiers navigateurs : Ulysse et Magellan...* Editions Autrement : 2003.

PASQUALI, Adrien. (1994). *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*. Klincksieck : 1994.

PASTOUREAU, Michel (1999). *Les couleurs de notre temps*. Bonneton : 1999.

PEREC, Georges (2000). *Espèces d'espaces*. Galilée : réed. 2000.

PINHEIRO KERR MACEDO, Marta, THIESEN, Icléia et COUZINET, Viviane. Choc informationnel et culture de l'information : quelle formation à l'information ? *Sciences de la société*, n°75, octobre 2008.

POULOT, Dominique (2005). *Une histoire des musées de France : XVIIIe-XXe siècle*. La Découverte : 2005.

RABINOW, Paul (1996). *Essays on the anthropology of Reason*. Princeton University Press : 1996.

RABINOW, Paul (2006). *Une France si moderne : naissance du social 1800-1950*. Editions Buchet Chastel : 2006. Collection Les Essais.

RAUCH, André (2001). *Vacances en France de 1830 à nos jours*. Hachette-Pluriel : 2001.

REBOUL, Olivier (1991). *Introduction à la rhétorique*. Presses Universitaires de France : 1991.

Régions polaires. *Annales de Géographie*, 1901, volume 10, n° 53, p. 299-305.

REMY, Frédérique (2003). *L'Antarctique. La mémoire de la terre vue de l'espace*. CNRS Editions : 2003.

REQUEMORA, Sylvie. L'espace dans la littérature de voyages. *Etudes littéraires*, volume 34, n°1-2, hiver 2002, p.249-276.

RICARD Alain. *Explorateurs européens en Afrique noire au XIX^e siècle*. [en ligne], mis en ligne le 8 novembre 2006.<<http://halshs.archivesouvertes.fr/action/open-file.phpurl=http://halshs.archives.ouvertes.fr/docs/00/11/22/61/pdf>> consulté le 15 mars 2008

RICE, Tony (1999). *Voyages : trois siècles d'explorations naturalistes*. Paris : Delachaux et Niestlé, 1999.

RICHARD, J. (1981). *Les récits de voyages et de pèlerinages*. Turnhout, Brépols : 1981.

RICOEUR, Paul (2005). *Discours et communication*. Editions de l'Herne : 2005.

ROBIC, M.-C.(1998) *Terre à découvrir, terres à parcourir. Exploration et connaissance du monde XII^e-XIX^e siècles*. L'Harmattan : 1998.

ROPARS-WUILLEUMIER, Marie-Claire (2002). *Ecrire l'espace*. Presses universitaires Vincennes : 2002.

ROSSET, Clément (2004). *Le réel : traité de l'idiotie*. Les Editions de Minuit : 2004.

ROTH, Catherine (2000). *Etude sur le patrimoine scientifique : les enjeux culturels de la mémoire scientifique*. Rapport pour la mission du patrimoine ethnologique. 2000. 65p.

ROUDAUT, Jean.(1984). Quelques variables du récit de voyage. *Nouvelle Revue Française*, n°377, juin 1984.

RUIU, Adina (2007). *Les récits de voyage aux pays froids au XVII^esiècle*. Presses Universitaires du Quebec : 2007. Collection Droit au pôle.

SANGSUE, Daniel (2001). Le récit de voyage humoristique (XVII^e-XX^esiècles). *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n°4, 2001, vol.101, p. 1139-1162.

SCHAEFFER, Jean-Marie (1999). *Pourquoi la fiction ?* Seuil : 1999. Poétique.

SCHAER, Roland (2008). *Les origines de la culture*. Editions Le Pommier : 2008. Collection Le collège de la cité.

SCHAMBER, Linda (1996). What is a document? Rethinking the concept in uneasy times. *Journal of the american society for information science*, vol.47, n°9, 1996, p. 669-671.

Sciences médias et société (2004).[en ligne]. Actes du colloque de l'Ecole normale supérieure de Lettres et Sciences humaines, laboratoire JE 2419 Communication, Culture et Société, Lyon , 15-17 juin 2004. (consulté le 05/01/2007) <<http://sciences-medias.ens-lsh.fr/img/pdf/actes.pdf>>

SEELY BROWN, John, DUGUID, Paul. *The social life of information*. Harvard Business School Press : Boston.

SENIE-DEMEURISSE, Josiane (2010). Médiatisation de l'histoire : contribution à la définition du concept de document. Thèse en sciences de l'information et de la communication, université de Toulouse : 2010.

SERRES, Michel (2001). *Hominescence*. Le Pommier : 2001.

SERRES, Michel (2003). *Jules Verne la science et l'homme contemporain*. Editions Le Pommier : 2003. 206 p.

SERRES, Michel (2006). *Récits d'humanisme*. Le Pommier : 2006.

SFEZ, Lucien (1988). *Critique de la communication*. Seuil : 1988.

SHACKELTON, Ernest (2000). *L'odyssée de l' « Endurance »*. Editions Phébus : 2000. 329 p.

SICARD, Monique (1998). *La fabrique du regard*. Odile Jacob : 1998.

SOUBLIN, Jean (2001). *Le second regard. Voyageurs et barbares en littérature*. Buchet-Chastel : 2001.

SOUCHIER, Emmanuel (2003). *Lire, écrire, récrire : Objets, signes et pratiques des médias informatisés*. Bibliothèque Publique d'Information : 2003.

SURUN Isabelle. L'exploration scientifique de l'Afrique au XIX^e siècle est-elle une entreprise géographique ? Finisterra, 1998, vol. XXXIII, n° 65, p. 31-38. [en ligne]

Consulté le 18 février 2008. <http://www.ceb.ul.pt/finisterra/numeros/1998-65/65_06.pdf>

TAHON, Thierry (2005). *Petite philosophie du voyage*. Editions Milan : 2005.

TAILLEMITE, Etienne (1987). *Les découvreurs du Pacifique : Bougainville, Cook, Lapérouse*. Gallimard : 1987.

TERNAUX, Jean-Pierre (2009). *Aventures scientifiques aux pôles*. Paris : CNRS Editions : 2009. 183p. ISBN 978-2-271-06640-4

TERRE HUMAINE, 2005. *Terre Humaine : Cinquante ans d'une collection : Entretien avec Jean Malaurie*. BNF : 2005. 135 p.

TILLON, Germaine (2000). *Il était une fois l'ethnographie*. Seuil : 2000.

TOFFIN, Gérard (1989). Ecriture romanesque et écriture de l'ethnologie. *L'Homme*, 1989, volume 29, n°111, p. 34-49.

TOFFIN, Gérard (2005). *Ethnologie : la quête de l'autre*. Acropole : 2005.

TOULMOND, André (2006). Les scientifiques sur les chemins des mers : une brève histoire illustrée de l'océanographie.[en ligne]. Site de la station biologique de Roscoff. (Consulté le 5 mai 2009).

<http://www.sb-roscoff.fr/document/histoire_océano.pdf>

TVERDOTA, G. (1994). *Ecrire le voyage*. Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle : 1994.

URBAIN, Jean-Didier (2002). *L'idiot du voyage : histoires de touristes*. Payot : 2002.

URBAIN, Jean-Didier (2003). *Ethnologue, mais pas trop*. Payot : 2003.

URBAIN, Jean-Didier (2003). *Secrets de voyage : menteurs, imposteurs et autres voyageurs impossibles*. Payot : 2003.

VAN ANDEL, Pek et BOURCIER, Danièle (2009). *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit : leçons de l'inattendu*. L'act mem : 2009. Collection Libres sciences.

VAN LIER, Henri (2010). *Anthropogénie*. Les Impressions nouvelles : 2010.

VAN-PRAET, M.(1995). Les expositions scientifiques, “ miroirs épistémologiques “ de l'évolution des idées en sciences de la vie . *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, volume 2, numéro 1, 1995, p.52-29.

VICTOR, Paul-Emile (1962). *L'Homme à la conquête des pôles*. Plon : 1962.

WARWICK, Jack (1991). L'aventure américaine au XVIII^e siècle : du voyage à l'écriture. *Voix et images*, vol.17, n°1, automne 1991, p.137-141.

WELFELE, O.(1994). La souris et l'encrier. Pratiques scientifiques et inscriptions documentaires. *Alliage* n°19, mai 1994.

WINKIN, Yves (1996). *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*. Seuil : 2001. Points Essais.

WITHERS, C.W.J.(2000). Voyages et crédibilité vers une géographie de la confiance. *Géographie et cultures*, n° 33, 2000, p. 3-17.

WITKOWSKI, Nicolas (dir.) (2001). *Dictionnaire culturel des sciences*. Seuil : 2001.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1961). *Tractatus logico-philosophicus*. Gallimard : 1961.

WOLZETTEL, F. (1996). *Le discours du voyageur*. PUF : 1996.

ZIMMERMANN, M.(1897). Le voyage de Nansen et les théories sur le courant boréal. *Annales de Géographie*, 1897, volume 6, numéro 26, p. 169-180.

ZUMTHOR, P. (1993). *La mesure du monde*. Seuil : 1993.

Annexe 1. Voyages de Bougainville, Lapérouse, Baudin et Darwin

Nom du voyage	Lieux	Dates	Commanditaires	Scientifiques participants	Objectifs	Productions
Voyage de Bougainville	Autour du monde	1766-1769	Louis XV	<p>Bougainville : avocat, puis soldat, nommé secrétaire d'ambassade à Londres, membre de la Royal Society pour avoir rédigé en 1754 un <i>Traité de calcul intégral</i>. Officier au Québec. Nommé commandant d'une flotille composée de la frégate <i>La Boudeuse</i> et la flûte <i>l'Etoile</i>.</p> <p>Astronome : Véron</p>	<p>Réaliser un voyage autour du monde .</p> <p>Contexte : compétition France/Angleterre pour la maîtrise des mers</p>	<p>. Cartes nautiques</p> <p>Détermination de la longueur du Pacifique</p> <p>- rédaction du journal de bord <i>Voyage autour du monde</i>, publié en 1771. Journal d'un géographe-ethnologue et d'un philosophe des Lumières. Imprégné des idées de son contemporain Jean-Jacques Rousseau, Bougainville contribue par son livre à la diffusion</p>

				<p>Naturaliste : Philibert Commerson (Docteur en médecine) .</p> <p>Commerson et Veron n'ont pas terminé le voyage.</p>		des théories sur la bonté et la valeur morale de l'homme à l'état de nature.
Voyage de l'Astrolabe	Autour du monde	1785-1788	Louis XVI. Roi passionné de géographie souhaitant une marine au service des sciences	<p>Jean-François Galaup de Lapérouse : brigadier chef des Armées navales. Commandant de deux vaisseaux : <i>L'Astrolabe</i> et la <i>Boussole</i>.</p> <p>16 scientifiques dont :</p> <p>Dagelet et Monge : mathématiciens</p>	<p>Exploration du monde.</p> <p>Compétition France/Angleterre : James Cook .</p>	<p>- cartes</p> <p>- travaux scientifiques</p> <p>constituent la matière du <i>Voyage de Lapérouse autour du monde</i> publié en 1797. (géographie des terres visitées, ressources et peuples). L'expédition coule en 1788 à l'île de Vanikoro : une escale à en</p>

				<p>astronomes</p> <p>Lamanon : chargé de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère.</p> <p>L'abbé Mongès : physicien</p> <p>De la Martinière : botaniste</p>		<p>Sibérie et en Australie avaient permis de faire parvenir à Paris les journaux de route, les cartes et travaux scientifiques accumulés pendant le voyage de l'Expédition dans l'Atlantique et le Pacifique.</p>
Voyage de Baudin	Antilles Trinité Espagnole.	1796-1798		<p>Nicolas Baudin, naturaliste, capitaine de <i>La Belle Angélique</i>.</p> <p>Les naturalistes René Maugé (zoologiste),</p>	<p>Collecte d'animaux et de végétaux .</p> <p>Recensement des ressources</p>	<p>- collections. C'est la première fois en France que des objets récoltés au cours d'expéditions financées par l'Etat ne sont pas devenus <i>de facto</i></p>

	Porto Rico			Anselme Riedlé (jardinier) et Ledru (botaniste) formés par le Muséum accompagnent Baudin dans son voyage	naturelles. Exploration de Porto Rico Rivalité Angleterre/France	propriété de ceux qui les ont recueillis. 800 plantes et arbrisseaux vivants , 8000 plantes desséchées en herbier , 4 caisses de graines d'environ 400 espèces différentes, 450 oiseaux empaillés , 4000 papillons et insectes. -Journal de voyage
Voyage d'un naturaliste autour du monde	Autour du monde	1831-1836		- Le commandant Fitz- Roy. souhaitait s'adjoindre un naturaliste pour compléter les observations recueillies et contribuer à la	Tour du monde. Exploration maritime.	-compte-rendu d'expédition en 3 volumes : 2 premiers volumes rédigés par Fitz- Roy, le 3° par Darwin. Dans la préface du

				<p>rédaction du rapport d'expédition.</p> <p>Fitz-Roy deviendra plus tard un météorologue réputé.</p> <p>- Darwin, naturaliste</p>		<p><i>Voyage d'un naturaliste autour du monde</i> «au retour, la publication du journal de voyage assure à Darwin la célébrité. (Il s'agissait en fait du troisième volume du compte rendu de l'expédition du <i>Beagle</i>, mais il eut beaucoup plus de succès que les deux premiers et le capitaine Fitz-Roy en conçut une rancoeur durable)</p> <p>-Pendant 5 ans, Darwin va accumuler une part importante des observations et des</p>
--	--	--	--	---	--	---

						<p>données, généralement faites à terre au cours des escales, qui vont le conduire à échafauder sa théorie de l'évolution fondée sur la sélection naturelle, théorie exposée dans son livre publié en 1859 <i>Origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life.</i></p> <p>-publication en 1842 de <i>The Structure and distribution of coral reefs</i> : théorie expliquant la</p>
--	--	--	--	--	--	--

						formation des récifs coralliens et leur diversité topologique.
--	--	--	--	--	--	---

ANNEXE N°2

FICHES BIOGRAPHIQUES

FB 1 : Arseniev Vladimir (1872-1930)

Arseniev, officier et topographe, explore en 1902, aux confins de la Sibérie et de la Chine, des régions encore inconnues des Européens.

- Stephan John J, 1994. *The Russian Far East : A History*. Stanford University Press, p. 11

« En tant qu'officier, il couvrait des territoires non relevés pour de possibles voies japonaises d'invasion. En tant qu'ethnographe, il observait des aborigènes, des cueilleurs de ginseng, des chasseurs, des brodyagi (vagabonds) et des hong huzi. En tant qu'artiste, il était captivé par la taïga de l'Oussouri, qui devint pour lui la Nature dans son état primitif : mystérieuse, indiciblement belle, insaisissable, menaçante et menacée. Les expéditions éveillèrent en Arseniev une sensibilité poétique qui plus tard marquèrent ses rencontres avec un Nanaï nommé Dersou Ouzala. En fait, Arseniev ne rencontra Dersou qu'en août 1906 et le vit d'une manière intermittente sur une période de dix-neuf mois, jusqu'à ce que Dersou soit assassiné par des voleurs. Une décennie plus tard, Arseniev utilisa ses notes pour créer un Dersou mythique, un composé d'habitants de la taïga, parmi lesquels son guide principal qui se trouvait être chinois. »

Pendant la Guerre civile (1918-1921), il est nommé Commissaire aux Minorités ethniques de l'éphémère République d'Extrême-Orient. Non seulement le régime stalinien n'a aucune reconnaissance envers ses travaux mais Arseniev est accusé d'intelligence avec l'ennemi, à savoir les japonais. Il est recherché et ses archives sont saccagées. Il n'échappe à ses poursuivants que parce qu'il se trouve alors en expédition au cours de laquelle il meurt de froid. Sa femme est alors arrêtée et jugée sous le même chef d'inculpation en 1937. Elle est exécutée et sa fille placée en centre d'internement.

Dates d'exploration

Expéditions de 1902 à 1907

Lieux

Taïga de l'Oussouri, territoires frontières de la Sibérie et de la Chine.

Commanditaires, contexte institutionnel

Armée russe

Productions

Arseniev commence la rédaction de *Dersou Ouzala* en 1915 à partir de ses récits d'expéditions.

Sources, bibliographie

Arseniev V. *Aux confins de l'Amour*. Arles : Actes Sud, 1994.

Arseniev V. *Dersou Ouzala*. Paris : Payot, 2007.

FB 2 : Baudin Nicolas (1754-1803)

Né à Saint-Martin-de-Ré le 17 février 1754, fils de marchand, Nicolas Baudin intègre la marine en 1775, prend part à la guerre d'indépendance américaine puis démissionne et navigue sur des navires de commerce. En 1786, il se spécialise dans la navigation de commerce avec l'île Maurice et, développant une méthode de transport qui garantit la survie des plantes, il rapporte de nombreux spécimens vivants à l'empereur d'Autriche. En 1787, il rencontre au Cap Franz Boos le jardinier en chef de l'empereur Joseph II alors en mission pour le jardin de Schönbrunn. Baudin le conduit à Port-Louis où il fait la connaissance de Nicolas Céré, le successeur de Pierre Poivre au Jardin du Roi de l'Île de France. A la demande de Boos il transporte vers Trieste les collections de plantes recueillies par le jardinier. En 1789, Nicolas Baudin commande *La Jardinière* avec laquelle il navigue pour le compte de l'Empereur vers les mers de Chine pour à la fois faire du commerce et collecter des végétaux. En 1791, capitaine de vaisseau dans la marine autrichienne il appareille avec une nouvelle *Jardinière* atteint la côte occidentale de l'Australie passe par Bombay puis par le Golfe Persique et fait naufrage près du Cap de Bonne-Espérance. Il décide de revenir en France et c'est à ce moment que germe l'idée de l'expédition de *La Belle Angélique* vers la Trinité Espagnole.

Dates d'exploration

1796-1798

En 1796, le Muséum national d'histoire naturelle soutient son voyage à la Trinité, effectué sur la Belle Angélique en compagnie des naturalistes René Maugé, Anselme Riedlé et Ledru. Cette mission permet d'enrichir les collections de plantes vivantes, d'animaux (mollusques et poissons en particulier) et fossiles.

Lieux

- Antilles

Parti du Havre en septembre 1796, il est contraint par une tempête de se détourner sur les îles Canaries. Il rejoint ensuite la Trinité mais ne peut rester car l'île est

devenue anglaise. Il se réfugie alors à Saint-Thomas dans les Antilles danoises puis décide de visiter l'île de Porto Rico qu'il explore avec les naturalistes pendant neuf mois. L'expédition est de retour en France à Fécamp en juin 1798.

Commanditaires, contexte institutionnel

En 1795, Baudin propose ses services au ministre de la Marine Truguet et au directeur du Muséum d'histoire naturelle Antoine-Laurent de Jussieu. Il veut aller chercher à la Trinité espagnole une collection lui appartenant et pour en faire don à la France. Des instructions orientées vers les ressources naturelles ont été rédigées par Jussieu afin d'encadrer l'expédition.

Productions

C'est la première fois en France que des objets collectés au cours d'expéditions financées par l'Etat ne sont pas devenus *de facto* propriété de ceux qui les ont recueillis.

800 plantes et arbrisseaux vivants, 8000 plantes desséchées en herbier, 4 caisses de graines d'environ 400 espèces différentes, 450 oiseaux empaillés, 4000 papillons et insectes.

Sources - bibliographie

- Baudin Nicolas. *Journal du voyage aux Antilles* de La Belle Angélique (1796-1798). Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.

FB 3 : Bonnerave Jocelyn (1977 ->)

Formé à l'École normale supérieure (normalien agrégé de lettres modernes), et docteur en anthropologie du spectacle, (Ecole des hautes études en sciences sociales, Université Californienne de Berkeley, *Anthropology Department* et *Performance Studies Department*) se présente comme auteur performeur

Dates

2004

Lieux

Mills college Oakland Californie

Commanditaires, contexte institutionnel

Université

Productions

2010-2011 :

- Production d'un catalogue textes/photographies et de performances pour le projet transpyrénéen Ariège-Aragon (Caza d'Oro-Institut Cervantès)
- Résidence de création pour le spectacle *Eco* avec le bassiste Olivier Lété au théâtre d'Aurillac (invitation Nadège Prugnard)

2009-2010 :

- Publication du roman *Nouveaux Indiens* (Seuil, Fiction et compagnie) – Prix du Premier Roman 2009
- Fondation de la compagnie « Indiens nouveaux » (directeur artistique)
- Participation au Printemps de Septembre (festival d'art contemporain, programme performance « Une forme pour toute action »), au festival Passage de Témoins (Caen) au festival Lire à Bron... pour des lectures performances avec le bassiste Olivier Lété
- Dramaturgie du spectacle musical *Territoires de l'âme* composé et coordonné par Jonathan Pontier (Filature de Mulhouse, Agora d'Evry, Arsenal de Metz...)

2008-2009 :

- Intégration au Labo électro de Jon Pontier (son, écriture, voix). Performances à Champigny-sur-Marne (festival La Muse en Circuit), Altkirch (CRAC Alsace), Strasbourg... Diffusion sur France Musique (programme « Tapage nocturne » de Bruno Letort)

2007-2008 :

- Participation au cycle « Dehors » d'Yves Chaudouët au Parvis Saint-Jean de Dijon (Scène Nationale) : performances au sein de la compagnie Morphologie des Éléments

2006-2007 :

- Intégration à la compagnie d'Yves Chaudouët Morphologie des Éléments (son, écriture, voix). Performances à Paris (Palais de Tokyo, Miss China, l'Ogre à Plumes...), Limoges (FRAC), Saint-Yriex-la-Perche...
- Sélection du documentaire *Lucie et maintenant* au festival de Nyon (Suisse) : première française au Musée du Jeu de Paume dans le cadre du festival La Lucarne (Arte)

2005-2006 :

- Performances à la Cave Poésie de Toulouse dans le cadre des soirées du Centre d'Initiative Artistique du Mirail (Université Toulouse-Le Mirail) organisées par Serge Pey.
- Participation à la performance « Lubathyscaphe-K » de la Compagnie Lubat (textes, voix). Prestations à l'Estaminet (Uzeste), aux Laboratoires (Aubervilliers), au Ninkasi (Lyon)...

2004-2005 :

- Écriture du livret et participation aux sessions vocales de *Lunfardo*, création du compositeur Sébastien Gaxie, avec Médéric Collignon (mention « Choc » dans la revue *Jazzman*, concert au festival Banlieues Bleues).
- Tournage du documentaire *Lucie et maintenant* de Simone Fürbringer, Nicolas Humbert et Werner Penzel : acteur principal et co-auteur de la voix-off, caméraman associé, preneur de son associé

2002-2003 :

- Écriture du livret et participation aux sessions vocales de *Chercheurs d'ornyx*, création électroacoustique dirigée par Sébastien Gaxie, avec Médéric Collignon et la classe d'électroacoustique du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris

2000-2001 :

- 1^{er} Prix du Jeune Écrivain et publication du recueil *Rom* au Mercure de France

Sources, bibliographie

Entretiens

FB 4 : Bougainville, Louis-Antoine (1729 – 1811)

Après des études scientifiques et littéraires, Bougainville débute comme officier de l'armée de terre et participe à la défense du Canada comme aide de camp de Montcalm (1756-1760). Il entre ensuite dans la marine comme capitaine de vaisseau en 1763. Il tente alors d'établir une colonie dans les îles Malouines (les îles Falkland actuelles), mais doit procéder à son évacuation devant les protestations de l'Espagne (1764-1767).

Nourri de l'esprit de l'*Encyclopédie*, il est parti, écrit Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville* , « avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ses vues : de la philosophie, du courage, de la véracité ; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations ; de la circonspection, de la patience ; le désir de voir, de s'éclairer et d'instruire ; la science du calcul, des mécaniques, de la géométrie et de l'astronomie, et une teinture suffisante d'histoire naturelle. »

Dates d'exploration

1766-1769

Son expédition s'inscrit dans le mouvement de découvertes maritimes qui caractérise la seconde moitié du XVIII^e siècle et dont les objectifs essentiels sont l'exploration du Pacifique, la recherche de l'hypothétique continent austral, ainsi que la conquête de nouvelles colonies et de nouveaux marchés après les défaites de la guerre de Sept Ans.

Lieux

Il réalise le quatorzième tour du monde.

Parti de Brest le 5 décembre 1766 à bord de la frégate *La Boudeuse* que rallie la flûte *L'Étoile*, il franchit le détroit de Magellan, séjourne à Tahiti (avril 1768), poursuit sa route par les Nouvelles-Hébrides, les atterrages nord de la Nouvelle-Guinée et les Moluques, fait escale à l'île de France (l'île Maurice) et achève son périple à Saint-Malo le 16 mars 1769, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance.

Commanditaires, contexte institutionnel

- Louis XV
- Académie de Marine de Brest
- Jardin du Roi

Lettre d'instructions de Louis XV (26 octobre 1766) (p. VII-X) : restitution des îles Malouines à l'Espagne, colonisation des îles du Pacifique avec objectif commercial, ramener des plants d'arbres à épices sur l'île Maurice (« île de France »), trouver un comptoir en face des côtes de Chine pour concurrencer les comptoirs espagnols des Philippines.

« Aux marins, pour la première fois dans une navigation française, Bougainville, suivant les conseils du président des Brosses, adjoint trois savants : un ingénieur cartographe, Romainville ; un naturaliste, Philibert Commerson ; un astronome, Véron.

A l'équipage proprement dit, marins, représentants des différents corps de métiers nécessaires à la vie à bord, domestiques, il faut ajouter quatre musiciens [...] et une femme : déguisée en homme, la touchante domestique de Commerson ne sera véritablement reconnue comme telle qu'à Tahiti, après plus d'un an de mer. » p. XV

Productions

1771 : parution du compte rendu de mission *Voyage autour du monde*.

p. III « Dans son journal de navigation, c'est-à-dire dans les notes à partir desquelles il a rédigé le texte du voyage que nous publions ici » : journal de voyage rédigé à posteriori à partir de notes prises dans son journal de navigation.

p. XXIII Les observations scientifiques, les plus importantes du voyage sont certainement les innombrables notes, collections, herbiers de Commerson. Débarqué à l'île Maurice pour poursuivre son travail, il y mourra sans revoir la France. Sa récolte, mise en vrac en caisses et expédiée en France, ne sera jamais classée ni répertoriée et servira seulement de documentation d'appoint aux uns et aux autres.

Parallèle avec Cook : voyage de spécialistes : p. XVII « Encouragée par l'Etat, l'exploration devient réellement scientifique, elle embarque une équipe de savants qualifiés, la récolte des observations est méthodiquement organisée et exploitée [...]

les instruments de mesure s'accumulent, les équipes de scientifiques d'étoffent de voyage en voyage. »

Sources - bibliographie

Bougainville Louis Antoine de. *Voyage autour du monde : par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Etoile*. Paris : La Découverte, 2006.

Edition qui reprend le texte intégral de la première édition du *Voyage autour du monde : par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Etoile ; en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Paris, chez Saillant et Nyon, libraires, rue S. Jean-de-Beauvais, 1771, deuxième édition, 1772.

FB 5 : Jean-Baptiste Charcot (1867-1936)

Né à Neuilly-sur-Seine, Jean-Baptiste Charcot est le fils du célèbre médecin universellement connu pour ses *Leçons* à la Salpêtrière. Pour faire plaisir à son père, il entreprend des études médicales et devient, lui aussi, médecin. Ce n'est pourtant pas dans cette voie que se dessinera son avenir ; bien que n'ayant aucun ancêtre marin, il ne songe, en effet, dès sa prime jeunesse, qu'aux bateaux et en dessine, à l'école, dans tous ses cahiers.

Cette vocation achève de s'affirmer lorsque, vers l'âge de vingt-cinq ans, il achète son premier bateau. Il décide alors de s'orienter vers l'exploration et l'océanographie. En 1902, il visite l'île Jan Mayen. Deux expéditions, à bord du *Français* (1905), puis à bord du *Pourquoi-Pas ?* (1908-1910), l'amènent dans les régions antarctiques. Au cours de la première, il dresse la carte des côtes de la terre de Graham et effectue une reconnaissance plus au sud, préparant ainsi son second hivernage, au cours duquel il complète ses documents cartographiques, atteint la terre Alexandra et découvre l'île qui portera son nom. À son retour, il publie deux séries de rapports sur les résultats scientifiques de ces expéditions. Le monde entier apprend son nom. Après avoir servi dans l'administration britannique, durant la Première Guerre mondiale, Jean-Baptiste Charcot, assisté de divers spécialistes, reprend ses recherches dans l'Atlantique Nord. Il y effectue, de 1920 à 1936, un grand nombre de croisières scientifiques qui le mèneront aussi bien vers les îles Hébrides que vers les côtes orientales du Groenland (1925-1936). Le 16 septembre 1936 au matin, après douze heures de tempête, le *Pourquoi-Pas ?* se brise sur les récifs de l'intérieur du Faxafjord ; Jean-Baptiste Charcot et tous ses compagnons, à l'exception d'un seul, y laissent leur vie.

L'activité de Charcot ne s'est pas limitée à la conduite d'un navire ; il a fait paraître le récit de ses explorations : *Le « Français » au pôle Sud* (1906), *Le « Pourquoi-Pas ? » dans l'Antarctique* (1911), *Autour du pôle Sud* (1912, 2 vol.), *Christophe Colomb vu par un marin* (1928), *La Mer du Groenland* (1929).

Dates d'exploration

1903-1905

Lieux

Antarctique

Objectif : cartographier l'inconnu.

Observations et descriptions.

Programme p. 25-26 « explorer la partie Ouest de la Terre de Graham et d'y effectuer des études sur la zoologie, la botanique, la paléontologie, la bactériologie, l'hydrographie, l'océanographie, la météorologie, le magnétisme terrestre, l'électricité atmosphérique et la gravité. »

Commanditaires, contexte institutionnel

- Ministère de la Marine
- Ministère de l'Instruction publique
- Muséum d'histoire naturelle

Productions

- Publication en 1906 du récit de l'exploration rédigé à partir du journal de bord.

Dans l'avant-propos Charcot précise : « Le récit anecdotique que je donne de l'Expédition Antarctique Française est tiré du journal personnel que j'écrivis là-bas tous les jours. Il n'a aucune prétention littéraire. Je ne l'ai modifié ou écourté que pour éviter les redites dont certaines sont cependant inévitables, et pour supprimer des descriptions inutiles ou encore l'expression de sentiments par trop personnels. »

- Documents cartographiques
- Rapports sur les résultats scientifiques de l'expédition.

Sources, bibliographie

Charcot Jean-Baptiste. *Le Français au Pôle Sud*. Paris : José Corti, 2006.

FB 6 : Darwin Charles (1809 – 1882)

Darwin, né en 1809 à Shrewsbury, dans le Shropshire, il est le petit-fils d'Erasmus Darwin, médecin, physiologiste et poète, resté célèbre pour une *Zoonomie* (*Zoonomia*) où certains ont cru déceler l'idée d'une transformation des espèces. Il fréquente l'école de Shrewsbury et s'intéresse à des collections variées (coquilles, médailles, sceaux, franchises postales, plantes, minéraux), au jardinage, à l'entomologie, à l'ornithologie, à la poésie et à la peinture de paysages, mais surtout à la chimie expérimentale et à la pratique médicale que lui inculque son père. De 1825 à 1828, il suit les cours de médecine à l'université d'Édimbourg. Il y rencontre William Mac Gillivray, qui lui apprend à naturaliser les oiseaux, et Robert Edmond Grant, qui lui parle de Lamarck. Renonçant à en faire un médecin, son père lui propose, en 1828, de devenir clergyman, perspective qui, temporairement, convient à Charles. Il entre à l'université de Cambridge, dont il sort bachelier ès arts trois ans plus tard; il y subit l'influence de professeurs qui deviennent ses amis, le botaniste John Stevens Henslow et le géologue Adam Sedgwick. En 1831 le capitaine Fitz-Roy cherche un naturaliste pour compléter certains relevés cartographiques et effectuer des mesures chronométriques autour du monde. Pressenti par Henslow, soutenu par son oncle Wedgwood contre les réticences de son père, Charles Darwin embarque pour un tour du monde à bord du *Beagle*.

Dates d'exploration

1831-1836

Lieux

- Tour du monde

Le *Beagle* quitte Devonport le 27 décembre 1831. Il regagne Falmouth le 2 octobre 1836. Darwin visite Santiago, dans les îles du cap Vert, Saint-Paul, Fernando de Noronha, passe des mois au Brésil, à Bahia et autour de Rio. Pendant deux ans, le *Beagle* relève les côtes est et sud de l'Amérique à partir de La Plata, et le naturaliste parcourt l'Uruguay, l'Argentine, la Patagonie. Il explore les îles Falkland et visite

deux fois la Terre de Feu, reste plus d'un an au Chili et au Pérou, escalade les Andes, fait escale aux îles Galapagos, puis à Tahiti, en Nouvelle-Zélande, en Australie, en Tasmanie, à l'île Keeling, aux Maldives, à l'île Maurice, au Cap, à Sainte Hélène, à l'Ascension, à nouveau au Brésil, au cap Vert et, enfin, aux Açores.

Il a pour mission de procéder à des relevés cartographiques, à des mesures chronométriques et de poursuivre l'exploration des côtes de l'Amérique du Sud.

Commanditaires, contexte institutionnel

Le commandant Fitz-Roy Souhaite s'adjoindre un naturaliste pour compléter les observations recueillies et contribuer à la rédaction du rapport d'expédition.

Productions

- compte-rendu de l'expédition en 3 volumes : 2 premiers volumes rédigés par Fitz-Roy, le 3^e par Darwin.

- Pendant 5 ans, Darwin accumule une part importante des observations et des données, généralement faites à terre au cours des escales, qui vont le conduire à échauffer sa théorie de l'évolution fondée sur la sélection naturelle, théorie exposée dans son livre publié en 1859 *Origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*.

- Publication en 1842 de *The Structure and distribution of coral reefs* : théorie expliquant la formation des récifs coralliens et leur diversité topologique.

Sources, bibliographie

Darwin Charles. *Voyage d'un naturaliste autour du monde : fait à bord du navire le Beagle de 1831 à 1836*. Paris : La Découverte, 2003.

FB 7 : Lapérouse Jean-François de (1741 – 1788)

Navigateur et chef d'escadre français. Entré dans la marine en 1756, Lapérouse prend part à la guerre de Sept Ans, puis à celle de l'Indépendance américaine au cours de laquelle il s'illustre notamment en 1782 quand il attaque par surprise et détruit les établissements anglais de la baie d'Hudson. La paix rétablie, il propose d'organiser un grand voyage dans le Pacifique, prolongeant ceux de Bougainville et de Cook.. Au terme de préparatifs minutieux, il dispose de deux bâtiments neufs, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, aménagés spécialement pour recevoir un important état-major scientifique avec ses livres, collections et instruments. Le corps des officiers se recommande par son haut niveau de connaissances, à l'exemple de Fleuriot de Langle, le savant directeur de l'Académie de marine, qui reçoit le commandement de l'*Astrolabe*.

Dates d'exploration

1785-1788

Lieux

Lapérouse quitte Brest le 1er août 1785, explore les côtes nord-ouest de l'Amérique entre l'Alaska et la Californie, fait escale à Macao pour se renseigner sur les possibilités commerciales du marché chinois, puis mène une campagne hydrographique le long des côtes du Japon, de la Corée et de Sakhaline avant de relâcher à Petropavlovsk où il débarque l'interprète Jean-Baptiste de Lesseps, porteur de son compte rendu de mission. Mettant le cap au sud, il traverse la Micronésie, atteint les îles Samoa où de Langle est massacré par les indigènes (11 déc. 1787) et mouille à Botany Bay en même temps que l'escadre britannique transportant le premier contingent de convicts destinés à peupler l'Australie. Il repart en mars 1788 et disparaît. Plusieurs expéditions partent en vain à sa recherche (Marchand, d'Entrecasteaux, Dupetit-Thouars). Ce n'est qu'en 1827 que le capitaine anglais Peter Dillon retrouvera les traces du double naufrage sur les récifs de l'île de Vanikoro

(Nouvelles-Hébrides), renseignements confirmés et complétés, l'année suivante, par Dumont d'Urville.

Objectif : compléter les « blancs laissés par Cook » (cartographie). Il s'agit d'ouvrir de nouvelles routes maritimes et d'établir de nouveaux comptoirs, notamment en Alaska et au Kamtchaka, d'étudier les projets des Anglais en Nouvelle-Zélande, de préparer le commerce des fourrures entre l'Amérique du Nord et la Chine, de prospecter pour la chasse à la baleine dans l'océan Atlantique-Sud, d'établir une éventuelle coopération coloniale aux Philippines avec les Espagnols

Commanditaires, contexte institutionnel

Louis XVI participe en personne à la mise au point des instructions lui donnant pour mission de reconnaître les atterrages du nord du Pacifique, de poursuivre l'exploration de l'Océanie et d'étudier les possibilités d'ouvrir la Chine et le Japon au commerce. Seize scientifiques participent à l'expédition dont : Dagelet et Monge (mathématiciens astronomes), Lamanon (chargé de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère), l'abbé Mongès (physicien), De la Martinière (botaniste).

Productions

- Septembre 1787 : Lapérouse envoie en Europe Barthélémy de Lesseps, consul de France, qui ramène une partie de son journal après treize mois de voyage dans des conditions difficiles. C'est de Botany Bay, près de Sydney, que part pour la France la dernière lettre de Lapérouse datée du 7 février 1788 ainsi qu'une partie de son journal, rapportée par les Anglais.

- En 1797, parution d'une relation de l'expédition, *Voyage autour du monde*, d'après le journal de bord de Lapérouse.

Sources, bibliographie

Lapérouse Jean-François de. *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*. Paris : La Découverte, 2005.

FB 8 : Leiris Michel (1901- 1990)

Né à Paris en 1901, Michel Leiris participe dès 1924 au mouvement surréaliste. L'importance donnée par celui-ci à une approche du réel capable de renouer avec le merveilleux par le biais de l'usage renouvelé des mots et du récit de rêve ne pouvait que séduire Leiris qui, son *Journal* (1992) en témoigne, se veut initialement poète. C'est la mise en question progressive de cette « volonté » qui le conduira à l'autobiographie. En 1926, Michel Leiris se marie avec Louise Godon, fille de l'épouse du marchand d'art Daniel Henry Kahnweiler. En 1927, il voyage en Égypte et en Grèce où il rédige son unique roman, *Aurora* (1946). 1929 est une année cruciale, marquée à la fois par sa rupture avec le surréalisme, sa collaboration à la revue *Documents* fondée par Georges Henri Rivière, Carl Einstein et Georges Bataille, et par le début d'une psychanalyse avec Adrien Borel. De 1931 à 1933, Leiris participe comme secrétaire-archiviste à la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti conduite par Marcel Griaule. À son retour, il publie *L'Afrique fantôme* (1934), journal de voyage alliant commentaire scientifique et incursions poétiques, livre important dans la mesure où il entame le processus autobiographique qui le mènera à *L'Âge d'homme* puis à *La Règle du jeu*. Il semble que ces deux événements si proches dans le temps – participation au surréalisme et découverte de l'ethnographie – aient été décisifs. En réaction à l'image de l'individu que proposaient les sociétés occidentales, l'un comme l'autre tendaient à redécouvrir une expérience du sacré qui situait l'homme face au monde dans une relation qui n'était plus de contingence mais de nécessité. Désireux d'approfondir son premier contact avec l'Afrique, Michel Leiris suit les cours de Marcel Mauss et devient ethnographe. Il partagera désormais son temps entre ses travaux scientifiques (sur la possession et les parlers rituels notamment) et la littérature. Il effectue en 1945 un deuxième voyage en Afrique noire, puis deux séjours dans les Antilles (il s'est également rendu en Chine populaire en 1955 et à Cuba en 1967 et 1968).

Dates d'exploration

1931-1933

Lieux

Afrique : de Dakar à Djibouti

Commanditaire, contexte institutionnel

- Le Musée d'ethnographie du Trocadéro qui expose le matériel de Dakar-Djibouti avant le départ, et les « récoltes » scientifiques au retour. Pendant l'expédition, le musée réceptionne les objets collectés et les notes ethnographiques rédigés sur le terrain.

- L'Institut d'ethnologie.

Composée de chercheurs de terrain, la mission Dakar-Djibouti est conçue comme un laboratoire itinérant permettant de récolter un maximum d'objets et d'informations tout au long du parcours.

Productions

- 3632 objets collectés pour le Musée d'ethnographie.

- Prélèvements de plantes, d'animaux, d'ossements humains destinés au Muséum national d'histoire naturelle dirigé par Rivet

- Etudes linguistiques

- Enquête éthiopienne sur la possession

Sources, bibliographie

Leiris Michel . *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard, 1934. (Réédition 2004).

FB 9 : Léry Jean de (env.1534 – env. 1612)

Né en 1534, en Bourgogne, dans le village de La Margelle. Cordonnier converti au protestantisme contraint de se réfugier   Genève. En 1556, il rejoint la mission de Villegagnon, envoyée par Calvin, pour fonder une colonie au Brésil « France Antarctique ».

Objectif religieux : renforcer la colonie protestante installée sur l' le de Villegagnon.

Hybridation du texte souligné par Claude Lévi-Strauss qui reconnaît ce texte comme le « bréviaire de l'ethnologue » mais qui dans le même temps affirme que « ce livre est un enchantement ». Il écrit ‘‘c'est de la littérature. Qu'on laisse l'ethnologie aux ethnologues et que le public lise *l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* comme une grande œuvre littéraire. Et aussi comme un grand roman d'aventures.’’

Récit fondé sur des anecdotes, l'observation et la description, ironie critique

Thématique principale : cannibalisme

Frank Lestringant note que « pour le protestant qu'il extermine et brûle vif sur les b chers, le catholique fait figure authentique d'anthropophage. » p. 20

« C'est en cela que réside à coup sûr l'originalité de Jean de Léry ethnographe : dans cette dramatisation du rapport à autrui, dans l'oscillation perpétuelle entre l'adhésion pleine et entière à l'autre et le rejet de celui-ci au nom de la loi transcendante du Père invisible et lointain. » p. 25. Très peu de données cartographiques précises mais « En revanche, par son mélange de lyrisme et de défiance à l'endroit du sauvage, le livre offre un ton inédit. Léry invente un regard » (p. 26).

Dates du voyage

1556-1559

Lieux

Brésil

Commanditaire, contexte institutionnel

Eglise Réformée

Productions

- Description du peuple Topinambou

- narration réécrite à partir de son journal de voyage. Publication dans une intention polémique : contredire le cordelier Thévet et mettre en lumière les procédés de Villegagnon

Publication 1578. en « réplique aux assertions calomnieuses répandues par André Thévet, le catholique cosmographe des rois de France, sur le compte des « Genevois » du Brésil, qui auraient été cause de la perte de la colonie ». p. 29

Sources, bibliographie

Léry Jean de . *L'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil (1578)*. Paris : LGF, 1994.

FB 10 : Lévi-Strauss Claude (1908- 2009)

Claude Lévi-Strauss naît le 28 novembre 1908 à Bruxelles. Un an plus tard, sa famille revient à Paris ; à partir de 1918, il fait ses études au lycée Janson-de-Sailly, puis à la Sorbonne. En 1927, il obtient à la fois sa licence en droit et son diplôme d'études supérieures de philosophie sous la direction du sociologue durkheimien Célestin Bouglé ; l'année suivante, il devient agrégé de philosophie. Pendant ses études universitaires, Claude Lévi-Strauss s'est aussi engagé en politique : il est secrétaire général des étudiants socialistes S.F.I.O.

De 1928 à 1934, Lévi-Strauss enseigne la philosophie à Mont-de-Marsan, puis à Laon. En 1934, Célestin Bouglé lui propose d'occuper un poste de professeur de sociologie à la toute jeune université de São Paulo ; il se rend donc au Brésil, et profite de ses vacances universitaires pour réaliser une première enquête de terrain auprès des Indiens Caduveo et Bororo. En 1938, une seconde expédition le conduira chez les Indiens Nambikwara, Mundé et Tupi-Kawahib.

Lorsque la guerre éclate, Claude Lévi-Strauss est mobilisé. Peu de temps après la défaite, il est exclu du corps enseignant du fait de la législation raciale du régime de Vichy. C'est alors qu'Alfred Métraux et Robert Lowie le font nommer à la New School of Social Research de New York. En mars 1941, un voyage mouvementé en cargo le conduit de Marseille à la Martinique, d'où il rejoindra New York. Au cours de ce voyage forcé, il rencontre André Breton, qui fait partie comme lui des quelque trois cents fugitifs embarqués grâce à Varian Fry et au Centre américain de secours.

À New York, où il mène de front l'enseignement et la recherche, Lévi-Strauss commence en 1943 la rédaction des *Structures élémentaires de la parenté*. Il fait la connaissance du linguiste Roman Jakobson et leurs entretiens jouent un rôle décisif dans l'élaboration du « modèle linguistique » qu'il propose, et donc dans la naissance du structuralisme.

Après avoir été brièvement conseiller culturel auprès de l'ambassade de France aux États-Unis, la vie de Lévi-Strauss se confond avec les étapes de sa carrière universitaire et la succession de ses publications. En 1948, il est maître de recherche au C.N.R.S. ; en 1950, il est élu directeur d'études à l'E.P.H.E. (Ve section). En 1959,

il entre au Collège de France ; en 1973, il prend rang parmi les « immortels » de l'Académie française.

Dates d'exploration

Expéditions 1935-1938

Lieux

Brésil chez les Indiens Caduveo, Bororo, Nambikwara et Tupi-Kawahib.

Commanditaire, contexte institutionnel

Université

Productions

L'incipit devenu célèbre de *Tristes Tropiques* en énonce d'emblée le paradoxe : Lévi-Strauss s'apprête à livrer le récit des expéditions qui ont fait de lui un ethnologue de métier, chez les Indiens du Brésil (Caduveo et Bororo, Nambikwara, Tupi-Kawahib) dans les années 1935-1938 ; or « l'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude ».

Divisé en neuf parties et quarante courts chapitres, *Tristes Tropiques* peut se lire selon un mouvement ternaire. Un premier tiers (parties I à IV) prépare le lecteur, par une suite de préliminaires et de digressions sur le voyage ; il aboutit au parallèle saisissant des tropiques d'Amérique et d'Asie (Inde, Bengale) – ces villes surpeuplées où se lit, à rebours du monde amérindien, « l'image de notre futur ».

Après un cahier de documents photographiques, le cœur du livre (parties V à VIII) est consacré aux trois missions d'exploration, mêlant à la riche moisson ethnographique des éléments d'autobiographie. Lévi-Strauss offre au passage quelques échantillons de sa méthode, sans la nommer ici « structurale » : l'attention portée aux faits (lieux, rites, relations entre les sexes...) permet de dégager un système, le « style » d'un peuple ; car « les sociétés humaines ne créent jamais de façon absolue, mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer ». Il ne cesse de réfléchir à l'écart entre

l'acteur et l'observateur : ainsi lors de la « leçon d'écriture » aux Nambikwara, occasion d'une virulente attaque (de la supposée supériorité de la civilisation occidentale).

Enfin, c'est « le retour » (partie IX), vaste réflexion comparative qui, passée par l'islam puis le bouddhisme indien, invite dans les dernières pages à « se déprendre », se libérer de notre « labeur de ruche [...] dans la contemplation d'un minéral plus beau que toutes nos oeuvres ; dans le parfum, plus savant que nos livres, respiré au creux d'un lis ; ou dans le clin d'oeil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque, qu'une entente involontaire permet parfois d'échanger avec un chat ».

Sources, bibliographie

Lévi-Strauss Claude. *Tristes Tropiques*. Paris : Plon, 1955.

FB 11 : Malaurie Jean (1922 ->)

En 1948, suite à des études supérieures à l'Institut de Géographie de l'Université de Paris, il est nommé, sur recommandation d' Emmanuel de Martonne, géographe aux Expéditions polaires françaises dirigées par Paul-Emile Victor dans le Groenland. Sous l'égide du CNRS, il conduit aussi deux missions spéciales de géomorphologie dans le désert du Hoggar algérien et dans le Sud marocain (hivers 1948-49 et 1949-50). Ses deux premières missions sur la côte centre/Ouest du Groenland ont un but exclusivement géomorphologique, Jean Malaurie ayant décidé de prendre les éboulis nord groenlandais comme objet d'étude initial, ceux du Hoggar ne lui servant qu'à titre de comparaison. Très vite, cependant, il se convainc que le cadre de ses grandes expéditions de sciences dures (glaciologie), qui s'interdisaient l'étude de l'homme et tous travaux en sciences humaines, ne convient pas à sa démarche globale de géographe et d'ethnohistorien et décide, fin 1949, de revenir à son corps d'origine : le CNRS. Et c'est sous sa tutelle qu'il entreprendra ses 31 missions ultérieures, du Groenland à la Sibérie; il sera ainsi chargé par la commission de géographie du CNRS de la « Première mission géographique et ethnographique française dans le nord du Groenland ». Ces études ont donné naissance, en 1968, à un ouvrage décisif dans son cheminement de pensée : *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland* (Editions du CNRS).

Le 29 mai 1951, il est le premier européen à atteindre le Pôle géomagnétique nord (78°29'N 68° 54'W), en deux traîneaux à chiens, précédé uniquement par l'Américain Robert Edwin Peary en avril 1895. Pour protester contre l'installation d'une base aérienne américaine ultrasecrète sur le territoire inuit , Jean Malaurie écrit : *Les derniers rois de Thulé* et fonde aux éditions Plon (Paris) en 1955 la collection « Terre Humaine » dont cet ouvrage sera le premier titre. *Les derniers rois de Thulé* est le livre sur les inuit le plus diffusé au monde (traduit en 23 langues dont le braille). Suivront dans la collection *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss, les inédits d'Emile Zola *Carnets d'enquêtes...* Cette collection compte aujourd'hui 100 titres et Jean Malaurie en est toujours le directeur.

En 1957, soutenu par l'historien Fernand Braudel et l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, il est élu à la première chaire de géographie polaire de l'histoire de l'université française à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS, Paris). Il y fonde le Centre d'Etudes arctiques, et, plus tard la revue Inter-Nord, la revue arctique internationale du CNRS.

En 1962, après sa soutenance de thèse, il est nommé Docteur d'Etat de géographie physique et humaine à l'Institut de Géographie de l'Université de Paris.

De 1968 à 1969, Jean Malaurie dirige la section française de la Commission gouvernementale franco-qubécoise lors de la création de ce qui allait devenir Nunavik, territoire autonome des inuits. Il a été le consultant des quatre gouvernements concernés par les populations : Danemark (1967), Canada Fédéral (1960-63) et Québec (1969), Etats-Unis (Alaska en 1977) et Russie (1990).

En 1969, il tourne *Les Derniers rois de Thulé*, première oeuvre cinématographique qui sera suivie d'une série de 7 films (1973-1976) du Groenland à la Sibérie : *Inuit* est un film en hommage au peuple Inuit : *Hainak Inuit* en 1993.

24-27 novembre 1969 : premier congrès international pan-inuit de l'histoire (congrès arctique international) présidé par Jean Malaurie.

2-5 mai 1973 : 1er congrès de l'histoire pétrolière arctique avec le concours de l'Institut français du pétrole

7-10 novembre 1983 à Paris : premier congrès dans l'histoire des sciences sur le Pôle Nord.

En 1971, Jean Malaurie, qui est alors directeur d'études à l'EHESS, est nommé également directeur de recherche titulaire au CNRS. Il reconstruit et modernise, dans le cadre d'un GDR arctique CNRS, la base abandonnée du Spitzberg, sur la baie du Roi, à partir de laquelle il dirige, dix ans durant, des recherches de géomorphologie intégrée menées par 15 chercheurs, sous l'égide du Centre d'Etudes arctiques (EHESS/CNRS).

En 1990, sous la présidence de Gorbatchev, il est nommé chef scientifique de la première expédition sociéto-française en Tchoukotka (Sibérie Nord orientale) qui se propose d'aborder les problèmes d'ethnohistoire et d'autonomie de ces territoires. C'est

la première mission internationale dans ces régions depuis la révolution bolchevique. Il y découvre l'Allée des baleines, après Sergueï Ariutiunov (1977).

En 1991 est créée l'Académie Polaire d'Etat, à Saint-Petersbourg dont Jean Malaurie est le cofondateur, et qui a pour objet de former les cadres de la future Sibérie afin, qu'ouverts à la modernité, ils soient en mesure d'aider au développement de leur peuple tout en préservant ses spécificités. Jean Malaurie en est le président d'honneur à vie.

En 1991, Jean Malaurie transfère la bibliothèque du Centre d'Etudes Arctiques à la bibliothèque centrale du Musée d'Histoire Naturelle qui sera le "Fonds polaire Jean Malaurie", seule bibliothèque polaire (Arctique et Antarctique) en France.

En 2005, le cinquantenaire de la collection Terre Humaine est célébré à la BNF.

En 2007, Jean Malaurie est nommé "ambassadeur de bonne volonté pour les régions arctiques (domaine des sciences et de la culture)" à l'UNESCO.

8-10 mars 2007 : XIV^e congrès international ouvrant en France la 4^{ème} année polaire internationale sur le plan scientifique.

En 2008, les autorités groenlandaises ont créé l'Uummannaq polar Institut (UPI)" et ont demandé à Malaurie d'en être le président d'honneur.

Dates d'exploration

Expédition 1950-1951

Lieux

Arctique.

Productions

Jean Malaurie se rend seul à Thulé, le 23 juillet 1950. Il décide d'hiverner à Siorapaluk, à 150 km au nord de Thulé, au sein d'un groupe très isolé, le plus septentrional au monde, de 302 inuit. Durant l'hiver, il en établit la généalogie sur quatre générations, en précise la géographie sociale détaillée et la microéconomie. A la fin de la nuit polaire, il part en raid au nord, de fin mars à la mi-juin 1951, en Terres d'Inglefield, de Washington (Groenland) et d'Ellesmere (Canada) en trois

traîneaux à chiens, et dresse la carte sur 300 km de côtes et 3 km d'hinterland, au 1:100 000°(topographie, géologie, géomorphologie des éboulis et de la nivation, glaces de mer).

Le 29 mai 1951, il est le premier européen à atteindre le Pôle géomagnétique nord (78°29'N 68° 54'W), en deux traîneaux à chiens, précédé uniquement par l'Américain Robert Edwin Peary en avril 1895. C'est à son retour de Thulé que Jean Malaurie découvre que l'US Air Force, engagé dans un moment difficile de la guerre de Corées, est entrain d'installer une base militaire ultrasecrète pour bombardiers nucléaires, en plein coeur du territoire habité par les 302 Esquimaux polaire, et sans leur autorisation. Pour cette base, les Américains ont débarqué, d'abord par une opération aéroportée puis par cent navires, 5000 hommes, ils ont dépossédé pour se l'approprier 1/5 de leur territoire et déplacé des populations. Jean Malaurie, seul étranger témoin de cette opération historique décide de protester publiquement contre cette installation. Il écrit donc le célèbre : *Les derniers rois de Thulé* et fonde aux éditions Plon (Paris) en 1955 la collection « Terre Humaine » dont cet ouvrage sera le premier titre.

Commanditaire, contexte institutionnel

CNRS

Sources, bibliographie

- Malaurie Jean. *Hummocks : de la pierre à l'homme : Nord-Groenland*. Tome 1, livre 1. Paris : Plon, 1999.
- Malaurie Jean. *Les derniers rois de Thulé : avec les Esquimaux polaires face à leur destin*. Paris : Plon, 1989. (Réédition 2010).

Annexe 3

Entretien avec Jocelyn Bonnerave

Au départ quel est l'objectif du voyage aux Etats-Unis ?

C'est un objectif académique, un objectif qu'on pourrait même dire de carrière au sens bourdieusien d'une carrière sociale, inscription dans un certain cursus, à savoir un cursus universitaire. Je partais là-bas dans le but de compléter mon travail de terrain qui était celui d'une thèse d'anthropologie sur la musique et plus précisément sur la nature des interactions entre les musiciens lorsqu'ils improvisent ou lorsqu'ils lisent de la musique. C'était sur les compétences mixtes des musiciens lecteurs improvisateurs sur leur capacité à être ensemble quand ils font de la musique.

Peut-on parler de formes de savoirs qui circulent du carnet de terrain, à la thèse, au roman et à la lecture performée ? Sont-elles identifiables ?

C'est une question qui engage le problème de l'art comme savoir. Est-ce que l'art constitue un savoir peut-être différent des autres mais comparable à eux dans les connaissances qu'il apporte. C'est une question d'épistémologie en fait, elle est difficile. Déterminer l'être de l'art en fait, est-ce que l'art c'est un savoir. Je peux répondre d'une manière facile dans un premier temps c'est est-ce qu'il y a des contenus qui circulent entre le travail scientifique et le travail artistique ? Des contenus, je peux dire oui, c'est facile : il y a des situations, des personnes, des personnes personnages, des notions mêmes, des concepts presque de description de la musique, des concepts descriptifs de la musique qui circulent de la thèse au roman par exemple clairement. Ce serait une première manière de répondre, il y a des contenus communs, des faits communs, des références au réel qui sont les mêmes et ça c'est notamment dû au fait que c'est un roman qui a un aspect documentaire, ce n'est pas une pure invention. C'est une pure fiction au sens où c'est une pure

fabrication mais qui est faite à partir d'éléments pris au réel. Il y a du matériau emprunté au réel, il y a du matériau purement imaginaire, l'ensemble fait une fiction même le matériau réel cesse dans une certaine mesure d'être juste référentiel dans la mesure où il est agencé, fabriqué, bricolé avec d'autres []. Ca ce serait une première manière de te répondre.

Il y aurait une autre manière de te répondre un peu facile aussi qui serait de dire qu'il y a une approche de la musique que j'ai observée et décrite que j'utilise après dans le cadre de la performance. C'est-à-dire j'ai vu des musiciens fonctionner avec tel protocole de jeu du genre « on fait le jeu de la pluie », on s'amuse comme ça à imiter les gouttes d'eau donc il faut jamais que l'on tombe en même temps que les autres car il n'y a pas deux gouttes d'eau qui tombent au même moment donc il ne faut jamais que l'on fasse deux sons au même moment. Ça je l'ai observé, je l'ai décrit et je l'ai réutilisé dans le roman presque texto pour une scène mais ça devient un mode de jeu alors pas directement dans la performance du duo avec Olivier mais dans certains ateliers que je fais par exemple : on joue au jeu de la pluie. Le matériau a été emprunté dans l'observation scientifique et il est utilisé dans la production artistique ou artistico-pédagogique. Ce sera une deuxième manière de te répondre.

La troisième manière c'est la plus dure, est-ce qu'il y a un savoir qui se dégage de la littérature, est-ce qu'il y a un savoir qui se dégage du spectacle performé ? ça je ne sais pas, il faudrait du temps pour répondre à cette question, il faudrait enquêter. Je peux te faire une réponse intuitive : si on dit qu'un savoir c'est une connaissance de quelque chose qu'on ne savait pas et qu'on sait une fois qu'on l'a appris. Je peux dire sans problème que je transmets un savoir avec la fiction puisque j'invente une histoire, j'invente quelque chose qui n'a a priori jamais été lu auparavant par mon lecteur et qui va peut-être le faire réfléchir sur telle ou telle question, lui faire découvrir tel ou tel milieu, etc. Après ça c'est quand même une définition minimale d'un savoir. Un savoir pour moi c'est assermenté à tout un protocole de vérification, c'est très disciplinaire un savoir, ça a à voir avec une tradition disciplinaire c'est validé ou pas par une discipline. Et en ce sens j'ai quand même du mal à dire que la littérature ou la performance transmettent des savoirs.

As-tu eu la volonté de partager des savoirs ?

Je dirai oui par définition pour ce qui est de la thèse, oui je veux partager des savoirs quand je commence une thèse, je dis je mais c'est je pense la plupart des gens qui commencent une thèse. Ils veulent au moins partager des savoirs avec leurs pairs, dans le milieu disciplinaire dans lequel ils gravitent. J'ai une préoccupation de pédagogue qui était très explicite quand j'étais en thèse puisqu'en même temps j'étais moniteur à la fac donc je transmettais des savoirs, pas les savoirs sur ma thèse spécialement, sur ma recherche, je transmettais des savoirs généraux sur ma discipline puisque j'introduisais des 1eres années ou des 2emes années à la discipline que j'étais censé connaître. Mais il y avait forcément des choses de mon enquête personnelle qui transparaissaient dans ma manière d'enseigner. Ensuite, depuis que j'ai quitté l'université et je dirai la posture d'enseignant je garde quand même une préoccupation de transmission qui passe par des ateliers d'écriture, d'écriture performance, d'improvisation de différentes choses qui sont toutes liées directement enfin plus ou moins directement à ce que j'ai étudié en thèse. Je garde une sorte d'héritage de ce que j'ai travaillé et étudié en thèse dans ma démarche pédagogique. [] ce n'est pas que je veuille transmettre des savoirs mais ça m'a aidé à comment transmettre en fait, à trouver des méthodes pour transmettre. Par exemple comment faire improviser un groupe.

Simultanéité d'écriture thèse article scientifique et roman ?

Simultanéité, ça dépend ce qu'on veut dire. Il n'y a pas de simultanéité au sens où j'aurais eu deux fichiers ouverts en même temps sur mon ordinateur par exemple, avec un va-et-vient permanent presque quotidien de l'un à l'autre. Typiquement par rapport au roman, le terrain anthropologique, l'enquête s'est faite en 2004, à l'automne 2004 et j'ai écrit le roman en 2005 et presque l'essentiel à l'automne 2005 donc un an plus tard. Mais ça s'est « truffé » en fait, l'écriture scientifique et l'écriture littéraire, elles se tressaient disons pas quotidiennement mais par période

disons de plusieurs mois. Quand j'étais aux Etats-Unis je prenais surtout des notes de terrain puis j'avais des notes de lecture de quand je lisais par ailleurs donc j'étais dans ce mode d'écriture. Je savais déjà que je voulais écrire, j'ai eu très vite l'intuition que j'allais écrire une fiction quand j'étais sur place mais je ne l'ai pas commencée sur place. Je l'ai commencée plusieurs mois plus tard et je l'ai finie pour l'essentiel un an plus tard. Ensuite, il y a eu l'écriture de la thèse en tant que telle mais là la fiction était finie ou presque. J'avais plus que des retouches à faire, c'était pas massif la manière dont j'ai retravaillé le texte de fiction pendant l'écriture de la thèse. C'est une simultanéité à l'échelle des années et des mois disons, ce n'est pas une simultanéité au jour le jour.

**Quelles relations entre l'expérience du voyage et la production de textes ?
Carnets, thèse et roman sont ils des documents de voyage qui rendent compte
d'une expérience ?**

Oui, on peut considérer que la thèse comme le roman de deux manières différentes ce sont des récits de voyage. Le terme de récit est suffisamment vaste pour accueillir des textes qui sont quand même aussi différents que celui de la thèse et ce lui du roman, ça fonctionne. On peut dire que tous les deux ont une dimension de récit de voyage, c'est narratif et ça parle d'un voyage ça parle d'une personne qui vit des choses loin de chez elle et qui vit des choses aussi sur le trajet entre chez elle et un point éloigné. On est au moins d'accord sur le fait que c'est des récits de voyage, quelle relation il y a entre le fait de faire un voyage et le fait de produire des textes. Alors là c'est différent selon le texte dont on parle. La thèse c'était programmer de faire un voyage pour aller chercher de l'information auprès de quelqu'un à savoir un musicien qui habite loin donc il y a une intention au départ. Et le voyage permet d'abord d'aller récolter de l'information auprès de quelqu'un qui n'habite pas chez toi en fait. C'est tout bête tu vas chercher quelque chose qui n'est pas chez toi. Après le fait de ne pas être chez soi évidemment ça déclenche des tas de trucs, dans le vécu, dans la psychologie, la disponibilité ou l'indisponibilité. C'est la question de l'habitude en fait, le rapport à l'habitude dans l'écriture en tant que là elle est

déjouée, elle est contournée ; faudrait presque voir par rapport à ce que dit Proust sur l'habitude par exemple, qu'est-ce que ça change de voyager, lui il fait de petits voyages en Normandie mais c'est énorme pour lui ce que ça change, il n'est pas dans la même chambre donc toute cette mécanique de transformation de la psyché par le déplacement c'est certainement mis en oeuvre par n'importe quel voyage et je ne vois pas comment je ferai exception à ça.

Dans le cadre du roman cette fois, je ne partais pas aux Etats-Unis pour écrire un roman donc c'est très différent par rapport à la thèse. Il n'y a pas de programme, il n'y a pas d'intention initiale et c'est vrai que j'ai eu le sentiment de vivre des choses romanesques en étant loin de chez moi donc de mettre en branle un vécu suffisamment fort pour nourrir une fiction. Alors comment ça pourrait se détailler mais relativement rapidement : il y a eu des faits, ce qui se passait là-bas c'est-à-dire que pendant que j'étais aux Etats-Unis il y avait l'enquête de terrain sur les musiciens mais il y avait aussi la campagne présidentielle et ça je ne pouvais pas en parler dans le cadre de la thèse ce n'était pas mon objectif, par contre ça m'a beaucoup intéressé et comme il y avait des problèmes politiques qui se posaient entre les musiciens, de micropolitiques et des problèmes de macropolitique qui se posaient à l'échelle de la nation, il y avait une sorte d'échos entre les deux qui étaient très stimulant. Ça ce serait un bon exemple du fait que le voyage déclenche une expérience qui vaut la peine d'être mise en fiction, parce que la fiction c'était un espace disponible pour enregistrer toutes ces choses là contrairement à la thèse qui était plus concentrée plus spécialisée.

[En fait, il faut faire trois réponses en fonction du type de texte.

Carnet pour moi clairement c'est de l'ordre du document. Un carnet c'est un document, un carnet de terrain c'est un document au sens où il s'agit de données qui demandent à être exploitées, à être interprétées c'est ce que je disais sur l'herméneutique, le caractère de matériau en tant que c'est ce qui appelle une herméneutique et une mise en forme donc oui le carnet c'est un document de voyage au sens où les carnets sont des documents qui ont été collectés pendant un voyage.

Les carnets de terrain ne sont pas des documents sur le voyages mais ce sont des documents qui ont été collectés parce qu'il y a eu un voyage.

Pour moi la thèse ce n'est pas un document de voyage, c'est une interprétation de document de voyage et éventuellement j'y rend compte de certaines expériences dues au voyage peut être plus que dans les carnets mais ce n'est plus des documents ou alors c'est des documents au deuxième degré c'est des documents pour toi qui va lire la thèse comme une trace d'un voyage mais pour moi je n'ai pas l'impression de produire un document de voyage, ce n'est pas ce que je voulais faire, c'est une interprétation de document.

Le roman c'est plus pervers au sens où ce n'est pas un document de voyage pour moi au sens où ce n'est pas un recueil de matériau brut, c'est extrêmement orchestré et puis il y a cette distance par rapport au document lui-même, par rapport au carnet dont j'ai parlé avant c'est-à-dire que je n'ai pas relu mes carnets pour écrire mon roman. Par contre je donne des effets de document de voyage, pour entraîner le lecteur à adhérer à ta fiction tu lui donnes des signes faux qu'il a un document de voyage entre les mains : par exemple le code de colocation dans Nouveaux Indiens, que faut-il faire quand on est en colocation. Ça c'est un faux document de voyage en fait. Mais aussi simplement l'aspect chronologique, le fait qu'il y ait des dates, par exemple la date des élections ou la date de la fête des morts mexicaine qui est célébrée en Californie de façon particulière : ça relève du document, des effets de document. Après, on doit pouvoir dire qu'un roman a une dimension de document de voyage perçu par quelqu'un qui fait des sciences de l'information et de la communication mais il faut différencier à mon sens le statut ontologique de ce type de document par rapport à un carnet de Darwin ou même Tristes tropiques de Lévi-Strauss

Il doit y avoir moyen de dire que c'est un document de voyage en fonction d'un code, d'un protocole déformé qui est celui de la littérature et qui serait stupide d'opposer au mensonge. La littérature ce n'est pas le mensonge, ça dit quelque chose de l'expérience humaine mais d'une autre façon qu'un carnet de terrain ou qu'un écrit scientifique. Nous sommes des machines à fictionner donc ça parle de ça.]

Quel a été le rôle des carnets dans la création scientifique ? dans la création artistique ?

Ce qui est formidable avec les carnets c'est leur maniabilité leur capacité d'enregistrement en direct, tu enregistres des faits bruts, enfin non ils ne sont jamais bruts mais disons tu enregistres des petits éléments avec le carnet. Tu vois un truc tu le notes, tu vois un deuxième truc tu le notes, un troisième truc tu le notes. Tu peux déjà commencer à faire des liens entre ces différents éléments dès l'étape du carnet et surtout en les relisant. Donc il y a un système de marge qui se met en place, colonne centrale et marge avec un code couleur etc. Pour l'enregistrement des données du terrain c'était vraiment l'outil. C'est un outil traditionnel qui a un côté effectivement très pratique, très romantique aussi c'est-à-dire que tu joues à l'ethnologue quand tu as ton carnet, ça fait partie de ton uniforme. Souvent je sentais que les gens me laissaient être là où je voulais être parce que j'avais un carnet et que j'étais entrain de noter même s'ils ne savaient pas forcément ce que je faisais là, j'avais l'air d'être quelqu'un qui note des trucs sur la situation. C'était très efficace aussi en terme de posture dans l'interaction avec les gens que tu observes.

Ensuite les carnets tu les relis, tu relis tes relectures des carnets, tu les organises et puis tu fais tout un travail de filtrage en fait. Donc ça c'est assez classique, je me suis vraiment comporté comme un ethnologue lambda.

Ensuite dans l'écriture de la fiction les carnets n'ont joué aucun rôle. Enfin si ils ont joué un rôle forcément parce que j'ai retenu plein de choses en les notant sur mes carnets mais ce que je veux dire c'est que je n'ai jamais relu mes carnets pour écrire le roman mais c'est évident que j'ai noté des choses dans ma tête en les notant sur mes carnets qui étaient disponibles pour l'écriture fictionnelle. Je ne vois pas comment ça pourrait être autrement. Les carnets n'ont pas fonctionné comme le seul truc de gravage dans ma tête c'est évident que l'écriture de la thèse elle a dû m'influencer quand j'ai réécrit le roman puisque j'étais entrain d'écrire la thèse, il y a dû avoir des jeux d'influence au même titre que les carnets ont influencé l'écriture du roman. Mais les carnets n'ont pas servi directement de matériau pour écrire la fiction,

je ne m'y référais pas. Mais quelque part je crois que c'était mieux. J'ai réécrit des éléments du roman en écrivant la thèse. En fait, c'est 2004 : enquête de terrain, 2005 écriture du roman, et à partir de 2006 2007 écriture de la thèse, donc pendant que j'écris la thèse je réécris le roman : je corrige...

Je pense que c'était mieux que je ne relise pas les carnets en écrivant le roman, je pouvais utiliser que les souvenirs les plus forts, les plus marquants pour moi, je pouvais jouer avec le réel peut-être plus soupagement que si j'avais relu les carnets en me disant il s'est vraiment passé ça tel jour avec telle personne , j'ai même dû écrire des choses que je pensais avoir vécu en les fictionnalisant complètement sans m'en rendre compte ce qui m'arrive régulièrement, de recomposer ce qui est passé.

Peut-on parler de document « matériau » pour le carnet ?

Oui. Matériau on peut l'opposer à deux choses, on peut l'opposer à forme et on peut l'opposer à analyse synthèse. Dans le premier cas c'est une opposition presque architecturale entre les briques et le mur, le matériau ce serait les briques et la forme ce serait le mur que tu construis avec les briques. Dans le deuxième cas c'est une opposition plus herméneutique, plus portée sur le savoir en tant que tel c'est-à-dire il y a un fait brut qui appelle une interprétation et dans les deux cas je trouve que le terme de matériau se justifie très bien. C'est un terme que j'utilise beaucoup dans mon propre travail que ce soit du texte ou du son, n'importe quelle production qui appelle soit une mise en forme soit une mise en sens, une orientation, une interprétation soit le sens 1 plutôt architectural soit le sens 2 plutôt herméneutique.

Pour toi qu'est ce qu'une écriture scientifique ? une écriture artistique ? le « processus » d'écriture est-il similaire ou complètement différent ?

Je pense que ça recoupe la question foucaldienne des disciplines. Je ne connais pas plus efficace pour répondre à cette question que de passer par Foucault ou Bourdieu. En fait, on pourrait dire que tu sais en anglais ils ont une expression les « does and don't », les « bonnes manières », les « does » c'est ce qu'il faut faire, les « don't » ce qu'il ne faut pas faire. D'une certaine façon, en écriture quel que soit le domaine

d'écriture littéraire ou scientifique, il y a des « does et don't », il y a des choses à faire et à ne pas faire c'est une question d'appartenance, c'est une question d'en être ou de ne pas en être. C'est pas les mêmes « does and don't » pour une bonne partie. Après je reviendrai sur les similitudes mais elles me paraissent plus maigres que les différences de ces deux modes d'écriture. Dans l'écriture scientifique il y a un protocole, il y a une validation de ce que tu avances en fonction de pratiques, de traditions disciplinaires et les traditions sont très fortes dans les sciences humaines, je crois, parce que la question de la vérification est forcément moins forte que dans les sciences dures. Tu ne peux pas vérifier autant un savoir de sciences humaines qu'un savoir de science dure qui se calcule où si tu t'es trompé tu recalculs, la notion d'erreur n'est pas la même donc la tradition joue un grand rôle. Ce sont les deux trucs de l'écriture scientifique : la vérification et la tradition, ce qu'on a pris l'habitude de faire. La tradition est très importante dans les sciences humaines, c'est curieux car elles sont très à gauche, d'une certaine façon très avant-gardiste et d'une certaine manière très conservatrice. L'écriture scientifique telle que je l'ai pratiquée, appelons là scientifique même si le statut des sciences sociales reste problématique comme science, j'ai dû correspondre à un certain nombre de protocoles.

Dans l'écriture littéraire les « does and don't » ne sont pas du tout les mêmes. Il y a une plus grande part au moins ontologique laissée à la subjectivité à l'invention, au neuf. Il faut au moins que tu donnes l'illusion que tu fais du neuf, on ne sait pas trop ce que c'est le neuf mais ça fait partie du jeu. Et je crois pour moi que c'est quelque chose d'assez important même si c'est une illusion, j'en sais rien mais c'est quelque chose d'important. Le statut de l'innovation n'est pas du tout le même, il faut aussi de l'innovation dans la recherche scientifique mais ce n'est pas sur la langue par exemple, pas beaucoup c'est surtout sur le contenu que tu apportes, le savoir que tu apportes. En littérature évidemment tu as une plus grande place qui est laissée à la question du style c'est-à-dire à une subjectivité rythmique, syntaxique, lexicale : là-dessus il y a un immense terrain de jeu.

Cela dit il y a la question de, il y a de très grands ethnologues écrivains, tu peux avoir une langue, un style en tant que scientifique évidemment mais ce n'est pas ce qui est demandé, ce n'est pas un pré requis ça peut être éventuellement mal vu et puis

c'est beaucoup plus rare. C'est beaucoup plus rare qu'un scientifique accède à la reconnaissance pour son style qu'un écrivain même s'il y a d'immenses prosateurs dans les sciences.

[Similitude Processus d'écriture scientifique / littéraire]

Ce qui me frappe d'abord c'est la différence. Il y a certainement des similitudes sur le processus mais il y a une énorme différence en fait. C'est presque une sensation intérieure en fait, la concentration n'est pas la même et je pense que si on faisait un travail sur l'encéphale ça mobiliserait probablement pas les mêmes zones. L'écriture scientifique c'était une écriture de la concentration, une écriture angoissée par rapport au fait de correspondre au protocole dont j'ai parlé, qui laissait une certaine place au plaisir stylistique mais au sens maigre. Dans l'écriture littéraire et c'est la première raison pour laquelle j'aime tant écrire c'est que je suis « shooté » en fait, je suis dans état second. Il y a quelque chose qui passe à travers moi. J'ai l'impression d'être un couloir traversé par les vents. Je tourbillonne, j'ai la tête qui tourne. Il peut m'arriver de me balancer, je suis pris par une espèce d'emballement qui ne m'appartient pas alors que justement tu es dans t'appartenir quand tu écris de manière scientifique en tout cas moi c'est mon cas, je suis dans l'optique de contrôler ce que je produis au maximum et je parle d'angoisse mais il y a aussi une vraie jubilation là-dedans en fait, dans le fait de trouver les mots justes, un truc très français de ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, ça peut quand même être très jubilatoire.

Dans l'écriture littéraire, j'ai vraiment l'impression d'être en roue libre. Le truc de contrôle est complètement différent parce qu'il est là le contrôle, par exemple je surveille mon orthographe mais il y a ailleurs une impression de roue libre qui est le fait pour moi de laisser le langage se rythmer tout seul, c'est très lié au rythme. J'ai une écriture qui est vraiment préoccupée par la question du rythme, les sonorités ce que au sens propre on peut appeler une musicalité de l'écriture. C'est vraiment une question qui me préoccupe. Mais quand je le travaille quand je suis entrain d'écrire de cette façon là, je ne suis pas préoccupé, je suis en roue libre. Il y a quelque chose qui sort, donc mentalement le processus est complètement différent.

Après faut peut-être parler de l'étape de réécriture qui est capitale dans les deux cas. Et là en fait il y a des points communs, sur la correction, le recours au copier/coller, les déplacements des segments mais tout ça ce sont des procédés d'écriture permis par l'écriture le fait de pouvoir déplacer la même chose d'un endroit à un autre. Mais c'est très important dans le fait de choisir une carrière d'écrivain plutôt qu'une carrière académique. Le plaisir de la roue libre est énorme]

Le texte littéraire, texte (mise en forme) artistique se construisent-ils comme le texte scientifique ? (« structure » commune ? sujet ? personnages ?)

Il faudrait voir d'abord si les personnages ça fait partie de la construction, c'est une vraie question. Il y a des points communs dans la construction. J'aborderai d'abord la question de façon générale, j'essaierai de revenir à la question des personnages plus tard. Il y a des points communs dans la construction dans le cas précis de *Nouveaux Indiens* et de la thèse au sens où dans les deux cas tu construis une linéarité, tu construis une trajectoire. Elle n'a pas le même nom, elle n'a pas la même forme elle n'a pas les mêmes fonctions d'un côté c'est une démonstration disons de l'autre c'est une narration mais il y a des points communs entre ces deux manières d'organiser une structure. Il y a une linéarité. Il y a un caractère de prédation qui est commun aux deux choses c'est-à-dire que tu chasses quelque chose. Tu chasses un savoir, tu chasses une révélation scientifique et tu chasses, en plus c'est un roman policier *Nouveaux Indiens*, il y a un aspect policier donc ça partage un aspect d'enquête dans les deux cas qui est vraiment important. Boltanski vient de sortir un bouquin là-dessus, l'invention simultanée du roman policier et des sciences sociales, la question de l'enquête ça s'appelle d'ailleurs *Une enquête sur les enquêtes*, quelque chose comme ça. Donc sur la construction il y a ce point commun. En fait la question du personnage là où elle nous permet de fortement distinguer les modes de construction, de structuration c'est sur le statut de celui qui raconte, sur le statut de l'auteur en fait. Le rapport entre auteur et narrateur, dans la thèse auteur et narrateur c'est la même personne, Jocelyn Bonnerave dans la thèse c'est à la fois l'auteur et celui qui raconte

qui démontre. Dans le roman il y a Jocelyn Bonnerave qui est l'auteur et il y a un narrateur qui n'est pas moi mais qui dit « je » et qui dit « je » plus volontiers plus abondamment que Jocelyn Bonnerave dans la thèse celui qui démontre même si l'ethnologie laisse une assez grande part au « je » parce que de fait c'est le témoin, l'ethnologue c'est lui qui reçoit l'information et qui la retranscrit.

Le sujet je dirai que c'est pas commun ou alors seulement en apparence : Nouveaux Indiens ça parle en apparence de musiciens comme la thèse mais en fait ce n'est pas le sujet profond et surtout la thèse ne parle que des musiciens alors que le roman parle de plusieurs choses, la politique et aussi une intrigue de cannibalisme, une histoire amoureuse...

Quel rôle jouent le roman, la thèse, la performance en terme de médiation ?

Si on comprend la médiation comme le fait de permettre l'appartenance, je me réfère à une définition de la culture comme « la culture c'est tout ce qu'il faut savoir pour être membre » [définition de Ray Birdwhistell] A ce moment là la médiation c'est ce qui aiderait à être membre, ce qui aiderait à appartenir.

La thèse ça aide à faire communiquer les groupes sociaux entre eux, c'est-à-dire, je vais voir des musiciens, j'essaie de traduire ce qu'ils font dans une langue qui est celle de l'académie et du coup je rends compréhensible un aspect au moins de leur mode d'être ensemble, la thèse au départ elle s'appelait « faire avec ». Cette manière là d'être ensemble, de faire avec je la rend en partie compréhensible à un groupe qui ne la partage pas, qui ne la vit pas donc ça ça réalise une médiation inter groupes sociaux dans la même société.

L'anthropologie c'est la question de l'autre qu'on essaie d'appréhender en tant qu'autre donc typiquement c'est vraiment une discipline de la médiation, c'est rendre moins « alter » quelqu'un qui l'était au départ. Mais en décrivant son altérité sans la fausser sans le faire fusionner avec toi c'est le rendre compréhensible en tant qu'autre pas en l'amenant à soi donc c'est vraiment sur le fil de la médiation.

Dans le roman je parle aussi de groupes sociaux pas très connus du grand public, comment se comportent des musiciens entre eux mais aussi comment se comportent des clochards que j'ai pu observer. Il y a comme ça différents groupes sociaux que j'évoque et puis bien sûr il y a autre chose. Il y a un travail considérable en littérature sur la langue et la langue c'est vraiment l'un des grands traits d'union au sein d'un groupe social. Donc en travaillant dessus je dirai qu'à la fois je la rends vivante, je participe au fait qu'elle soit vigoureuse la langue, qu'elle ne s'endorme pas sur ses lauriers, qu'elle ne pourrisse pas dans une sorte de passé resté présent trop longtemps. Et en même temps c'est toujours un peu marginal de travailler sur la langue c'est toujours se mettre au bord de la marginalité, voire de l'exclusion, de la folie. Je pense à Guyotat des gens qui sont allés tellement loin sur le travail de la langue qu'à la fin ils ne parlaient plus la même langue que nous. Donc c'est à la fois faire médiation et presque mettre en crise la médiation au sens de ce qui nous permet d'être en communauté. En terme plus classique de médiation culturelle, transmettre à des publics pas prédestinés un contenu particulier, c'est plutôt le travail des articles en terme de travail scientifique de faire ça en ce qui me concerne, en plus ma thèse n'a pas été publiée parce que je suis passé à autre chose après. Par rapport au roman j'ai pu faire des ateliers qui portaient sur le roman donc là il y a une forme de travail de médiation et puis toi tu m'as vu et tu m'as aidé à faire du travail de médiation qui n'est pas directement lié au roman mais qui est lié aux pratiques de la performance, la relation entre écriture, mise en voix, oralité etc.